
TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LES FOLIES,

OU

POESIES DIVERSES.

[illegible]

U S [illegible]

[illegible]

LES FOLIES,

OU

POESIES DIVERSES

DE

M. FL. ****

Diviſées en trois Parties, contenant ſes Fables, ſes Œuvres-Mêlées, & ſes Chanſons.



A AVIGNON

Et ſe trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Rue ſaint Jacques, au Temple du Goût.

MDCCLXI.



PRÉFACE.

MES LECTEURS ne s'attendent pas à trouver un avant-propos bien raisonnable à la tête d'un Recueil que j'intitule *les Folies*; j'avois même résolu de m'épargner cette dépense d'esprit; mais mon Libraire, qui se pique de Littérature, prétend qu'une Préface en impose; elle communique, si je veux l'en croire, une espece de consistence à l'écrit le plus frivole, & je me prête d'autant plus volontiers à l'illusion, que ce ne sera jamais qu'une *Folie* de plus dans mon Livre.

Je l'ai divisé en trois Parties, Fables, Œuvres mêlées, Chansons; trois especes de *Folies*; je m'explique au sujet des Fables.

Tout le Monde sçait que ce petit Poëme n'a *de puéril que l'aparence*, & que son *badinage* sert souvent *d'envelope aux vérités les plus importantes*.

Le but d'Ésope, à qui l'invention en est communément attribuée, fut de réformer les mœurs par des leçons amusantes & adroites; l'esprit de l'homme rétif à ce qu'on appelle *préceptes directs*, ne se refuse guères à une

Allégorie ingénieuse, qui sçait lui représenter ses devoirs, en ménageant son Amour propre.

Aussi les Auteurs sacrés, compatissans à notre foiblesse, ont eux-mêmes fait usage de la Parabole, qui n'est qu'une espece d'Apologue ; c'est toujours une vérité qui en est la bâse, & soit qu'on s'y propose l'éloge de la raison, ou de la vertu, soit que l'on offre la censure d'un ridicule ou d'un vice, tout l'art consiste à déguiser l'instruction sous des images riantes, & à ne séparer jamais l'agréable de l'utile.

C'est en quoi ont excellé *Phédre* & notre incomparable *La Fontaine* : ni l'un ni l'autre ne nous ont laissé de regles pour la composition de ce Poëme : le premier semble les avoir renfermé toutes dans ces deux vers d'un de ses Prologues.

Duplex libelli dos est quod risum movet
Et quod prudenti vitam Consilio monet.

Double avantage dans ce livre,
Il amuse & montre à bien vivre. (*trad*[on])

La Fontaine convient que la brieveté est une des grandes perfections du Conte, c'est principalement en cela que *Phédre* lui paroît recommandable ; mais il avoue que lui ayant été impossible de l'imiter en ce point, il a

cherché à se récompenser par la gaieté & par les graces de la narration.

Ainsi, en raisonnant d'après ces deux célebres fabulistes, la seule méthode pour composer des Fables, est de joindre à la leçon de morale, la brieveté, autant qu'elle est pratiquable, & la gaieté qui embrasse le familier, le riant, le gracieux, l'enjoué, & les diverses sortes d'élégances & de beautés, dont le sujet qu'on traite est susceptible; toutes les autres regles que l'on voudroit imposer à un Auteur de ce genre, me semblent arbitraires & subordonnées à sa prudence & à son génie; ce n'est pas que je condamne les recherches de M *De la Motte* & de plusieurs écrivains, sur la nature de la Fable, ni leurs différens avis, tant par raport à l'invention des faits & des images, que par raport à l'exécution du dessein; mais je regarde leurs idées plutôt comme des réflexions judicieuses & de convenance, que comme des préceptes indispensables.

Despreaux qui, dans sa poëtique, a donné le caractère & les regles des différentes sortes de Poësies, n'a pas dit un mot des Fables; omission qu'il n'auroit point faite, si elles eussent été assujetties à des loix de rigueur.

Ce que je viens d'observer prouve, que je

suis très éloigné de placer l'apologue considéré en soi, dans aucune des classes de *Folies;* cette qualification ne peut s'appliquer, qu'à l'imprudence que j'ai eue, de risquer des essais dans un genre ou a excellé *La Fontaine.*

Je pourrois peut-être représenter, qu'il n'est point du tout nécessaire d'égaler cet homme unique, pour être souffert après lui; que *Richer*, *La Motte* même & plusieurs autres ont réussi en courant cette carriere; qu'ils ont beaucoup de Fables que *La Fontaine* auroit avouées, & que si au gré des connoisseurs impartiaux, ils ont mérité un rang honorable, quoiqu'inférieur au sien, je puis à mon tour tenter d'obtenir une petite place à leur suite; c'est toujours être au-dessus du rien, & cela console.

Ne pourois-je pas ajouter encore que les grands noms *de Sophocle & d'Euripide*, n'ont point effraié nos Poëtes tragiques, parmi lesquels se sont distingués avec tant d'éclat, les Auteurs de *Rodogune* & *d'Athalie*; & quoique ceux-ci se soient élevés, selon l'opinion commune, au-dessus de leurs modeles, & qu'ils aient, chacun dans le caractère qui lui est propre, porté l'art de la tragédie, peut-être au véritable dégré de perfection, n'est-il pas arrivé depuis, & encore de nos

jours, que de nouveaux génies, osant se livrer au genre drammatique, ont vû leur hardiesse justifiée par le plus grand succès?

Si le désespoir d'atteindre au talent de *Moliere* dans le comique, eût étouffé le germe de l'émulation, notre siecle seroit privé *du Joueur, du Glorieux, de la Métromanie*, & de quantité d'autres Pieces, qui ont été jugées dignes de l'estime universelle.

Que de prix remportés pour des Odes qui, sans être animées du feu de *Pindare* & de *Rousseau*, ne laissent pas d'être comptées au rang des productions heureuses!

En un mot, dès que l'on est forcé de reconnoître & d'admettre différens dégrés de mérite entre les Auteurs, dans quelque genre que ce soit, pourquoi celui de la Fable seroit-il le seul, ou il ne fût plus permis de s'essaier, & d'entrer en lice? Cette disposition du public, si elle étoit réelle, ne pouroit produire qu'un découragement nuisible à ses intérêts, en diminuant les sources de ses amusemens.

Mais quelque juste que puisse être cette façon de raisonner, je doute qu'elle me réussisse, & que mes Juges soient assez indulgens pour fermer les yeux sur ma témérité; je me la suis reprochée plus d'une fois, sans pou-

voir résister à la tentation, & c'est une de ces surprises de l'Amour propre, dont il est difficile de se mettre à couvert.

Expectes eadem à summo minimoque Poëta.

Tel est de tout Auteur l'ordinaire délire,
Et du petit au grand, nul n'est Poëte envain;
Du moment qu'il se livre à la fureur d'écrire,
* *Vanité sotte avec son train,*
Loge dans la tête du Sire. (*Explic. du Latin.*)

Ce fut cette passion impérieuse, passion créatrice des bons comme des mauvais écrivains, qui me dicta mes premieres Fables, presqu'au sortir des écoles; c'est cette Sirêne enchanteresse qui, au bout de trente-deux années, m'a excité, par ses *Cajoleries*, à tirer ces foibles productions, de l'oubli auquel je les avois condamnées; c'est cette *folle* enfin qui en me rapellant ce dangereux souvenir, m'a inspiré, avec la curiosité de les revoir, le courage de les corriger, & d'en ajouter de nouvelles: le Lecteur qui ne manquera pas de comparer mes dernieres Fables vec leurs aînées, n'aura point à juger si je commence à baisser, ne m'étant jamais élevé assez haut,

* Ces deux derniers Vers sont de La Fontaine.

pour craindre une chûte bien sensible ; mais peut-être ne sera-t-il pas fâché de voir un exemple des différences, que les révolutions de l'âge doivent nécessairement operer, dans le stile & dans la façon de penser.

Pour en revenir à la division de cet ouvrage, je n'ai malheureusement que trop de raisons, d'y assigner le premier rang à la *Folie* des Fables ; tous les soins que j'ai employés à les rendre moins imparfaites, ne m'aveuglent pas sur les défauts qui me sont échapés ; & pour en convaincre mes Lecteurs, je suis d'avis d'être mon censeur moi-même ; ma bonne foi poura me concilier du moins un peu de bienveillance, & qui sçait, si quelqu'un ne la poussera pas jusqu'à daigner être mon Apologiste ?

A huit ou dix sujets près, tirés d'Esope ou d'ailleurs, tout le reste est d'invention ; mais je conviendrai, si l'on veut, que j'ai des récits qui n'ont pas assez d'action ; j'en ai d'autres, ou les caractères & les véritables propriétés des êtres que j'introduits, ne paroissent pas assez exactement saisis ou développés ; n'y auroit-il pas aussi, dans ce qui est d'invention, quelques ressemblances trop frapantes ? ces sortes de raports dans un petit nombre de pieces, n'annoncent pas une grande fécondité ;

à l'égard des ſujets déja maniés, par mes *Devanciers*, je ſerai taxé tout au moins d'imprudence, pour m'être expoſé aux dangers d'un parallelle, & ſur-tout pour avoir oſé mettre en vers après *La Fontaine*, la Fable *des Grenouilles qui demandent un Roi*; ce ſont là autant d'écueils que j'aurois pû ſans doute éviter, pourquoi ne l'ai-je pas fait? conſultez mon titre. *Folies.*

De plus, la moralité étant l'ame de ces fictions, elle doit être juſte, & dériver ſans équivoque du corps de l'allégorie; c'eſt ce que je n'ai pas toujours régulierement obſervé; dans trois ou quatre de mes Fables, cette moralité ſemble tirée d'un peu loin; répetons le même refrain, *folies* ſur *folies*.

En voici une encore, dont l'objet paroît un peu plus grave; comme le but de l'apologue eſt d'inſtruire, la morale ne ſçauroit en être trop pure, & toutes les applications qui ne tournent pas au profit des mœurs en devroient être proſcrites; ſur ce principe, quel jugement doit-on porter de mes Fables 12. 32. & 47. qui, a les bien analyſer, ne reſpirent & ne prêchent qu'une morale *d'Opéra?* ne dois-je pas appréhender ſurtout, que les 30 &c. 36 ſur le mariage, ne paſſent pour un badinage tant ſoit peu licencieux? & même

dans l'esprit des *Rigoristes*, pour une *folie continue avec des redoublemens* que rien ne peut justifier ; j'y souscris.

Enfin, il ne m'en coutera guères plus de passer condamnation sur quelques négligences de stile & de versification, sur certains tours de phrases répetés, sur des récits un peu diffus, tout autant de *folies* qu'on ne trouvera peut-être pas assez compensées par de bonnes choses ; il en est de même d'une douzaine d'expressions qui paroissent empruntées de *La Fontaine* ; je ne sçais, si c'est un effet du hazard ou de la mémoire ; mais il est certain, que ces expressions mises l'une au bout de l'autre, ne feroient pas six Vers.

C'est ici le lieu de parler d'une autre espece d'imitation ou de ressemblance, dont les meilleurs ouvrages fournissent des exemples, & sur laquelle il est à propos que les Lecteurs soient prévenus ; je dis donc, qu'il est très possible, & même assez vraisemblable, que deux fabulistes, puisant le fond de leurs sujets dans la même source, qui est la nature, imaginent les mêmes fictions, & qu'ils mettent en œuvre les mêmes idées sans tomber dans le *plagiat* ; je n'en citerai pour exemple que ma Fable 6. le *Merle, l'Hirondelle, & le Hibou*, & la Fable 11. du Livre 5. de *Richer. le Hibou & la Colombe*, qui, quoique tournées

bien différemment, sont analogues pour la principale image; est-ce *Richer* qui s'est approprié mon sujet? je n'ai pas la vanité de le croire; est-ce moi qui suis le copiste, cela se peut encore moins, puisque ma Fable a paru imprimée dès l'année 1726, dans le *Mercure* du mois de Juin, *premier Vol.* & que *Richer* n'a donné la premiere édition des siennes qu'en 1729.

Je serois bien tenté d'augmenter encor quelque jour, le nombre de mes Fables, mais mon zele, quoiqu'ardent, ne sera pas inconsideré; l'acueil que celles-ci recevront du public, m'aprendra si je dois suivre ou abandonner ce projet.

La premiere partie des *Folies* m'ayant mené un peu loin, je glisserai plus rapidement sur la seconde qui comprend les œuvres mêlées.

J'y débute par une production de College, où l'on trouvera plus de feu que de justesse. Je n'avois que quinze ans, quand je fis *les étrennes à mon Pere*; cette piece est suivie de plusieurs autres, qui remontent à l'époque de ma premiere jeunesse, & en général, que le Lecteur ne s'attende pas à trouver dans cette seconde partie, autres choses, qu'Etrennes, Bouquets, Epithalames, Stances, Sonnets, Epigrammes, Lettres enjouées & galan-

tes, un très petit nombre d'ouvrages de société, & mille sortes de *riens* enchassés dans des vers libres, ou dans une prose fort unie; en un mot, peu de sérieux ou de solide, assez communément du naturel & de la gaieté; si ces deux qualités suffisent pour suppléer à l'essentiel; si le public, qui a sans cesse devant les yeux le délicat badinage des *Pavillon*, des *Chaulieu* &c. veut bien en ma faveur renoncer une fois au privilége de juger par comparaison, peut-être échaperai-je au naufrage; mais ce ne sera pas moins une *fôlie* de m'y être exposé, & on ne manquera pas de dire que j'ai été plus heureux que sage.

Je n'ajoute plus qu'un mot sur cette seconde partie; c'est au sujet d'une piece intitulée *Stances chagrines* imprimée à la page 127. Les couleurs dont j'y peints le beau sexe en géneral, sembleront dures, & même fausses; ce que je dis surtout du commerce des femmes, ne peut que révolter tout amant qui pense avec un peu de délicatesse, puisque mon sistême réduiroit presqu'au seul *Phisique*, une societé qui doit ses plus doux attraits au *sentiment*: j'ai eu le plus grand tort sans doute d'avancer un paradoxe aussi étrange; mais qu'on se mette un moment à la place d'un jeune étourdi, à qui la mort venoit d'enlever la plus aimable & la plus chérie des maî-

treſſes : comme je n'imaginois de ſon vivant aucune fille dans le monde qui méritât de lui être comparée, je ne vois aucune femme après ſa mort qui me paroiſſe digne de la remplacer dans mon cœur; je voudrois lui élever des autels ſur les débris de toute la nature, & croiant trouver du moins un motif de conſolation, dans l'aviliſſement de celles à qui je reproche le bonheur de lui ſurvivre, j'éclate, je m'emporte, j'extravague, la tête tourneroit à moins, mais un excès d'amour qui en eſt cauſe, me rend plus digne de pitié que de couroux.

Ces Stances, je le répete à ma honte, étant donc à tous égards une piece des plus *folles*, revendiquoient de droit leur place dans un ouvrage tel que le mien; d'ailleurs oſer les publier, c'eſt faire un aveu ſolemnel de ſa faute; & j'ai oui dire, ce me ſemble, qu'une confeſſion ſincere, accompagnée d'un humble repentir, eſt un grand acheminement au pardon.

Paſſons à la troiſieme & derniere partie des *Folies*, les Chanſons.

C'eſt une autre eſpece de petit Poëme qui doit ſon origine à la France : *Deſpreaux* conſidere le Vaudeville comme un rejetton de la Satire, mais je le croirois encore mieux défini *un enfant du plaiſir & de la liberté*; c'eſt

aussi l'idée que nous en donne ce *Maître du Parnasse* dans son art poëtique ; (chant deuxieme, Vers 185 & 186.)

> La liberté Françoise en ses vers se déploie,
> Cet enfant du plaisir veut naître dans la joie.

On distingue deux especes de Chansons ou Vaudevilles ; la premiere, destinée à peindre les mœurs & les ridicules ; celle-ci, quand elle ne s'écarte pas des bornes que l'honnêteté prescrit, peut devenir utile ; loin que personne s'en offense, tout le monde se fait un plaisir de chanter sa propre critique, & plusieurs se sentent disposés à en profiter.

La deuxieme espece de Chansons, qui n'a pour objet que l'agréable, est consacrée principalement à célébrer les louanges de Bacchus & de l'Amour, celles des grands, des personnes illustres, d'un ami, d'une maîtresse ; ce sont autant de petites odes que l'on regarde avec justice, comme un des liens les plus doux de la societé.

Malgré l'esprit de liberté qui constitue l'essence de l'une & de l'autre espece, je les crois néanmoins astraintes à des certaines regles ; la briéveté des récits me paroît encore plus nécessaire dans les Chansons que dans les Fables : le Vaudeville ne souffre point d'affecta-

tion dans le stile, encore moins d'emphâse; les termes durs & mal sonnants doivent en être bannis, & on peut lui appliquer avec justesse ce que *Despréaux* a dit de l'idille.

> Il faut que sa douceur flate, chatouille, éveille,
> Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.
>
> (*Art Poët. Chant* 2. *V.* 9 & 10.)

Nul enfin ne sçauroit se flater de réussit dans l'art des Chansons, s'il ne connoît la juste valeur des différens tours de phrases ou d'expressions, qui sont propres à ce genre, s'il n'a aussi une idée juste de ce qu'on appelle marche, répos, cadence &c, & un tact sûr pour prévoir & sentir l'effet que l'*ensemble* doit produire; il seroit même à souhaiter que le Poëte & le Musicien eussent, pour ainsi dire, l'oreille l'un de l'autre; l'exactitude des raports qui doivent toujours se trouver entre la coupe des paroles & celle des airs ne laisseroit rien à desirer, & il en résulteroit une harmonie parfaite.

En général le Vaudeville est plus aimé qu'estimé, prévention fondée sans doute, sur ce qu'étant ennemi du faste, & de tout ce qu'on appelle *Ornemens ambitieux*, sa maniere simple & naturelle n'en impose pas assez; il en est des ouvrages d'esprit, comme de bien

des gens à la mode, qui séduisent par l'appareil, & par un certain air *avantageux*, tenant souvent la place d'un mérite réel : on ne sçauroit nier néanmoins que le stile familier & facile, qui est le vrai langage du Vaudeville, comme celui du sentiment, n'ait aussi ses graces & son élégance, & malgré cet air aisé qui caractérise le genre *Chansonnier*, ceux qui sçavent l'apprécier pensent que les beautés qui lui sont propres, ne sont peut-être pas moins difficiles à trouver, que celles du stile le plus composé & le plus soutenu : la preuve en résulte de l'expérience même, puisque sur cent Vaudevilles qui paroissent, à peine y en a-t-il trois ou quatre qui obtiennent le suffrage général ; je dis, général, car le Vaudeville differe de toutes les autres sortes de Poëmes, en ce qu'il ne lui suffit pas de plaire à la Cour & à *la bonne Compagnie* de la Ville ; il manqueroit quelque chose à sa gloire, s'il n'enlevoit aussi l'approbation du peuple, c'est même proprement cette derniere épreuve, qui met le sçeau à son immortalité.

Je ne suis pas assez vain pour m'imaginer que les miens ayent mérité d'être de ce nombre ; mais si j'osois régler mon opinion sur la vogue qu'ils ont eue, je serois presque tenté de croire que ce sont des *Folies* heu-

reuſes, qui ne ſont pas indignes de figurer avec celles qui les précedent dans mon livre.

On aura la bonté ſeulement de faire attention qu'une ſuite de Vaudevilles, ne forme pas un Cours de Morale, & qu'il faut paſſer à *ces enfans de la joie* ; bien de petites libertés qui ſeroient répréhenſibles ailleurs.

De plus toutes ces licences, qui n'ont point été hazardées ſans quelque ménagement, ont paru ne pas déplaire dans leur tems, la poſſeſſion ne vaut-elle pas titre ?

Je ſuis perſuadé même, & tous les eſprits équitables conviendront avec moi, que quantité de Romans autoriſés, accrédités, répandus dans les mains des perſonnes de tout ſexe, de tout âge, de tous états, que ces Romans, dis-je, qui ſont autant de peintures ingénieuſes, naturelles & délicates des paſſions les plus ſéduiſantes, doivent être, généralement parlant, plus dangereux pour les mœurs, que des poëſies badines, des épigrammes, des chanſonnettes, qui ne font qu'effleurer l'eſprit & l'imagination, ſans jetter d'aſſez profondes racines pour pouvoir s'étendre juſqu'au cœur

Qu'il me ſoit permis de juger de l'impreſſion que font des Chanſons ſur ceux qui les liſent ou les chantent, par celle dont je me

ſens

sens affecté moi-même en composant les miennes ; je ne puis disconvenir qu'il ne se présente des sujets d'une nature propre à aiguillonner l'esprit, à exciter des sensations voluptueuses, & une sorte de gaieté momentanée ; mais l'impulsion n'en est point assez forte pour altérer la tranquillité de l'ame ; ainsi d'après une expérience personnelle & continue, j'ai cru, je l'avoue, pouvoir hazarder cette collection, sans violer le précepte de Despréaux.

Le Lecteur François doit être respecté,
Du moindre sens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
(*Art. Poët. ch. 2. V. 176. & suivans.*)

Ce chaste & judicieux auteur n'éxige, comme on voit, dans les matieres un peu *libres* que des *adoucissemens* ; c'est la seule condition qu'il impose & à laquelle je me flate d'avoir satisfait.

J'ai séparé ma troisieme partie en deux divisions : je destine la premiere à mes chansons déjà gravées ou imprimées ailleurs ; mais pour ne pas trop grossir mon livre, je me contenterai d'en comprendre un grand nombre dans une table indicative des recueils où on peut

les trouver. Ma deuxieme division contiendra mes chansons nouvelles, & une petite partie de celles, d'entre mes anciennes, qui n'ayant jamais été imprimées, ni gravées, doivent être moins connues.

Il n'est pas possible que parmi tant de pieces de différents genres, on ne remarque du foible, du défectueux, des *Folies*; mais si elles étoient en quelque sorte rachetées par un mêlange de traits agréables, ne pourois-je pas dire comme *Martial; aliter non fit liber*, *tel est le sort de tous les livres qui se font*, le meilleur est celui dans lequel les *Folies* sont moins abondantes.

J'ai toujours pris un intérêt si léger à mes ouvrages, que je m'assujéttissois rarement à en garder des copies; un peu plus de chaleur, & moins de négligence de ma part, auroient peut-être engagé quelqu'un de mes amis à me les dérober, & à m'en faire ensuite une restitution solemnelle, comme il est arrivé à un agréable écrivain de nos jours, de qui les productions ingénieuses sont devenues publiques par cette voie singuliere; quant à mes *Folies*, ceux à qui je les adressois, ne s'étant pas cru obligés d'en faire plus de cas, & d'en prendre plus de soin que moi-même, j'en ai perdu beaucoup plus qu'il ne m'en est

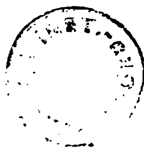
resté; je ne donne même ici qu'une très-petite partie de ce qui me reste, persuadé qu'en fait de poësies badines, les plus gros volumes ne sont pas toujours les meilleurs.

De mon propre jugement sur mes œuvres, on ne manquera pas de conclure que j'ai mal fait de les exposer aux risques de l'impression; mais si médiocres qu'elles me paroissent, je sçai qu'il y a eu des personnes assez charitables, pour daigner en prendre plusieurs sur leur compte; c'est un des principaux motifs qui m'ont déterminé à me montrer au grand jour, me sentant le cœur trop généreux, pour souffrir que ces honnêtes gens demeurent chargés & responsables de mes *Folies*.

C'est aussi par cette raison qu'ayant composé, plus par complaisance que par gout, un assez grand nombre d'*Opéras-Comiques*, dont j'ai fait présent en differens tems aux Directeurs de ce spectacle; j'ai crû devoir insérer une notte de cette autre espece de *Folies*, à la suite de ma derniere table.

Je me hâte de finir une Préface trop longue par deux courtes réflexions.

Il me semble avoir assez bien prouvé la justesse du titre, sous lequel j'annonce ces Poësies; si quelques esprits indulgens me



faisoient l'honneur d'en douter & ne les jugeoient pas absolument dénuées de mérite, plus d'un Lecteur pointilleux travailleroit bientôt à les détromper, & à leur persuader par raisons spécieuses, qu'ils auront eû tort de s'en amuser : Que répondre à cela ? l'un aime à rire, l'autre à mordre, chacun a sa *Folie*, n'envions à personne son petit plaisir ; malheur à tout ouvrage dont on ne dit rien du tout.

En intitulant mon livre *les Folies*, je proteste que je n'ai point prétendu m'attribuer un droit exclusif ; je conviens donc que ce titre n'est pas plus à moi, qu'à tous mes confreres en *frivolités* ; je ne serai nullement jaloux qu'ils en décorent, comme j'ai fait, le frontispice de leurs œuvres, mais du moins ils ne me disputeront pas l'honneur de m'être rendu le premier justice.

Na Le Lecteur est prié de jetter les yeux sur l'*Errata* placé à la fin de l'Ouvrage.

Les



LES FOLIES
OU
POESIES DIVERSES
DE
M. Fl. * * * *



PREMIERE PARTIE.
FABLES.

FABLE PREMIERE.
La Tourterelle & le Coq.

Une jeune Tourterelle
Vertueuse autant que belle,

FABLES.

Chez les oiseaux petits & grands
Voyant de tous les cœurs la bonne foi bannie,
L'ambition, l'amour, & mainte autre manie
Par tout triompher en tyrans,
Crut devoir en conscience
S'élever contre la licence,
D'un déréglement général,
Et comptoit n'épargner, pour extirper le mal,
Instruction ni remontrance;
Le projet sans doute étoit bon,
Mais elle gâta tout pour vouloir trop bien faire;
De la réformatrice austère
L'humeur influant sur le ton,
L'exorde, le discours, & la peroraison,
Furent autant de traits d'une censure amère,
Qui rendirent les cœurs rétifs à sa leçon:
Il est aisé de prêcher la raison,
La faire aimer, c'est toute une autre affaire:
Bref, elle eut beau fronder le fourbe; le larron,
Tout alla son train ordinaire,
Et la pauvre missionnaire
En fut pour les frais du Sermon:
Alors un maître Coq, habile politique,
Lui dit, vous perdez votre tems,
Jeune beauté, ce ton sec & stoïque
Ne fait qu'effaroucher les gens:

Comme en l'art de parler aucun ne vous égale,
Voulez-vous des oiseaux corriger les desirs ?
Ne leur présentez la morale,
Que sous l'emblême des plaisirs.

FABLE II.

Le Taureau & la Souris.

Il n'est jamais de petits ennemis,
On le prouve dans cette fable:
Un Taureau fougueux, indomptable,
Fut mordu par une Souris;
Pour un si noble personnage,
Quelle insulte sanglante! Il s'irrite, il mugit,
Jurant d'exterminer l'auteur de son outrage;
De toutes ces clameurs & de ce grand tapage
La Souris cependant se rit,
Et prête à regagner le fond de sa tanniere,
Lui dit, d'un ton mocqueur, ces mots pleins de bon sens:
Calme fier animal, une vaine colere,
Je t'ai fait plus de mal que tu ne peux m'en faire,
Mon azile est mon trou, m'y voilà, je t'attends;
Ne méprisons jamais notre moindre adversaire;
Il faut si puissant que l'on soit,
Réfléchir qu'en plus d'une affaire
Les petits sur les grands l'emportent de plein droit.

FABLES.

FABLE III.

Le Laboureur & son chien.

MAITRE André, Laboureur & son chien Carillon
Etoient pour l'amitié l'exemple du Village ;
Seuls dans leur petit hermitage,
Travaillant de bonne union,
Pour le bien commun du ménage ;
Tandis que Maître André vaquoit au labourage,
L'autre veilloit à la maison,
Ecartoit les filoux, prévenoit le dommage,
Rapportoit la provision,
Le Dimanche par fois tournoit aussi la broche,
Se montrant en toute façon
Un Chien d'honneur & sans reproche ;
C'étoit merveille enfin, mais le vin gâta tout ;
Le Laboureur un jour ayant trop bû d'un coup,
Ne revint que le soir au gîte :
Carillon, dès qu'il entre, accourt tout au plus vîte
Faire fête au Patron, mais je ne sçais comment
Entre ses jambes s'embarasse,
Et le fait malheureusement
Tomber de son long sur la place ;
Il acroche une table, où lui même en sortant
A déposé sa fricassée,
Et par un second accident
Son écuelle fut renversée :

Contre son pauvre Chien qu'il saisit au collet
Le voila furieux, il périra le traître ;
(Ce n'est pas le premier valet
Qui pâtit des fautes du maître)
Le bâton s'en mêlant, l'yvrogne sans pitié
D'un coup qu'il déchargea, tua plus d'amoitié
Son pauvre associé de biens & de demeure :
L'autre n'étant pas fait encore à ce ton là,
Sans lui rien repartir déménagea sur l'heure,
Et que bien que mal se sauva :
Mais la chaleur du vin passée,
André qui reconnoît son tort,
A l'affaire la plus pressée
Songe à remédier d'abord :
L'air contrit, & d'un pas agile
Il courut sans tarder, au lieu que Carillon
Son fidéle & cher compagnon
Avoit choisi pour son azile,
Le trouva tout en sang, presque mort de langueur,
Ce fut pour le pauvre homme un surcroit de douleur ;
Après mainte excuse inutile,
Sur l'espoir d'un doux avenir,
Dans son ancien domicile
Il le pressa de revenir,

FABLES.

Mais de le ramener c'est en vain qu'il s'efforce,
Carillon sourd au compliment,
Sanglant, moulu de coups, retrouve assez de force
Pour s'enfuir, & fit sagement :

Quand c'est un danger qu'on ignore
Le plus habile y peut tomber,
Mais une fois sauvé d'y retourner encore,
C'est mériter de succomber.



FABLE IV.

La Corneille qui a soif.

D'UNE brulante soif la Corneille pressée
Dans un vase apperçut de l'eau claire, aussitot
D'une aîle légère élancée,
La voila sur le bord du pot
Sans en être plus avancée :
Le vase par malheur se trouvant trop profond,
Envain elle s'étend, se travaille & s'agite,
Elle ne peut atteindre au fond,
Le rompre, encore moins, sa force est trop petite :
Que faire ? La matoise y jette maint caillou,
Ces cailloux tombant, l'eau remonte,
Elle de boire comme un trou :
L'homme feroit-il mieux ? Concluons de ce conte
par le sage Esope inventé,
Qu'il n'est pas de plaisir sans peine dans la vie,
Et que la nécessité
Est mere de l'industrie.



FABLES.

FABLE V.

L'Astrologue, ou l'heureux Stratagême.

UN fameux Astrologue, Auteur de Talismans,
Jadis se laissa prendre aux lacs d'une femelle,
Il connoissoit des Cieux les divers mouvemens,
Mais la logique des Amans
Etoit pour lui chose nouvelle;
Il avoit beau près de la belle
Redoubler ses empressemens,
Jurer une ardeur éternelle,
Et pousser les beaux sentimens,
Rien n'attendrissoit la cruelle;
C'étoit une épouse fidelle;
Qu'on n'en soit pas surpris, je parle du vieux temps:
Las enfin de la voir insensible à sa flâme,
D'un Stratagême il vint à s'aviser,
Ce fut d'aller trouver le mari de la Dame,
Et par un faux rapport tâcher de l'abuser:
J'ai par ma science profonde
Découvert, lui dit-il, & le fait est certain,
Qu'un Jouvenceau de par le monde,
Bienfait, galand, tendre & badin
En conte à votre femme, entre nous mon voisin,
Je ne dis pas qu'elle y réponde,
Mais que sçait'on? Le Diable est bien malin:

FABLES.

Il n'en fallut pas davantage,
Pour troubler du mari la tête & le ménage,
Il comble de préſens notre donneur d'avis,
L'épouſe même à ſa garde eſt commiſe,
Et lui ſeul commande au logis,
Tandis que les meilleurs amis
Sont congédiés ſans remiſe :
Ce ne fut pas aſſez ; ſi la Dame ſortoit,
L'Aſtrologue ou l'époux tour à tour l'eſcortoit,
Rentroit-on ? Portes & fenêtres,
Cadenats & verroux, tout de jouer ſon jeu ;
Plus de valets, comme des traîtres
Ils ſe virent chaſſés, c'étoit encor trop peu :
Le crédule mari pouſſa l'extravagance,
Juſqu'à craindre ſon ombre ; une glace, un portrait,
Le chien, le chat, le perroquet,
Lui cauſoient de la défiance :
Je laiſſe à deviner ſi la belle enrageoit,
Si par fois même elle ſongeoit
Que toute femme porte avec ſoi ſa vengeance :
L'Aſtrologue attentif du moment profita,
Parla d'amour, on l'écouta,
Ce qu'on n'oſa donner, on le lui laiſſa prendre.
Ce récit qui s'adreſſe a vous,
Maris, vous fait aſſez comprendre
Quel eſt le deſtin d'un jaloux;

FABLES. Une femme à la fin se lasse & vous attrape,
Laissez la vivre en paix, sa vertu la défend:
Mais si vous la gênez, sa patience échappe,
Et l'époux tôt ou tard en est mauvais marchand.

FABLE VI.

Le Merle, l'Hirondelle & le Hibou.

A Mlle D. S. D.

IRIS, il est donc vrai, Damon a son congé,
Pour lui vos yeux n'ont plus que de l'indifférence,
Et par une sage inconstance,
D'un nœud mal assorti votre cœur dégagé
Peut s'applaudir d'avoir changé :
Je l'avois bien prévû, jeune, opulente, aimable,
Un tel Amant n'étoit pas votre fait,
Pour vous en mieux convaincre, écoutez cette fable,
C'est votre Damon trait pour trait.

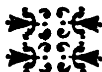
Un Hibou des plus laids, voisin d'une Hirondelle,
Se mit un jour dans la cervelle
De l'aimer, & soudain lui fut offrir son cœur :
Un Hibou ! Direz-vous, Fi, la vilaine bête !
N'importe, il sçut si bien déguiser sa laideur,
Qu'il vint, grace à la nuit, à bout de sa conquête ;

L'Hirondelle agréa ses feux ,
Bientôt pour lui plaire elle chasse
Beaux Tarins , doux Pinçons & Serins amoureux ,
A Monsieur le Hibou tous céderent la place :
Tous les soirs sans manquer , ce sale & triste Amant
Alloit chercher insolemment
Dans un bocage des plus sombres ,
L'objet dont il étoit épris ,
Et la pauvre femelle à la faveur des ombres
Le prenoit pour un Adonis :
Des Amans prévenus que l'erreur est extrême !
Elle admiroit jusqu'à son chant ,
Le trouvoit cent fois plus touchant
Que celui du Rossignol même :
Bref , l'oiseau de nuit plus fier
Que l'Aigle de Jupiter
Osa parler d'Hymen ; dans sa flâme indiscrete
Si l'Hirondelle eût consulté son cœur
L'affaire eût été bientôt faite ,
Mais il falloit avoir l'aveu de son Tuteur ,
Fin Merle , à duper difficile ;
Le Hibou , que la nuit s'offre à favoriser ,
Vole à son nid sans crainte , & pense l'abuser
Comme il a trompé sa Pupile ;

FABLES.

Ah ! Qu'il s'en fallut bien ! A ses lugubres cris,
Le Merle reconnut d'abord la fourberie ;
Bel oiseau, lui dit-il, d'un air de raillerie
De cet Hymen vrayment je conçois tout le prix ;
Sur ma parole que j'en donne,
Assemblez dès demain tous les oiseaux ici,
De bon matin rendez-vous-y,
Si la clarté du jour n'a rien qui vous étonne,
L'Hirondelle est à vous, & je vous l'abandonne ;
Vous jugez bien que le Hibou
Pour s'y trouver ne fut pas assez fou :

Que conclure de-là ? C'est qu'au siécle où nous sommes,
Il est bien des Hiboux sous la forme des hommes ;
Ebauches de Ville & de Cour,
Que dans l'ombre on prendroit pour des Tableaux d'Elite,
Mais qui perdent tout leur mérite,
Dès-qu'on les expose au grand jour.



FABLE VII.

L'Aneſſe, ſes Petits & le Renard.

Une Aneſſe fit *deux* petits,
Et ſoudain la ſotte femelle
Va conter aux voiſins cette *rare* nouvelle,
Venés les voir, leur diſoit-elle,
Outre qu'ils ſont mignons, gracieux & gentils,
Ils poſſédent déja l'art de la Mélodie,
Venez vite, je vous ſuplie,
Vous en ſerez tous enchantés :
Chez elle on court de tous côtés,
Mais la troupe bientôt ſe voyant abuſée
En fit l'objet de ſa riſée;
Même un Renard, animal fin
Qui ſe piquoit d'être ſincère,
Dit d'un ton railleur à la mere,
Oui vos enfans ſont beaux, j'aime leur air poupin,
Et je crois qu'ils ſeront un jour comme leur pere
D'un grand ornement au moulin.

Quand je vois un Auteur qui me vante ſans ceſſe
La beauté de ſes ſots écrits,
N'eſt-il pas en tout point comparable à l'Aneſſe
Idolâtre de ſes petits ?

FABLES.

FABLE VIII.

Le Chat & la Souris.

A Mlle de R. S.

On raconte qu'une Souris,
Jeune & mignarde créature,
S'amouracha par avanture
D'un bon gros Rominagrobis :
Ce gout sans doute étoit bizare,
Ce sont là les jeux de l'Amour,
La raison se perd sans retour,
Sitôt que d'un cœur il s'empare.
Hé ! Qui pourroit jamais résister à ses coups ?
Il nous frappe sans dire gare,
D'autant plus dangereux que lorsqu'il nous égare,
C'est par les chemins les plus doux
Que lui même, pour nous, embellit & prépare :
Aussi Rois, Bergers, hommes, Dieux,
C'est pour aimer que tout respire,
Le Maître Souverain de la Terre & des Cieux
De cet enfant victorieux
Plus d'une fois a reconnu l'empire :
Le froid Neptune au fond des Mers
Sentit pour Amphitrite une amoureuse flâme,
Si farouche que soit le noir Dieu des enfers
La fille de Cérès sçut attendrir son ame ;

Mars fit à Vénus les doux yeux,
Vénus des Amours étoit mere ;
Le blond Phébus banni des Cieux,
Fut l'esclave d'une bergere ;
x filets de l'Amour Bacchus même fut pris,
Mais je reviens à ma Souris :

Minet qu'elle aimoit, beau, bien fait, plein de grace,
Etoit de plus d'illustre race,
Et bien en Cour à ce qu'on dit,
st ce point là surtout qui flatta la coquette,
e n'est pas de nos jours la premiere grisette
qui quelque Seigneur ait fait tourner l'esprit ;)
f, Milord Chat qui voit jusqu'où va la foiblesse
De sa trop crédule Maîtresse,
Songe à profiter des momens,
Et par une feinte tendresse
t si bien qu'elle céde à ses empressemens,
is sitôt qu'il la tient sous sa griffe traitresse,
Il vous la croque à belles dents :

les, de qui le cœur trop tendre & trop facile
Est prompt à se laisser charmer,
Sans risque voulez-vous aimer ?
Profitez d'un avis utile ;
Noblesse, le Rang, l'éclat de la Grandeur
N'offre qu'un attrait imposteur,

FABLES. Ce n'est pas là que gît le plaisir véritable,
Et l'on ne peut goûter de sûr & vrai bonheur,
Qu'en s'alliant à son semblable.

FABLE IX.

Les deux Chats.

J'AI crû de tous les tems l'hiperbole permise,
Non sur un point délicat;
Que je prête mon fer, & qu'après l'on me dise
Que le Quintal entier fut mangé par un Rat,
Je ne puis le souffrir, l'action est friponne;
Mais qu'on ne puisse pas, pour s'aiguiser l'esprit,
Rencherir finement sur ce qu'un autre a dit,
C'est déclârer la guerre aux gens de la Garonne,
C'est bannir l'émulation,
Qui de la conservation
A toujours fait l'ame & la joye;
Quoi! L'on me bercera de cent contes en l'air,
Sans que j'ose me mettre au Pair,
Et payer en même monnoye!
Voyons comme au temps jadis
Deux jeunes Chats se le crurent permis.
Griffart avec Pasquin servoient un commun Maître,
Dès l'enfance tous deux sous mêmes toits admis,
Ils

Ils vivoient comme bons amis,
Autant que deux Chats peuvent l'être;
us euffiez ri de voir tant que duroit le jour
Les sauts, les bonds, les cabrioles
Que faisoient à l'envi nos droles,
quin mordoit Griffart, & Griffart à son tour
ratignoit Pasquin d'une façon fort tendre,
Mais c'étoient leurs moindres talens,
A la qualité de plaisans
Tous deux ils pouvoient prétendre,
: les oüir hâbler, c'étoit un vrai plaisir;
iffart, *disoit Pasquin*, deux fringantes femelles
'attendent au grenier: l'autre de répartir,
honneur j'en suis ravi, je suis prêt à partir
ur même cas; trois gentilles Pucelles
'ont donné rendez-vous là bas dans le caveau,
ois Pucelles morbleu, je les garantis telles,
Pasquin n'étoit pas lié près d'autres belles,
ı pouroit avec lui partager le gâteau:
couple d'animaux passoit ainsi sa vie
rt agréablement, lorsqu'il leur prit envie
ller courir le monde; aussitôt fait que dit,
Voilà nos deux Chats en campagne,
L'esprit hâbleur les accompagne,
Escorté d'un grand apétit:
Par un aimable *persifflage*

Ils sçavent adoucir au mieux
Toutes les peines du voyage,
Quand tout-à-coup s'offre à leurs yeux
Un mont qui leur sembloit élevé jusqu'aux nuës:
Vois-tu, disoit Griffart, ce colosse orgueilleux
Dont la cime s'oppose à la chute des Cieux,
Et qu'entourent par tout mille roches cornues?
Comment donc, *mons* Griffart, mais voilà du pompeux,
Se récrioit Pasquin en faisant l'agréable,
Et toi, pour riposter dans un stile semblable,
Entens-tu de ces eaux l'impétueux torrent
Que vomit de son large flanc
Ce mont superbe & redoutable
Et qui forme en tombant un bruit épouvantable?
Oui, repliquoit Griffart, mais toi,
Sur le sommet du mont, ne vois-tu rien, dis-moi?
Non . . . rien; moi j'y vois une plaine,
Et dans la plaine un Rat: un Rat? Reprit Pasquin,
Ma vuë est en défaut, je n'en fais pas le fin,
Mais je l'entends qui se promène:
En cette occasion Griffart eut de bons yeux
Pasquin en récompense eut l'oreille bien fine,
Tous deux doués d'humeur badine,
Donnoient à l'hyperbole un masque gracieux:

Il est des gens si sérieux,
Qu'on n'ose seulement les regarder en face,

L'excès de gravité me glace,
J'aime un esprit facérieux.

FABLES.

FABLE X.

Le Lion, la Lionne & le Lionceau.

UN fier Lion de Numidie
Trouvant les nœuds d'himen à son gré trop pesans,
Vivoit à la mode des grands;
Et sa moitié, quoique jolie,
N'avoit pas la moitié de ses empressemens.
Dame Lionne étant outrée
Furieuse, désespérée,
Un Lionceau lui dit, pourquoi vous désoler
Et consumer vos jours en plaintes inutiles?
Quand il est pour vous consoler
Des moyens si doux, si faciles:
La femelle sourit, ce sourire éloquent
Signifioit, on vous entend,
Et lui non moins adroit que tendre,
Se fit encore mieux entendre:
Bref, elle apprit bientôt, graces au favori,
L'art de se passer d'un mari.
Le Lion sur qui seul tomboit tout le dommage,
Prit, en fermant les yeux, le parti le plus sage,

FABLES. Et les bonnes façons succédant au mépris,
Il sçut en peu de tems rengager la volage,
Et lui faire oublier l'art qu'elle avoit appris.

FABLE XI.

L'Ours, le Serpent & le Renard.

LE Roi des Ours bon Prince, à ce que dit l'histoire,
Avoit pour Ministre un Serpent
Non moins éclairé que prudent,
Qui n'agissoit que pour sa gloire
Et le bien de son peuple : on trouve rarement
Des sujets de ce caractère ;
Du bonheur de l'état occupé seulement,
On ne lui reprochoit que d'être trop sincère,
C'est un vice à la Cour, où l'on ne connoît guere
Que feinte & que duplicité,
Comme un droit de sa charge il citoit au contraire
Celui de dire en face au Roi la vérité.
Or un jour que ce Prince même
Séduit par de lâches flateurs,
Etoit prêt à commettre une injustice extrême
Contre un de ses vieux serviteurs,
Le Serpent seul ôsa remontrer au bon Sire,
Qu'il risquoit par cette action,
De ternir à jamais sa réputation :

Le Roi quoique choqué, l'écouta sans rien dire ;
Mais les ennemis de l'Empire
Saisirent cette occasion
Pour travailler sous main à le détruire :
Et dans le projet de lui nuire,
On le peignit au Roi comme un malin Censeur,
Comme un esprit farouche & de mauvaise humeur,
Entêté, plein de suffisance.
Le Monarque le crut, exila le Serpent,
Mit en sa place un vieux Renard Normand,
Dissimulé, flatteur à toute outrance,
(De ses pareils maudite soit l'engeance)
Par ses conseils injurieux aux Loix
L'Etat bientôt fut réduit aux abois :
Le Prince ouvrant les yeux dans cette décadence,
Pour y remédier rappelle en diligence
Le Sujet fidele à sa Cour ;
La prospérité, l'abondance,
Fruits précieux de sa prudence
Suivirent de près son retour ;
Même on vit sous son ministère
L'équité renaissante & le vice abbatu.

Rois, vous ne pouvez trop ménager un *sincère*,
C'est un flambeau qui vous éclaire
Dans le chemin de la vertu.

FABLES.

FABLE XII.

Le Mâtin & la Levrette.

UN vieux Mâtin tout cousu d'or
S'étoit amouraché d'une fine Levrette,
Qui pour repondre à la fleurette
De sa part courtisoit du Barbon le Tresor :
C'est la régle en fait d'amourette,
Jeunesse obtient, vieillesse achette,
Point d'Angelique enfin, si c'est un vieux Médor,
Sans les beaux yeux de la cassette :
La belle s'entendoit à grossir sa recette ;
Un doux sourire, une faveur,
Je dis même la plus légère,
Tout avoit son taux, sa valeur,
Sur le pied du tarif émané de Cithère.
Le Mâtin cependant s'en déferoit l'honneur,
N'attribuant qu'à son mérite
De ses exploits galants l'heureuse réussite ;
De tant de passions qui triomphent d'un cœur,
L'amour propre sans doute est la plus douce erreur ;
Et la dernière qui nous quite :
Aussi pour plaire aux yeux dont il étoit épris
N'épargnant ni soins ni dépenses,
Il se fardoit le teint, prodiguoit les essences,

Prévenu, malgré son poil gris,
Qu'il étoit plus beau qu'Adonis:
Eh! ne l'étoit-il pas? La friande coquette
Sçavoit bien son métier en lui faisant la cour;
Il lui filoit de l'or tant que duroit le jour,
La nuit jeunes bichons d'une taille parfaite
Venoient avec elle à leur tour
Filer au fuseau de l'Amour.

FABLE XIII.

Le Malade & le Médecin.

UN Médecin qui passoit pour habile
Chez un Malade exerçoit son talent;
Or le Malade alloit toujours mourant:
Que je te plains, esprit simple & débile!
Qu'espére-tu d'un *Docteur* ignorant?
Qu'il te guerisse? Hélas! La médecine
A la santé porte plutôt ruine,
Bref, je croirois tout Médecin chargé
Par le Tyran de l'Empire des Ombres,
D'expédier & Lettres de congé
Et passeports pour les rivages sombres:
Que si parfois de concert avec eux
Le hazard tire un malade d'affaire,

C'eſt de leur Art l'effet miraculeux
A les oüir : mais ſi tout au contraire
Le Patient va revoir ſes ayeux,
Lui ſeul, a tort, quoique l'homme propoſe,
S'écrieront'ils, c'eſt le ſort qui diſpoſe,
Qui peut braver la puiſſance des Cieux ?
Au reſte ils ont mérité leur ſalaire,
Et par leurs ſoins inquiets, aſſidus,
Il a vécu deux jours entiers de plus,
Ils s'en font bien payer du légataire :
Mais je reviens au Médecin *Tammieux*,
(C'étoit le nom du Galien moderne,)
Ami, lui dit un jour le langoureux,
Je ſuis brûlé d'une chaleur interne;
Tammieux, reprit gravement l'aſſaſſin;
Notre Docteur revint le lendemain,
(De viſiter Médecin ne ſe laſſe,)
Hé bien, dit-il, comment vous portez-vous ?
Hélas, ami, je ſuis plus froid que glace;
Bon, c'eſt Tammieux, au deſtin j'en rends grace
Dans peu de tems vos maux finiront tous :
Il diſoit vrai, le pauvre miſérable
Vit par la mort la fin de ſon tourment.

Tout eſprit juſte, en liſant cette Fable,
N'a-t'il pas dû s'attendre au dénoüment ?

FABLE XIV.

Le Merle & l'Oiseleur.

UN Oiseleur tendoit ses rêts :
Que fais-tu ? lui demande un Merle téméraire ;
Je bâtis, reprit l'autre, une Ville & j'espére
La peupler à fort peu de frais ;
Venez vous y loger, vous aurez, je vous jure,
Bon gîte & bonne nourriture.
Rien ne vous manquera, j'ai soin de mes amis :
L'Oiseau déja se figure
Mille félicités, il approche, il est pris,
Et la pauvre volatille
Qui ne peut briser ses liens
Lui dit, si c'est ainsi que tu bâtis ta Ville,
Malheur à tous les Citoyens.



FABLES.

FABLE XV.

Le Chat & les deux Rats.

UN Rat, non pas de ceux qui rongent le fromage,
Mais un Rat Philosophe, en devisant un soir
Avec un sien ami moins savant & plus sage,
Considéroit la Lune, elle étoit sans nuage,
Et dans son plein se faisoit voir:
Voilà des yeux, un nez, une bouche, un visage,
Mais sçais tu ce que c'est, disoit-il, ce sera
Reprit le non lettré, tout ce qu'il vous plaira,
Et le cas ne m'importe guere,
Pourvû que je trouve du grain,
Parfois du lard avec du pain,
Je suis plus que content, & crois peu nécessaire
D'avoir toujours les yeux colés au Firmament.
Ah Dieux! Que voilà bien les propos du vulgaire!
Pauvre ignare, frappé d'un tel aveuglement,
Es-tu digne de voir l'astre qui nous éclaire?
C'est ainsi que parloit le Philosophe Rat,
Lorsque survint un maître Chat
Fort de griffe & de dent, portant longue moustache,
Et tout l'air d'un rusé matois,
Qui ne donnoit point de relâche
Au pauvre peuple Souriquois:
Le compagnon dabord de gagner la goutiere,

Par le cours de la Lune il n'étoit pas distrait,
Quant à notre Docteur, tout plein de son sujet,
A peine eût-il le tems de regarder derrière,
Le Chat le saisit au collet.
Il eut beau lui citer maint trait d'astronomie,
Jamais il ne pût l'émouvoir
Alors du haut du toit, son confrere lui crie
Voilà l'occasion de prouver ton sçavoir,
Dans les dangers, qui conserve sa vie
sçait la bonne Philosophie.

FABLE XVI.

La Bergere & les Bergers.

Toinon sur le penchant d'une verte colline
Menoit paître avec soin ses brebis chaque jour;
Souvent pour se joüer des Bergers d'alentour,
Vous eussiez entendu la fillette badine
Crier au loup; chacun à son secours venoit,
Et n'appercevant rien chacun s'en retournoit,
Par fois du tour on se plaignoit,
Elle de témoigner une maligne joye:
Qu'arriva-t'il? Le loup vint tout de bon,
A l'aide, cria-t'elle, au secours, y vint-on?

FABLES.

Pas un ne s'en avise, on ne croit plus Toinon,
Et son troupeau du loup devint la proie.

Pour attirer les cœurs à vous,
Belles, vous affectez souvent de la tendresse,
Quand nous y répondons, vous vous moquez de nous;
Arrive un moment de foiblesse,
Et ce moment nous venge tous.

FABLE XVII.

L'Amant, le Joueur & l'Yvrogne.

UN Pillier de Bassette & Grégoire l'yvrogne
Dans un même logis exerçoient leurs talens,
L'un d'un vin des plus excellens
Travailloit nuit & jour à se rougir la trogne,
L'autre à joüer passoit le tems :
Lequel vaut mieux, Joüer ou boire ?
Ma foi, vive Bachus, il rend le cœur joyeux,
Un Joüeur est toujours d'une humeur sombre & noire,
Dupe ou fripon, c'est l'un des deux :
Celui-ci, tête à tête un jour tenant Grégoire,
Lui dit, comment fais-tu, mon bienheureux voisin,
Pour conserver toujours ce visage serein,
Et cette paix inaltérable?
Tandis qu'un noir souci me dévore & m'accable,

Je ſuis jaloux de ton deſtin.
Eh ! Qui t'empêche, ami, reprit l'autre ſoudain,
De t'en procurer un ſemblable ?
Quitte ce traître Jeu qui te rend miſérable,
Et viens à mon écot boire ſoir & matin,
Les momens que l'on paſſe à table
Sont les ſeuls exempts de chagrin ;
C'eſt ainſi que parloit le ſupôt de la treille,
Notre Joüeur le crut ; pour cimenter l'accord
Tous deux s'armant d'un rouge bord,
S'eſcriment en couchant bouteille ſur bouteille ;
Tandis qu'ils s'y portoient d'une égale vigueur
Survint un tiers ami, paitri d'une autre humeur,
Amoureux, mais toujours volage,
Et qui friand, dit-on, des plaiſirs délicats,
Sçavoit dans les tendres ébats
Rafiner ſur le badinage :
Quoi, dit-il en entrant, toujours le verre en main ?
Bref, il ſe déchaîna contre le Dieu du vin,
Soutint qu'à l'Amour ſeul on doit rendre les armes ;
Mais ne faire qu'aimer pour tout amuſement !
Je penſerois différemment,
L'Amour a des appas, la bouteille a des charmes,
Et voici mon raiſonnement :

Tous les plaiſirs ſont bons pourvu qu'on les ménage,
C'eſt l'excès & l'emportement

FABLES.

Qui seuls en corrompent l'usage,
N'en prenez que modérement,
Vous les gouterez davantage.

FABLE XVIII.

Le Singe, le Renard & le vieux Chat.

LE Singe & le Renard pardevant un vieux Chat
Furent un jour à l'Audience;
Leur démêlé venoit je pense
De quelque morceau délicat
Que le Singe avoit pris au Renard son compere:
Tandis qu'ils disputent tous deux,
Et s'égosillent de leur mieux
A faire entendre leur affaire,
Une Chatte paroît: le grave Sénateur
Soudain les campe là pour courir après elle.

Si par hazard quelque lecteur
Jugeoit ce récit peu fidele,
Pour le tirer de son erreur,
C'est au Palais que j'en appelle.



FABLE XIX.

Le Jardinier, & le Maronnier d'Indes.

DANS les Indes un Jardinier
Cherchant des végetaux d'espéce curieuse
Fit rencontre d'un Maronnier
Qui portoit jusqu'aux Cieux sa tête sourcilleuse :
Ami, dit l'Indien, je suis
Le plus bel arbre du pays,
Mais d'y végeter je m'ennuye,
Transporte-moi dans ta patrie,
En un clos spacieux tu n'as qu'à me planter,
Je promets de te rapporter
Plus de fruits en quatre journées,
Que ne feroient en quatre années
Cent arbrisseaux divers qu'on vient de te vanter :
Le Jardinier crédule à grands frais le transplante ;
Au retour du primtems le Maronnier fleurit,
Et le Rustre qui voit une fleur abondante,
Déja s'applaudit dans l'attente
D'un gros profit :
Mais que devient le pauvre Diable,
Quand venant à goûter ce fruit tant attendu,
Il n'y sent pour toute vertu
Qu'une amertume insuportable !

Oh oh ! dit-il alors, qu'est-ce donc que cela ?
Maudit arbre, du moins ton bois me vengera,
Mieux que ton fruit, il vaudra mieux sans doute,
Et le Marchand l'achetera :
Homme simple, lui dit un passant qui l'écoute,
Où te propose-tu d'aller ?
Voiturer au Marchand ce bois qui m'embarrasse ;
Et que prétends-tu qu'il en fasse ?
Il n'est pas bon même à brûler.

Que de gens dans le monde, on ne peut le nier,
Ressemblent à ce maronnier !
Pleins d'orgueil & de suffisance,
Ils prônent leurs talens, exaltent leur science :
A les en croire ils font tout bien,
Sont-ils placés ? Ce n'est plus rien.



FABLE

FABLE XX.

Les Grenoüilles qui demandent un Roi.

POUR le coup gare la Satire,
Les Censeurs vont fondre sur moi :
Pourquoi te mêles-tu d'écrire ?
Dira l'un, eh ! Morbleu je n'écris pas pour toi ;
Puisque rien n'a l'heur de te plaire,
Au moins laisse en repos les gens :
Bon, voici bien pour me refaire,
Un autre dont l'air froid me glace tous les sens
Fait mine de louer ; & sous de faux semblans
Entreprend au long ma critique :
Ce vers ci n'est pas poëtique,
J'ôterois celui-la, pardon, mais ce discours
N'offre qu'un tour usé qui n'a rien d'agréable,
Maudit Censeur, parleras-tu toujours ?
Avec son flegme insupportable
De bon cœur je le donne au Diable,
C'est encor pis que le premier ;
Ce n'est là qu'un prélude, ils vont tous bien crier
Dès qu'ils auront vû cette fable ;
Déja le titre seul excite une rumeur,
Avant moi Phedre & la Fontaine
Sur le même sujet ont exercé leur veine,
Eh bien ! s'ensuit-il qu'un rimeur

FABLES.

Ne peut sans leur faire injustice
Entrer ainsi qu'eux dans la lice ?
Etre vaincu par eux n'est-ce pas un honneur ?
J'ose même avoüer sans honte,
Que Phedre m'a fourni quelques traits de beauté,
Si j'ai sçu les placer avec art dans ce Conte,
De ces heureux larcin je tire vanité.

DANS leur humide république
Les Grenouillards vivoient en pleine liberté,
Ils ne connoissoient pas le pouvoir Monarchique
Deux Consuls soutenant l'état Démocratique,
D'un Sénat plein de gravité
Empruntoient leur autorité ;
L'un d'eux étoit pour la Police,
L'autre avoit soin des Arsenaux,
Il alloit dans les Ports visiter les vaisseaux,
En faisoit bâtir de nouveaux ;
C'étoit son principal office ;
Bref, ce peuple Régi par de tels Magistrats
Auroit pû résister aux plus fiers Potentats ;
Mais un jour s'étant mis en tête
Qu'il seroit mieux gouverné par des Rois,
A Jupin aussitot on présente Requête
Pour en obtenir un qui soit bon & courtois ;
Longtems il differa d'exaucer leur priere,

Mais las d'un murmure importun,
A la fin, pour s'en défaire,
Jupin leur en promit un:
Ce fut un Roi tout débonnaire;
Lequel fit toutefois tant de bruit en tombant;
Qu'ils crurent que du Ciel la foudre meurtriere
Etoit tombée en leur Etang:
Tout fuit, & croit sauver sa vie,
En se cachant au fond des eaux
Parmi les joncs & les roseaux:
Une Grenouille plus hardie
Au bout de quelques jours conçut la noble envie
De voir l'air de son nouveau Roi;
Quittant aussitôt sa tannière,
Elle avance deux pas, en fait quatre en arrière,
Revient, & puis recule, enfin gagne sur soi
De lever doucement la tête,
Et croyant voir un Roi, ne vit qu'un Soliveau;
Aux autres notre brave en alla faire fête,
Plus de crainte, à l'envi toutes sortent de l'eau;
L'une saute au nez du bon Sire,
Une autre sans ménagement
A sa barbe a le front de rire,
Il souffre tout patiemment,
Et bientôt le mépris succédant à l'outrage,
La Gent à Jupiter fait un nouveau message,

FABLES.

Donnez-nous, lui dit-elle, un Roi
Qui sçache mieux ranger les Peuples sous sa loi,
Qui mérite mieux notre hommage :
Soit, reprit Jupin, j'y consens ;
Soudain il leur envoye un Hidre épouvantable,
Monstre furieux, indomptable,
Qui vous les croque à belles dents :
Dans ce commun désastre, Ambassade nouvelle
Vers le maître des Dieux s'empresse de trotter,
Jupin pour cette fois ne veut les écouter ;

Mortels, de votre sort il faut vous contenter,
Ou craignez l'Hidre à la serre cruelle.



FABLE XXI.

Le Rossignol, le Chien & l'Ane.

Un Rossignol chantoit au fond d'un verd bocage,
Un Ane ayant oui ses chants,
Voulut mêler à ses accens
La douceur d'un nouveau ramage:
Je prétens, disoit-il, effacer ce morveux,
Je suis plus gros que lui, j'aurai bien plus d'haleine;
Et dans le même instant il fit gémir la plaine
Des sons les plus disgracieux:
Un Chien passant par là sécotioit les oreilles
Et fuyoit à grands pas, l'Ane tout orgueilleux
Croyant avoir fait des merveilles,
L'appella, le pria de juger de sa voix,
Surtout, dit-il, ami parle sans flaterie,
Du Rossignol ou de moi je te prie
Lequel chante le mieux ? C'est toi seul que j'en crois;
Guérir ce fou de sa folie,
Etoit chose impossible au Chien,
Sans lui rien répartir, il s'enfuit & fit bien:

L'Ane au milieu de nous trouve plus d'un semblable,
Maint ignorant, envieux, intraitable,
N'ayant pour tout talent, pour toute qualité
Qu'une vaine & sotte fierté,

FABLES.

Au reste des Humains se croyant préférable ;
Vouloir corriger pareils gens,
C'est vouloir attraper la Lune avec les dents,
Imitons avec eux le Chien de cette Fable.

FABLE XXII.

La Honte, l'Air, & l'Eau.

LA Honte, l'Air & l'Eau tous trois de compagnie
Voyageant en pays lointains,
De se quitter furent contraints,
Quant à ces deux derniers, non sans cérémonie,
Tendres adieux, regrêts de toutes les façons,
Projéts de se revoir dans les occasions,
Les complimens ne coutent guere :
Moi je serai, dit l'Air, toujours au haut des Monts,
Moi, l'on me trouvera dans le fond de la Terre
Reprit l'Eau ; mes chers compagnons,
Dit la Honte en baissant la vûe,
On peut quand on vous perd, vous retrouver un jour,
Mais moi, dès-qu'on m'a perduë,
C'est sans espoir de retour.

FABLE XXIII.

Fables.

La queue du Chat.

Comme l'on voit souvent naître des moindres causes
Un grand événement,
Ne négligeons jamais les plus petites choses,
C'est là mon argument:

Un honnête bourgeois en attendant sa femme,
Dormoit un soir au coin du feu,
Peut-être tandis que Madame
Fréquentoit les galans, ou le bal ou le jeu;
Mais cela ne m'importe guere,
J'entens déja crier maint époux d'aujourd'hui,
Tu te mêles, dit-il, des affaires d'autrui,
Il a raison, je dois me taire,
Aussi-bien qui pourroit jamais venir à bout
De suivre une femme partout?
Sur ce point il faut dire *Et vogue la galere.*
Je reviens donc à mon Héros dormant,
Son Chat auprès de lui se chauffoit gravement,
En songeant peut-être à mal faire:
Qui se seroit douté qu'un chétif animal
En apparence si tranquille,
De la ruine d'une Ville
Deviendroit l'instrument fatal?

FABLES. Voici comme arriva ce désastre terrible :
Tandis que sur la cendre il goutoit le repos,
Le feu prend à sa queue, & déja jusqu'aux os
Lui fait sentir une douleur horrible ;
Le misérable Chat de rage bondissant,
Se roule & présentant une gueule allumée,
Répand aux environs la flâme & la fumée,
Son Maître ronfle cependant :
Le mal gagne, & déja dans la maison voisine,
Chacun tremble pour sa ruine,
Déja vingt familles en pleurs
Ont payé le tribut au feu qui les dévore,
Sans pouvoir le sauver, parmi tant de malheurs
Un pere voir périr un enfant qu'il adore ;
Enfin pour combler ces horreurs,
Bientôt la Cité toute entiere
N'est qu'un cahos confus que l'incendie éclaire,
Les murs, les bâtimens, tout s'écroule ou s'abbat,
Et tout cela, c'est l'ouvrage d'un Chat :

Moralisons & donnons nous carriere ;
Puisque j'en ai l'occasion,
Que rien ne nous échappe en cette fiction :
Dans le mari dormeur j'envisage ce Prince
Qui pouvant par ses yeux gouverner sa Province,
Sur la foi d'un sujet perfide, ambitieux,

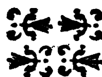
remettroit d'un soin dont l'ont chargé les Cieux :
Le Chat, c'est un méchant Ministre,
On le peint de son naturel
Traître, avide, flateur, cruel,
jusques dans ses jeux d'un présage sinistre ;
queüe offre un tableau de la calamité,
ui poursuit les sujets, quand du chef l'imprudence
de mauvaises mains commet l'autorité,
feu, c'est l'avarice ainsi que l'insolence,
ouple pernicieux qu'a jadis enfanté
es favoris des Rois le pouvoir trop immense,
qui cause souvent la chute d'un Etat ;
Mais songeons à finir ma fable,
use, un peu de prudence, en matiere semblable
Le commentaire est délicat :
Peut-être dans notre peinture
uelqu'un contre mon gré se trouveroit parlant,
Et nous pourions tout en riant
Attrapper une égratignure :
on, du meilleur des Rois l'équité me rassure,
l'univers entier, LOUIS, ne sçait-il pas
ue dans tous tes projets de paix ou de combats
La seule sagesse t'inspire,
que grace à tes soins sous ton heureux empire
Il n'est plus de Ministres Chats ?

FABLES.

FABLE XXIV.

Zéphir & la Renoncule.

DANS un jardin fleuri le volage Zéphir,
Après avoir caressé l'Amarante,
La douce Violette & la Rose brillante,
Vint à la Renoncule adresser un soupir;
Mais d'un air dédaigneux, allez ingrat, dit-elle,
Porter aux fleurs des Prez un amour infidele
L'exemple de mes sœurs m'apprend combien je dois
Me défier d'un cœur tel que le votre,
Vous les avez quitté pour moi,
Vous me quitteriez pour une autre.



FABLE XXV.

FABLES.

La Lune mariée.

J'ai traité maints sujets divers,
Ne puis-je, sans déplaire aux Dames,
Pour réchauffer un peu mes vers,
Mettre sur le tapis l'inconstance des femmes?
Je laisse la toilette & cent colifichets,
Dont le sexe aux beaux jours rehausse ses attraits,
Mais sur un point plus grave on ne sçauroit se taire,
L'inconstance qu'on voit regner dans les habits,
N'offre qu'une image légère
De l'inconstance des esprits,
Et pour prouver ce que j'écris,
Une Fable à propos va me tirer d'affaire.

La Lune au tems jadis voulut se marier;
Aussi-tôt on fit publier
A son de trompe la nouvelle,
Et mille prétendans se rendirent près d'elle,
Mais parmi tant d'amans qui lui faisoient la cour,
Un Berger seul, à l'immortelle
Parut digne de son amour:
Endimion lui plut: pour lui quelle fortune!
Que ne peut-il hâter le moment desiré!
De son empressement la belle lui sçut gré,

FABLES.

Bientôt il épousa Madame *Pleine Lune* :
On laisse à penser les plaisirs
Qui couronnerent leurs desirs :
Les Dieux vinrent à la fête,
On dit même que Jupin
Y fit les frais du festin,
Peut-être il méditoit quelqu'intrigue en sa tête,
Mais qu'il connoissoit peu ses gens !
Dans la chaleur d'un premier zele,
La Lune à son époux par les plus gros sermens
Avoit promis d'être fidele,
Et ce ne sont pas là des promesses d'enfans :
Un, deux & trois jours se passerent,
Pendant lesquels ils se payerent
Non, droits de femme & de mari,
Mais lots de maitresse & d'ami,
C'est-à-dire, rien à demi,
Le tout de bonne grace & sans mesquinerie,
Sans chicane & sans tricherie :
Le quatriéme jour enfin
Le mari sort, on se désole,
L'abandonner ainsi ! Le traître ! L'inhumain !
Il sort encor le lendemain,
Pour cette fois on se console,
Et si bien qu'une nuit en rentrant au logis,
Son époux tant aimé demeura bien surpris,

and y croyant trouver sa femme toute entiere,
Il n'en vit plus que la moitié:
ût beau réclamer l'amour & l'amitié,
ût beau tempêter, menace ni priere,
n ne lui réussit; presque dans un instant
sa fidele épouse & de son mariage,
Il ne lui resta pour tout gage
Qu'un triste & malheureux Croissant.

ans, époux, craignez d'en éprouver autant;
n fou celui de vous qui fonde sa fortune,
Sur un sexe plus inconstant
Que l'Onde, les Vents & la Lune.



FABLE XXVI.

Le Cheval sous la peau d'un Ane.

LECTEUR, il me prend fantaisie
De tracer ici le tableau
D'un être fraîchement éclos de mon cerveau,
C'est celui d'un Cheval expert en Poësie,
Voilà ce qui s'appelle & du neuf & du beau;
Alte-là, dira-t'on, ce conteur de sornettes
S'imagine-t'il donc qu'un Cheval à talens
Soit si merveilleux dans un tems
Où l'on voit tant d'Anes poëtes?
Le Censeur a raison, & réflexions faites
Moi même à dire vrai je sens
Que mon Cheval n'est qu'une bête,
Mais c'est pour s'être mis en tête
De paroître au grand jour sous les traits d'un Baudet,
Voici comme on conte le fait:

Jadis un Genet plein d'audace
Prenant son essor au Parnasse,
Des Trésors des neuf sœurs fit ses amusemens,
Et soit qu'il en fût digne, ou bien qu'on lui fit grace,
On assure qu'en peu de tems
Dans les cercles rimeurs & les haras galans
Il obtint la premiere place;

On ne citoit partout que le jeune Coursier,
Sitôt que sous son nom paroissoit un ouvrage,
Quiconque eut hésité d'y donner son suffrage,
Eut passé pour caustique ou pour esprit grossier;
Or un jour de cérémonie
Qu'il étoit au sacré Vallon:
Pour une affaire grave & de discussion,
Député par l'Académie,
Curieux d'éprouver si ses admirateurs
En matiere de goût étoient fins connoisseurs;
Il s'avisa d'un tour qui n'étoit pas trop sage,
Ce fut de se couvrir de la peau d'un Anon,
Et d'aller haranguer sous ce vil équipage
Le Souverain de l'Hélicon;
Ce Dieu pour le punir le méconnut, dit-on,
Envain il s'efforça de polir son langage,
Un Ane sçauroit-il produire rien de bon?
Fi, lui dit Phebus en colère,
Et le ménaçant du bâton,
Suis-je fait pour entendre braire?
A l'exemple du maître, au faux Aliboron
L'Auditoire à l'envi décocha son lardon,
Et même on entendit les sifflets du Parterre;
Le quadrupede ainsi déçu
Dans l'espoir qu'il avoit conçu,
S'en va trouver deux Cavales d'Elite,

FABLES.

Qui mille fois avoient exalté son mérite ,
Se flattant d'être mieux reçu ;
Il fit l'impossible pour plaire ,
Mais quel fut son étonnement !
Quand dès le premier compliment ,
Ah ! Finissez , dit la premiere ,
Quand on parle si mal , on fait mieux de se taire ,
Non non , repartit l'autre , à tort il est raillé ,
Et de par le Cheval Pégase ,
Je lui crois de l'esprit , ses vers ont de l'emphase ,
Maître Baudet m'a l'air de les avoir pillé.

C'est ainsi bien souvent que la plupart des hommes
Font à tort à travers mille décisions.
On juge de ce que nous sommes ,
Par les habits que nous portons.



FABLES.

FABLE XXVII.

Le Coucou & la Fauvette.

CERTAIN Coucou, charmé d'une Fauvette
Belle en tout point, mais légère & coquette,
Par son aveugle ardeur se laissant abuser
Lui proposa de l'épouser :
La famille y taupa ; pour célébrer la fête,
De son côté chacun s'apprête,
Jamais en apparence on ne vit tant d'amour ;
Quand on vint l'informer un jour
Qu'à la Fauvette sa Maitresse
Un Perroquet beau, fait au tour,
Faisoit assidument la cour
Et qu'elle lui rendoit tendresse pour tendresse :
Soudain notre futur époux
Vole au nid de l'ingrate, & d'un ton de courroux
Qu'un juste dépit lui suggere,
Méchante, lui dit-il, pourquoi me trompez-vous ?
Qu'un Perroquet ait sçu vous plaire,
Que votre cœur me le préfere,
Sans doute j'aurois tort de vous le reprocher ;
Mais falloit-il me le cacher ?
Falloit-il, vous jouant du trouble de mon ame,
Par un frivole espoir entretenir ma flame,
Quand un autre a pû vous toucher ?

FABLES.

C'est peut-être un bien dans la vie
Lorsqu'on peut de l'amour éviter les apas,
Mais de feindre un penchant que le cœur ne sent pas,
C'est une insigne perfidie.

FABLE XXVIII.

Aminte & Coridon. (a)

UNE Bergere à son aise & sans crainte
Baisoit son chien aux yeux de Coridon;
Vos tendres soins, lui dit-il, jeune Aminte,
Pour un amant seroient plus de saison.
Je le sçais bien, lui répliqua la belle,
Mais j'en connois aussi tout le danger:
J'aime ce chien, & ce chien m'est fidele,
En trouverois-je autant dans un Berger?

(a) Cette petite fable avoit été faite avec quatre autres pour être chantée, & elles furent inserées toutes cinq sous cette forme, avec l'air notté, de la composition de l'Auteur des paroles, dans le Mercure du mois de Décembre 1723.



FABLE XXIX.

Le vieux Rat.

A M. (a) l'Abbé ***

UN vieux Rat nommé *Pillemiete*,
D'autres disent *Rongepain*,
D'un grenier faisoit sa retraite,
Et faute d'y trouver ou du lard ou du grain,
Se voyoit fort souvent réduit à faire diette ;
Un jour que mourant de faim,
Pour attraper un morceau de fromage
Il rodoit dans le voisinage,
Ce Rat rencontre en son chemin
La peau d'un Epagneul, oh ! La bonne trouvaille !
Dit-il, & dans l'instant il l'ajuste à sa taille,
Aussi fier que le Geai qui jadis à son dam
Se para des plumes du Pan :
A ce masque nouveau joignant un peu d'adresse,
Les plus fins y furent pris,
Et Pillemiete enfin sous le nom de *Marquis*,
Devint Chien favori d'une grande Princesse :
Outre qu'on lui servoit les mets les plus exquis,
Il étoit caressé sans cesse ;

(a) Ce vieux Abbé, entr'autres larcins, s'étoit attribué les cinq fables, dont la précédente faisoit partie.

FABLES.

Sur l'épaule tantôt, tantôt sur les genoux
De son illustre Maîtresse;
Mille amans en furent jaloux,
Sur tout, lorsque l'on vit qu'il portoit son audace,
Jusqu'à prendre au lit une place :
Toutefois aucun d'eux n'osoit témoigner rien
Du dépit qu'il avoit dans l'ame;
Pour se faire aimer de Madame,
Il n'étoit un plus sûr moyen
Que de loüer le petit chien :
C'étoit à qui vanteroit sa figure,
Son poil, son nez, ses yeux & toute l'encolure;
Tandis que de sa fourbe il recueille le fruit,
Un Chat survient à petit bruit;
Crainte de sinistre avanture,
Rongepain prudemment s'enfuit,
Mais il n'alla pas loin : on connut l'imposture,
Après l'avoir deshabillé,
Bien baffoué, bien houspillé,
Du Chat on le fit la pâture :

Tout plagiaire en ce portrait
Peut se reconnoître sans peine;
il a beau se masquer, son espérance est vaine;
S'il croit longtems cacher le larcin qu'il a fait;
Pour toi vieux Rat d'Eglise & copiste parfait,

Fais que de ma mémoire à jamais je te biffe :
Je puis fermer les yeux sur le vol d'un couplet,
Mais n'y retourne pas, ou bien gare la griffe.

FABLE XXX.

Le Baudet marié.

JADIS un Baudet jeune encor
Epousa gentille Cavalle,
Et dans leur chaîne conjugale
L'ascendant de l'himen se découvrit d'abord ;
Je veux dire que grace aux soins de sa femelle
peu fidelle,
Il s'apperçut bientôt d'un prodige éclatant,
Ses oreilles alloient sans cesse en augmentant :

Que faire en cas pareil ? prendre martel en tête ?
Prôner par tout sa chance ? Il ne fut pas si bête :
Bon pour un homme & même un Ecolier,
Mais le Baudet passé maître & plus sage,
Sçut se taire, & connut, encor qu'à son dommage,
Que c'étoit l'état du métier.

Fables.

FABLE XXXI.

Le Lion, les Courtisans & l'Ane.

Un Ane encor va grossir ma légende,
Encore un Ane ? Eh Fi! Me dira-t'on,
Maudit Auteurde contrebande
N'as-tu qu'une allure & qu'un ton?
Ami Lecteur, un peu de patience,
Te répliquerai-je à mon tour,
Tu verras que je traite un sujet d'importance
Car c'étoit un Ane de Cour.

Dans le fond des Forêts d'Afrique
Sire Lion jadis exerçoit son pouvoir,
Soit despotique ou monarchique,
N'importe, si pourtant quelqu'un veut le sçavoir,
Ne peut-il pas aller y voir?
Au demeurant, c'étoit un fort bon Prince,
Dans le sein du repos faisant de toutes parts
Exercer la justice & fleurir les beaux arts,
La guerre n'approcha jamais de sa Province,
Aimé de ses voisins comme de ses sujets,
Il ne s'étudioit qu'à conserver la paix;
Non qu'il ne fût vaillant, son bras fait aux épreuves
En avoit maintefois donné de sûres preuves,
Mais il n'ignoroit pas que les plus grands guerriers

Moissonnent chérement de funestes lauriers,
Et quelque soit l'éclat dont brille la victoire,
Que les pleurs qu'elle coûte en ternissent la gloire;
(Qu'un peuple est fortuné sous des Rois bienfaisans !)
Un jour, c'étoit le premier de l'année,
Une foule de courtisans
Lui vint apporter les présens
Consacrés à cette journée,
Et de mille propos flateurs & séduisans,
Doux, mais pernicieux encens,
L'offrande fut assaisonnée:
En stile héroïque & pompeux
L'un exagerant son mérite,
Lui prodiguoit les noms & d'Auguste, & de Tite,
L'autre l'égaloit même aux Dieux;
Celui-ci le loua sur sa vertu guerriere,
Celui-là vanta son esprit;
Sur sa longue criniere
Et son grand apétit
Un autre épilogua pendant une heure entiere:
Courage, continuons,
Vous en aurez parbleu de toutes les façons,
Louanges par devant, louanges par derriere,
Flateurs à droite, à gauche, enfin le pauvre Roi
Ne sçavoit plus auquel entendre,
Eh! De grace Messieurs, dit-il, épargnez-moi,

Dit



FABLES.

Je ne ſuis pas Céſar, Tite, Auguſte, Alexandre,
Je ſuis Lion d'honneur, & j'en donne ma foi;
La Troupe s'en tint là; pour ne le pas contraindre,
Chacun ſonge à ſe retirer:
Il commençoit à reſpirer,
Lorſque pour l'achever de peindre,
L'Ane l'abordant à ſon tour,
Veut louanger le Sire ainſi qu'il a vû faire
A tous les Roſſignols de Cour,
Et ſe met tout de ſuite à braire:
Le Lion même eut peur, & ne s'en vanta pas,
L'invitant ſeulement à prendre un ton plus bas;
Mais Maître Aliboron croyant prouver ſon zele,
Se remet auſſitôt à braire de plus belle:
Il en fut bien payé, quatre chiens ſur le champ
Se ſaiſirent de la Bourique,
Et chaſſerent à coups de dent
Le faiſeur de Panegirique:

Envain l'on force ſes talens,
N'outrons pas un éloge, il aura de quoi plaire:
Et ſi nous ignorons l'art de louer les grands,
Apprenons au moins à nous taire.

FABLE XXXII.

Fables.

Le Papillon.

Un Papillon dans son jeune âge
Courtisoit la Reine des fleurs,
Et malgré son fidele hommage,
Il n'éprouvoit que des rigueurs.

Un jour en rêvant sur l'herbette
Au fond d'un bosquet écarté,
Il apperçoit la Violette,
Et son œil en est enchanté.

Sans artifice & sans parure,
Belle dans sa simplicité,
Elle ne doit qu'à la nature
Ses agrémens & sa beauté.

Le Papillon vole près-d'elle,
Découvre sa naissante ardeur,
Et loin de faire la cruelle;
Elle consent à son bonheur.

Dans les transports que l'amour cause,
Il lui déclare ingénûment
Que jamais à ses yeux la Rose
Ne fit rien voir de si charmant.

FABLES.

Ce n'eſt pas dans le rang ſuprême
Que l'on trouve le plus d'appas,
Et ſouvent le charme eſt extrême,
Quoique dans un dégré plus bas.

Si l'amour eſt un eſclavage,
Amans tachez de l'adoucir,
Et dans le nœud qui vous engage,
N'enviſagés que le plaiſir.

Quittez une beauté ſévère;
La premiere elle en ſouffrira,
Et ſi la Roſe ſe tient fiere,
La Violette ſe rendra.



FABLE XXXIII.

La Maîtresse & le petit Chien.

UN petit Chien mignon, amoureux, plein de grace,
Par mille tours de passepasse
Divertissoit la jeune Iris :
(Petit-Jean à la foire avoit moins de finesse)
Bref, il avoit gagné le cœur de sa Maitressé,
Il étoit bien payé, ce me semble, à ce prix :
Médor, c'étoit son nom, a cent façons gentilles
Dressé par une autre Cypris,
Sembloit s'étudier à bercer les ennuis
Qu'attire d'ordinaire aux filles
La triste attente des maris :
Si-tôt qu'elle tomboit en amoureuse crise,
Vous eussiez vû ce petit Lévrier
Accourir, épuiser afin de l'égayer
Tous les traits de la mignardise :
Et de mémoire d'homme, on ne connut de Chien
Qui fût plus propre au badinage ;
Que lui servit cela ? Tircis fit voir le sien,
Quoiqu'il fût moins aimable, on l'aima davantage,
Et Médor en eut-il mille fois enragé,
Avec l'autre il fallut partager le potage
Sous peine d'avoir son congé.

Qu'as-tu, pauvre Médor ? D'ou vient cette tristesse ?
Tu pleures, je le vois, une ingrate Maitresse,
Se peut-il que, pour prix de ta fidélité
Elle fasse éclater tant de légéreté ?
Mais connois mieux les mœurs de ce siecle où nous sommes;
Près d'un sexe trompeur qui rompt tous les liens,
Si tu plains le malheur des Chiens,
Plains encor plus celui des hommes.

FABLE XXXIV.

Junon, Momus, le Paon & le Singe.

A un jeune Auteur.

QUAND l'Arrêt du destin eut détruit le cahos
Et que l'Univers fut éclos,
Les Dieux entr'eux en firent le partage;
L'homme comme leur image,
Devint de droit leur favori
Le plus chéri :
Tous envers lui se signalerent,
Des plus rares dons le comblerent,
Heureux s'il en eût profité;
Les autres animaux ne différerent guère
De ressentir aussi leur libéralité :
Chaque Dieu par un choix prudent & salutaire

Reçut, ſuivant ſon inclination,
Un Animal ſous ſa protection :
C'eſt où j'en veux venir ; l'Aigle à Jupin ſçut plaire,
Comme le Roi des Airs ; l'Ane échut à Bacchus ;
La tendre Colombe à Vénus.
Junon choiſit le Paon, Momus plus raiſonnable
Pour le Singe ſe déclara :
C'eſt ſur ces deux derniers que doit rouler ma fable,
Si le ſujet ne plaît, du moins il inſtruira.

Junon de ſon choix trop charmée
Ne ceſſoit de prôner ſon cher Paon en tous lieux,
Et la voute des Cieux d'étoilles parſemée,
Et du brillant Phébus la criniere enflamée,
N'offroient rien de ſi beau ni de ſi radieux ;
De tout ce qu'il faiſoit admiratrice unique,
Sans ceſſe elle trouvoit matiere à l'applaudir :
S'il chantoit, c'étoit à ravir,
S'il ſe taiſoit, c'étoit un trait de Politique ;
Au Paon qu'ariva-t'il enfin de tout cela ?
Trop de loüange le gâta,
Il en devint ſi ſot, ſon cri ſi ridicule,
Que perſonne ne fit ſcrupule
De railler, houſpiller, joüer le pauvre oiſeau,
Il avoit beau vanter & ſa queue & ſa tête ;
Et la Déeſſe envain s'écrioit qu'il eſt beau !

FABLES. Tout le monde à l'inſtant répondoit, qu'il eſt bête!
Retournons à Momus; on ne peut le nier,
Un Singe n'eſt ni beau ni rare:
Le choix dabord parut bizare,
Il fallut le juſtifier:
Le Satirique Dieu s'y prit le mieux du monde;
Sçachant qu'en vanité toute cervelle abonde,
Il fit au Singe apporter un miroir;
Il eut honte de ſa figure,
Et ſans dépit ne put s'y voir,
Ce qui fut pour Momus d'un favorable augure:
Ami, dit-il, tu le vois bien,
Ta laideur te ſurprend, mais il eſt un moyen
De ſuppléer à la nature:
Sois fin, ſubtil, intelligent,
Adroit, ingénieux, prudent,
Et tu plairas, c'eſt choſe ſûre;
Bref, à force de ſoins, à force de cenſure,
Momus fit du magot un Animal charmant,
Aujourd'hui même encor il amuſe, il fait rire,
Et le plus grave en le voyant,
Ne ſçauroit s'empêcher de dire
Que ſa laideur eſt pleine d'agrément.

De cette Fable que conclure?
Elle eſt faite pour toi, N.... profites-en,

Garde-toi d'imiter le Paon,
ou crains de partager sa sinistre avanture:
Si tu veux d'un pas assuré
De Terence suivant la trace,
Franchir les bourbiers du Parnasse,
Et voler au plus haut dégré,
Etouffes l'amour propre, & sagement timide,
Prenant dans tes écrits la vérité pour guide,
Songes que les avis d'un Censeur éclairé
Valent mieux que l'encens d'un flateur insipide.

FABLES.

FABLE XXXV.

Le Rat de campagne.

UN Rat habitant de Village
Dans un grenier chargé de grain,
Avoit établi son ménage,
Là sans cesse il trouvoit dequoi passer sa faim,
Gros & gras, sans soin, sans chagrin,
Que lui falloit-il davantage?
Mais comme de son sort on n'est jamais content,
L'insensé se lassa de ce réduit rustique,
Et crut en mauvais politique,
Qu'à la Ville il vivroit plus agréablement:
Plein de ce fol espoir il y court, il se gîte

FABLES.

Dans la cave d'un Epicier,
Le plus opulent du quartier,
Et d'un fromage exquis fait dabord la visite;
A peine a-t'il donné le premier coup de dent,
Que l'on ouvre la porte, aussitot il se cache,
On sort, il reparoît, on revient à l'instant,
Nouvelle fuite, il est toujours tremblant
Et n'a pas seulement une heure de relâche:
Bientôt maigre & débile il connoit son erreur,
Et voulant regagner sa chétive chaumiere,
Il va pour comble de malheur
Dans un piege tomber la tête la premiere.

Mortels, puisse le sort du Rat
En vous amusant vous instruire,
Contentez-vous de votre état,
Crainte d'en rencontrer un pire.]



FABLE

FABLE XXXVI.

Le Pêcheur & la Bergere.

*A Mr *** Conseiller au P. de T.*

J'AI déja dans mes vers parlé du mariage,
Alcandre, en ta faveur j'y reviens de nouveau,
Te voyant sur le point d'en subir l'esclavage;
J'ai crû devoir ici t'en faire le tableau :
Oh ! Tu vas, diras-tu, pour exercer ta veine,
Insulter au front des maris,
Et métamorphoser en *Phrignés*, en *Laïs*,
La modeste Cloris, & la sage Climene :
Ou bien, donnant carriere à ton invention,
Tu vas me peindre un Démon,
Une femme contrariante,
Disant blanc, quand je dirai noir,
Criant, pestant, jurant du matin jusqu'au soir,
Et faisant plus de bruit que trente;
Non, ne crois pas, ami, que mes vers indiscrets
Chargent par trop les caractères,
Et mes touches seront légères
Sans pourtant altérer les traits :
Commençons : toi qui fus toujours d'humeur badine,
Perdras-tu de bon cœur ta chere liberté ?
Le lien le plus doux bientôt lasse & chagrine,

FABLES.

Dès qu'il gêne la volonté :
Sans doute qu'on t'a fait quelque gros avantage,
Mais puisqu'au poids de l'or on achete à présent
Messieurs les épouseurs, il faut d'un tel usage
Conclure que le joug en est dur & pesant ;
D'épouseurs après tout on ne verroit pas tant,
Sans la ressource du veuvage.
De la femme il me reste à te tracer l'image
Dans tout son naturel & sans déguisement ;
Pour la figure & le plumage
C'est sans doute un oiseau charmant,
Mais fier, capricieux, sujet au changement,
Fort de griffes, haut en ramage,
Né pour faire éternellement,
Du plus fou comme du plus sage
Et le plaisir & le tourment,
Si ce portrait te semble ébauché seulement
La fable qui le suit t'en dira davantage :

Guillot jeune Pêcheur dispos & fait au tour
Vivoit libre des soins qu'entraîne le ménage,
Il avoit toujours craint ce nœud qui nous engage,
Et ne s'attachoit à l'amour,
Que comme aux fleurs le Papillon volage ;
Or un jour que le beau garçon
Assis au bord d'une riviere,

Tendoit au crédule poisson
L'amorce d'un traître hameçon,
Arrive une jeune Bergere,
De qui le minois enchanteur
Etoit un doux appât pour attraper un cœur :
Celui de Guillot ne tint guere;
En échange il eut le bonheur
D'obtenir à son tour le cœur de sa maîtresse,
Qui ne fit pas trop la tigresse ;
On parla de s'unir, & pour conclusion,
Il épousa fille gentille,
Mais qu'en arriva-t'il ? avant cette union
Il pêchoit la carpe & l'anguille :
Il ne prit plus que le goujon.

Cet apologue est clair, & facile à comprendre,
Mais contre mes conseils, prompt à se revolter,
Ton cœur trop prévenu refuse de m'entendre,
Sans doute selon toi, je cherche à plaisanter ;
Oui, taisez-vous Muse effrenée,
Cessons un badinage vain :
Vîte enchaîne ta destinée,
Prens femme, Alcandre, & sois certain
Que tu seras content la premiere journée,
Mais je t'attens au lendemain.

FABLE XXXVII.

Le Sansonnet & le Corbeau.

UN Sansonnet mourant de faim,
Fut au Corbeau son compere
Demander un peu de grain:
Je n'en ai pas, dit l'oiseau débonnaire,
Mais j'ai quelques amis qui pouront m'en prêter,
Ce qu'ils me donneront vous fera subsister,
Du moins un jour ou deux, je ne sçaurois mieux faire:
La provision en effet
Ne fut pas de durée :
Depuis longtemps notre emprunteur jeûnoit,
Ce jeûne le rendoit
Fort âpre à la curée ;
Si bien qu'au bout de quelques jours
Il fallut retourner derechef à la quête,
Mais la malheureuse bête
Ne put pour cette fois tirer aucun secours,
Hôtes de colombiers comme de bassecours,
Chacun le fuit, en détournant la tête;
Dans cette affreuse extrêmité
Où le réduit la fortune ennemie,
Il trouve un oiseleur, & la nécessité
Lui faisant voir les rêts avec des yeux d'envie,

Il s'y jette, & par là se conserve la vie
Aux dépens de sa liberté.

Qu'auroit-il fait de mieux ? L'excès de sa disgrace
Doit le justifier ; mais qu'un noble de race,
Riche dans son état, par fausse ambition
Vienne du fond de sa Province
Mandier l'esclavage à la Cour de son Prince,
Quelle lâche prévention !
Cependant chaque jour en confirme l'usage,
Par un éclat trompeur on se laisse abuser,
Et j'aurois beau moraliser,
L'homme n'en sera pas plus sage.

FABLE XXXVIII.

Le Merle & le Passant.

LE Merle chantoit dans un bois
Auprès d'un Rossignol qui gardoit le silence :
Te tairas-tu ? Quelle odieuse voix !
Dit un Passant qui s'en offense ;
L'oiseau se tait, puis recommence,
Le Passant las de l'écouter,
Lui lance un trait mortel qu'il ne peut éviter :

En Merles notre siécle abonde,
Babillards éternels, grands acoupleurs de mots,
De la société véritables fléaux,
Qui d'un vain *persifflage* étourdissent le monde:
Priere & remontrance avec eux n'y font rien,
Pour s'en débarasser & leur clore la bouche,
Il n'est à mon sens qu'un moyen;
C'est de les charger à cartouche.

FABLE XXXIX.

Les deux Louveteaux.

DEux Louveteaux s'aimoient d'une amitié bien tendre,
Deux Louveteaux s'aimer, Quel conte! Direz-vous,
Ils le feignoient du moins au point de s'y méprendre,
Car on sçait ruser chez les Loups,
C'est à-peu-près comme chez nous:
De ce trait de morale il en dérive un autre,
Et par le récit de leur sort,
Vous trouverez plus d'un raport
Entre leur espéce & la nôtre:
Poursuivons, ces deux Loups cesserent d'être enfans,
Et les petits devenus grands,
Se disent l'un à l'autre, hé bien, que vous en semble?
De voir un peu le monde enfin n'est-il pas tems?
Les voyages, mon cher, façonnent bien les gens,

Fables.

Bref, ils sont résolus d'aller courir ensemble,
Quand partirons nous?...dès demain;
les voilà, comme on croit, sur pied de bon matin,
Et le jour à peine commence,
Que nos avanturiers sont tous deux en chemin,
Gais, dispos, & surtout grand apétit d'avance,
Et l'espoir d'une heureuse chance:
Justement sur leurs pas se trouve une brebis
Qui fourageoit dans les pâtis:
Pour deux Loups la bonne trouvaille!
C'étoit de quoi faire ripaille,
Ils l'avalent déja des yeux, en attendant
Qu'ils puissent y porter la dent:
Mais il faut batailler, l'animal porte laine
Devient une seconde Hélene
Fatale à chaque prétendant:
Je suis l'aîné, dit l'un, c'est mon droit; bon, dit l'autre,
Le mien l'emporte sur le vôtre,
Car je suis le plus fort, & ne céderai pas,
J'en jure foi de Loup; de réplique en réplique,
On en vient aux gros mots, puis suivent les combats
Avant-coureurs de leur trépas.

De ce conte le sens de lui-même s'explique;
L'amitié dont sans cesse on profane le nom,
N'est du petit au grand qu'un être de raison;

FABLES

L'intérêt nous unit, l'intérêt nous sépare :
Un véritable ami pour nous seroit des Cieux
Le present le plus cher & le plus précieux,
C'est dommage qu'il soit si rare.

FABLE XL.

La Nouveauté.

LA Nouveauté, favorite des Dames,
Dans un voyage accompagnant Vénus,
Rencontra quelques bonnes ames
Qui sacrifi.ient à Bacchus :
Une treille en berceau les couvroit de son ombre ;
Ah ! dit-elle, qu'ils sont heureux !
Soudain quittant Vénus, de ces mortels joyeux,
Elle court augmenter le nombre :
C'étoit du fruit nouveau, tout à merveille alla ;
Si tôt qu'elle parut, le premier de la Troupe
D'un nectar précieux lui remplit une coupe,
Et la commerre l'avala :
Derechef on remplit sa tasse,
Et derechef elle sabla
Tout d'un trait, de fort bonne grace ;
Nos buveurs qui voyoient cela,
Déja concevoient l'espérance

Que sur la fin de ce repas
Ils trouveroient sur ses apas
De quoi se rembourser de toute la dépense,
Fort contens en attendant mieux,
Des petits larcins amoureux,
Dont ils s'étoient nantis d'avance;
Quand par un fâcheux contre-tems
La musique paroît, adieu plaisirs de table,
L'objet le plus nouveau devient le plus aimable;
Elle suit la musique & campe là nos gens;
Bon Dieu! Que vous êtes charmante!
Lui dit la Nouveauté, je veux sans compliment,
Qu'une amitié tendre & constante
Nous unisse éternellement:
Mais tandis qu'elle parle, elle apperçoit la danse
Qui venoit d'écouter ses doucereux propos;
Ah! dit-elle aussitôt changeant de contenance,
Au moins c'étoit à vous que s'adressoient ces mots,
Belle Danse, sans vous tout me semble incommode,
Ouida? Reprit la Danse, & dans ce même instant
Pour me le mieux prouver, je vois venir la Mode
A qui vous en direz autant.

Voilà le vrai portrait de tous tant que nous sommes;
Du plaisir le plus doux trop longtems repété
Le cœur est bientôt rebuté,

FABLES.

La femme est ainsi faite, & dans la vérité
On en peut dire autant des hommes.

FABLE XLI.

L'Ecolier & son Pere.

UN Ecolier, il en est peu de sages,
Fils d'honnêtes parens, ne manquant pas d'esprit,
Pouvoit, s'il eût mis à profit
De si grands avantages,
Vivre heureux dans le monde, & s'y mettre en crédit.
L'espoir d'une fortune aisée
Devint l'écueil de sa raison,
Et des plaisirs le dangereux poison
Acheva d'étouffer en son ame abusée
Le gout du solide & du bon.
Son Pere étant instruit de son libertinage,
Ah! Mon Fils, lui dit-il sans nul emportement,
Je vois avec frayeur l'affreux égarement
Où la jeunesse vous engage,
Et comme un bon commencement
Est pour toute la vie un fortuné présage,
Les criminels penchans contractés à votre âge
Demeurent éternellement:
Craignez mon fils, craignez un si honteux partage,

:rigez vous, usez des plaisirs sobrement,
Travaillez, vivez de ménage,
si de mes avis vous méprisez l'usage,
Vous vous perdrez assurément.
Au Diable toute la morale,
Reprit le Fils en s'esquivant,
n'avoir qu'un sermon quand on manque d'argent
Est une peine sans égale :
is son dernier conseil est bon, je le suivrai,
Et de ménage je vivrai.
L'effet ne se fit pas attendre,
:ut bientôt fondu son petit mobilier,
ge, habits, tout enfin des mains de l'Ecolier,
Ne fit qu'un sault pour aller prendre
Un logement chez le Fripier;
Un seul manteau restoit à vendre:
manteau si brillant que Tir & que Sidon
auroient envié l'éclat & la teinture,
Manteau, qui de Cupidon
Eut relevé la parure,
Quand cet aimable vainqueur
A Psiché rendit les armes :
nteau, de qui le sort coute encore à mon cœur
Des soupirs & des larmes;
Le cruel en chargea son dos,
d'une voix perfide insultant à son Pere,

FABLES.

Me croit-il donc de caractere,
Dit-il, à garder les manteaux?
Il verra parbleu le contraire:
A ces mots, ce pauvre manteau
Qui tant de fois aux glaces de Décembre,
Lui tint lieu de robe de chambre,
De couverture & de rideau,
A son tour eut l'ignominie
D'aller servir sous les Piliers (*a*)
Dans le plus noir des ateliers
D'étendard à la friperie:
Il en fut bien vengé; par un juste destin
Réduit à l'indigence & couvert d'infamie
Son maître à l'Hopital fut achever sa vie,
Ainsi finit un libertin.

(*a*) Des Halles.



FABLE XLII.

Le Sanglier ou le Guerrier indiscret.

Un jeune Sanglier d'une humeur haute & fiere,
S'étoit dans les combats acquis quelque renom,
Tous les forestiers du canton
Le connoissoient pour brave & même téméraire,
(D'heureuses témérités
Prévalent quelquefois sur le mâle courage,
Celui-ci vient avec l'âge,
Mais ne vient qu'à pas comptés.)
Notre Guerrier fougueux, de soi même l'idole,
Sans cesse se berçoit d'un éloge frivole,
Citant à tout propos ses rares qualités,
Sur tout en fait d'amour; il n'étoit point de belle
Qui le voyant n'en eut dans l'aîle;
Dumoins par tout il le prônoit,
Autre chose étoit de le croire,
Tel s'érige en Héros d'une galante histoire,
Qui l'a, comme l'on dit, trouvé sous son bonnet.

Belles, que flate un tendre hommage,
Sur tout de la part d'un plumet,
Profitez de l'avis, c'est pour vous qu'il est fait:
A la Cour, à la Ville, & jusques au Village
Erreur, que de compter sur un amant parfait:

FABLES.

L'un eſt jaloux, l'autre eſt volage,
Un autre a l'avarice ou l'orgueil en partage,
Mais le pire de tous, c'eſt l'amant indiſcret.

FABLE XLIII.

Annette & ſon Troupeau.

A Mlle D. S. J....

LA jeune & l'innocente Annette,
Le cœur libre de paſſion,
Goutoit dans ſa condition
Une tranquilité parfaite,
Son Troupeau, ſon chien, ſa houlette,
Bornoient tous ſes deſirs & ſon ambition:
Son bonheur étoit grand, s'il eût été durable;
Mais en eſt-il de véritable
Et ſur qui l'on puiſſe compter?
Un loup, l'effroi du voiſinage,
Vint fondre ſur le pâturage,
Il fallut vîte déſerter:
Encor ne fut-ce pas ſans ſouffrir de dommage,
L'animal glouton faiſoit rage,
Et lui prit ſon pauvre Robin,
Robin, la fleur des moutons du Village:

Annette donc un beau matin
Du ſort de ſon troupeau juſtement inquiette
Songe à déloger ſans trompette,
Et ſa houlette en main, en de nouveaux pâtis
Tranſporte le bétail à ſa garde commis.
Je m'imagine voir la Reine de Cithere
Qui commande d'amours un eſcadron léger,
Content d'obéir & de plaire,
Sous ſes loix tout vient ſe ranger:
Cette comparaiſon n'eſt pas imaginaire,
Si l'heure des amans eſt celle du berger,
On peut aſſimiler une aimable bergere
A la Divinité,
Qui du Paſteur d'Ida, (*a*) ſelon le bon Homere,
Obtint le prix de la beauté;
Bref, auſſitôt qu'en ſureté,
Elle eut conduit au loin ſes moutons dans la plaine,
Au pied d'un Saule voiſin
Que baignoit de ſes eaux une claire fontaine
Elle alla filer ſon lin;
Et la bergere follette
Animant ſon fuſeau des charmes de ſa voix,
D'une douce-chanſonnette
Fit retentir les vergers & les bois:

(*a*) Paris nourri par les Bergers du Mont Ida, & Berger lui-même.

FABLES. Quel triomphe pour Annette !

Les oiseaux à l'envi volent pour l'écouter,
Zéphir cesse de s'agiter,
Les ruisseaux semblent s'arrêter,
La seule écho peu discrette
Tâche envain de l'imiter :
Mais tandis qu'à l'aise & seulette
D'un flexible gosier elle exerçoit le son,
Un bruit se fit entendre, ah ! c'est le loup, dit-elle,
A ce seul nom de loup, l'alarme universelle
S'empara du peuple mouton,
Qui risquoit bien moins que la belle :
Ce n'étoit pas un loup, c'étoit le jeune Acis,
Attiré par ses chants, & de ses yeux épris,
Fait pour plaire, plein de courage,
Il ne lui prit point ses brebis,
Cette rencontre hélas ! lui coûta davantage :

Telle croit n'éveiller que l'écho d'alentour
Aux accens de sa voix légère,
Qui souvent éveille l'amour :
Rien n'est si dangereux qu'un réduit solitaire
Pour l'honneur d'un jeune tendron ;
De l'ardeur la plus vive, au transport téméraire
Son amant n'a qu'un pas à faire,
L'occasion fait le larron.

FABLE

FABLE XLIV.

Le Rossignol & le Singe.

UN Rossignol expert en harmonie
s d'habiter les bois s'établit à Paris,
oyant que de ses chants on y seroit épris
que des connoisseurs la foule réünie
endroit au poids de l'or, payer sa mélodie :
ins ce dessein il forme un comique Opéra :
duit du même espoir un Singe d'Italie
Peu de tems après arriva
Pour y joüer la Comédie ;
Chacun de sa part afficha :
ins les commencemens tout alloit à merveille ;
Rien n'est tel que la nouveauté,
L'un gagnoit les cœurs par l'oreille,
de l'esprit de l'autre on étoit enchanté :
Mais le bon tems ne dura guère,
Ils eurent beau se démener
Et tâcher à l'envi de plaire,
se couchoient souvent tous deux sans étrenner.
Que faire en ce malheur extrême?
Le Singe rusé matois
S'avisa d'un stratagême,
Du Rossignol il copia la voix,
Et par un Opéra comique

Tant bien que mal exécuté
Il sçut bientôt dans sa boutique
Rappeller à grands flots le public écarté ;
Je le répete encor, vive la nouveauté :
Aussi le Rossignol profita de l'exemple,
Du Singe il imita les jeux,
Les traits vifs & malins, les tours facétieux ;
Il réussit, sa récolte fut ample,
Et le tripot s'en trouva mieux.

Le monde est ainsi fait, ce qu'aujourd'hui l'on prise
N'aura plus dès demain les mêmes agrémens,
Diversité dans tous les tems
Des hommes sera la *devise*.

Les 44 fables ci-dessus font partie d'un plus grand nombre composées depuis 1719. jusques & compris 1726. Celle du Rossignol & du Singe fut récitée cette derniere année-là, à titre de compliment sur le Théâtre de l'Opéra Comique, lorsque la Troupe de Francisque y représenta pendant quelques jours des Piéces du Théâtre Italien, en attendant qu'on eût du nouveau sur pied : les Comédiens Italiens avoient joüé de leur part plusieurs Opéras Comiques dans le même tems, & ces droits réciproquement usurpés firent le sujet de cette Fable.



FABLE XLV.

Les Orangers. *

SI pour nous le public s'est montré favorable
Dans tous nos différens essais,
Ce n'est qu'à ses leçons qu'appartient le succès,
Je m'explique par une fable.

Un curieux avoit dans son jardin
Des Orangers d'une riche apparence
Que lui-même soir, & matin,
Cultivoit de sa propre main,
Avec beaucoup de vigilance:
Arrive la saison des fleurs,
A l'envi tous en produisirent :
Qu'ils sont beaux! en est-il de plus parfaits ailleurs?
S'écrioient tous ceux qui les virent,
Mais à des propos si flatteurs
Les Orangers humblement répondirent;

Aux soins que l'on a pris de nos tendres rameaux;
Nous devons de ces fleurs la brillante parure,
Continuez, Messieurs, les soins & la culture
Nos fruits seront encor plus beaux.

* Cette Fable a été composée en 1750, pour un Spectacle bourgeois, où elle fut récitée par la fille aînée de l'Auteur, & depuis, en 1752 elle a été insérée dans un compliment de Clôture sur le Théâtre de l'Opéra Comique.

FABLES.

FABLE XLVI.

Servant de prologue & d'introduction aux ſuivantes, qui n'ont été compoſées que ſur la fin de 1758. & au commencement de 1759.

Le Fruit précoce & le Fruit tardif.

DANS un banquet où régnoit l'opulence
Un homme du bel air ſoi diſant connoiſſeur,
D'un fruit précoce exaltoit l'excellence;
Rien n'étoit à ſon gré; ni plus beau, ni meilleur;
Mais un profès en bonne chere,
Et de plus, fin gourmet, fut d'un avis contraire,
Soutenant par bonne raiſon
Qu'un Fruit tardif eſt préférable:
Oui, Meſſieurs pour prouver, dit ce convive aimable,
Qu'il vaut mieux ſans comparaiſon,
Je ne veux de témoin que le jus délectable
Qu'on voit couler à cette table,
Et dont le fruit ſe cueille en l'arrière ſaiſon.
Or appliquons de cette fable
Le ſens & la moralité:
Dans ces Fruits, ſelon mon ſiſtême,
De la grande jeuneſſe, & la virilité,
On doit reconnoître l'emblême:
Vivacité d'eſprit, ſaillante expreſſion,
Grand feu d'imagination,

Voilà de la premiere à peu-près le partage ;
L'autre, circonspecte & plus sage,
Préfere en ses écrits le solide & le bon :
Heureux celui qui sçauroit de chaque âge
Réunir dans un même ouvrage
Le goût, la maniere, & le ton ;
Peu de gens ont cet avantage,
Et j'aurois d'un si riche & si rare assemblage
Fait toute mon ambition,
Mais les forces n'ont pas secondé le courage,
Et je me vois réduit à la condition,
D'essuyer des Auteurs la commune disgrace,
Si mon Juge ne me fait grace
En faveur de l'intention :
Je n'ai plus qu'un mot à te dire,
Lecteur, & ce mot peut suffire
A ma justification :
Toutes les Fables précédentes
N'acquirent dans mes premiers ans,
Fruit précoce ; quant aux suivantes
Ce sont le Fruit tardif & mes derniers enfans :
Les filles ainsi que le pere,
N'ont d'autre but que de te plaire,
Et t'amuser quelques instans ;

C'est tout ce que j'ambitionne,

FABLES.

L'orsqu'à tes yeux en même tems
Avec les fleurs de mon printems,
J'offre les Fruits de mon automne.

FABLE XLVII.

Zéphire, la Rose & le Papillon.

ZEphire disoit à la Rose,
Quand je songe qu'à peine éclose,
Tu vas te voir mourir, ah ! quelle cruauté:
Tu te trompes, reprit la belle épanoüie,
En bornant le cours de ma vie,
Le destin a pour moi signalé sa bonté,
La mort n'est pas un mal, puisqu'elle me délivre
De l'affreux tourment de survivre
A la perte de ma beauté.



Pourquoi faut-il hélas ! qu'une fleur si brillante
Se flétrisse & meure en un jour ?
Disoit le Papillon dans ses accès d'amour ;
Petit ingrat, ame inconstante,
Répondit la Rose à son tour,
Cesse de m'abuser par un regret frivole ;
Quoiqu'à peu de momens mon sort soit limité ;

Je pourai vivre assez, c'est ce qui me désole,
Pour voir ton infidélité.

FABLE XLVIII.

La Citrouille, l'Orange, & la Grenade.

LA Citrouille faisant parade
De son excessive grosseur;
De l'Orange & de la Grenade
Ne parloit que d'un ton railleur:
Ce ton là ne te convient guère,
Dirent ces deux beaux fruits au monstre potager;
Nous croissons pour orner la terre,
Et tu ne fais que la charger.

Tel qui fait l'homme d'importance,
S'il n'est aveugle ou fanfaron,
Doit voir en plein sa ressemblance
Dans la fable du Potiron.



FABLE XLIX.

Le Ruisseau devenu Riviere.

A M. D. S. D.

TOI qui n'es pas toujours assis sous le portique,
Et qui malgré la gravité
De ton esprit philosophique,
Sçais démêler l'utilité
Du badinage allégorique,
Dont l'art par Esope inventé
Assaisonne la vérité.
Ami, je te consacre une fable nouvelle,
Ma Muse, d'un bon cœur y trace le modelle,
D'un cœur de la trempe du tien,
Qui comme le Ruisseau son image fidelle
Ne fait en opérant le bien
Que suivre constamment sa pente naturelle:
Et s'il m'étoit permis de te vanter mon zéle,
J'oserois dire aussi, d'un cœur tel que le mien.

A peine échappé de la source,
Un Ruisseau bienfaisant pour essayer sa course
Rouloit ses eaux tranquillement
Dans une riante prairie,
Et d'une herbe tendre & fleurie

ır ſa douce fraicheur augmentoit l'agrément ;
.ais non content d'en faire un ſéjour délectable,
s'appliqua ſurtout à la fertiliſer ;
Joindre l'utile à l'agréable
'eſt le but où toujours le ſage doit viſer,
ce fut du Ruiſſeau la principale affaire :
ant de ſoins généreux ne furent pas perdus,
en reçut bientôt le glorieux ſalaire,
les Ruiſſeaux voiſins dans ſon lit confondus
ı firent tout-à-coup une grande Riviére :
ı devint-il plus fier? non ſans doute, il ſçut voir
Que l'accroiſſement de ſon onde
N'étoit qu'un ſurcroit de pouvoir
Pour être plus utile au monde :
ʼja cent bâtimens confiés à ſes flots
ʼrtent de toutes parts une heureuſe abondance,
ındis que les poiſſons qu'il nourrit de ſes eaux
: l'avide peſcheur ſurpaſſent l'eſpérance :
ʼſt ainſi que cheri de tout le genre humain
un cours toujours égal il arrive à ſon terme ;
coupable frémit au moment de ſa fin,
Le juſte la voit d'un œil ferme :
ıns cet inſtant fâtal où par la loi du ſort
La lumiere nous eſt ravie,
C'eſt le bon emploi de la vie
ıi peut ſeul affoiblir les horreurs de la mort.

FABLES.

FABLE L.

La Lampe, la Mêche, l'Huile & le Feu.

LA Lampe s'écrioit d'un ton présomptueux,
Mortels, c'est moi qui vous éclaire
Au défaut du flambeau des Cieux:
Toi? reprit la Mêche en colére,
Et quelle autre que moi dispense la lumiére?
Tu n'es sans mon secours qu'un vâse ténébreux:
L'Huile à son tour interrompant la Mêche,
Prétend de la clarté lui disputer l'honneur,
Car, dit-elle, sans ma liqueur
Toi-même ne serois qu'une filasse seche:
Eh! qui suis-je donc, dit le Feu,
Si l'Huile la nourrit, moi je la vivifie,
Chacun a son talent, mais d'un commun aveu.
L'ame de tout, c'est le génie.



FABLE LI.

La Pendulle & le Milord.

D'un Milord du bel air la pendulle sonnante
Se vantoit de le gouverner;
C'étoit elle en effet dont l'aiguille prudente
Régloit chez le patron l'affaire intéressante
Tant du soupé que du dîner :
Elle fixoit aussi les heures de toilette,
De jeu, de danse, d'amourette,
De dormir & se promener :
Pas une heure perdue, à chaque bagatelle
Milord sçavoit si bien toutes les dispenser,
Que jamais il ne trouvoit celle
De méditer & de penser :

Le tems qui toujours fuit, jamais ne se rappelle,
Malheur à qui n'en fait qu'un usage insensé,
Chaque instant par un autre est soudain effacé,
Et l'horloge la plus fidelle
Ne nous en avertit que quand il est passé.



FABLES.

FABLE LII.

Agnès & sa Mere.

A Mad L. B. D. L.

AGNÈS à quatorze ans avec naïveté
Demandoit un jour à sa Mere,
Qu'est-ce donc que la volupté ?
Eluder de répondre en pareille matiére,
N'auroit fait qu'irriter sa curiosité,
Par ce trait de moralité
La maman se tira d'affaire :
Cette volupté-là qui vous tient en souci,
Ma chere enfant, n'est qu'une rose,
Ah ! dit Agnès, s'il est ainsi
Maman, ce n'est donc pas grand chose ;
N'importe, je prétens en essaier soudain ;
Vîte elle descend au jardin,
Cueille à son gré la plus brillante,
Dont l'éclat l'éblouit, & le parfum l'enchante ;
C'est peu de la placer au sein,
Sur le chever du lit le soir on la dépose,
Car comment se coucher & dormir sans sa rose ?
Mais quelle est sa surprise helas! à son reveil !
Quand elle s'aperçoit que d'une fleur si belle,
Il ne lui reste plus qu'une épine cruelle :
C'est un tour qu'on lui joue, un afront sans pareil,

Elle court s'en plaindre à sa Mere
Qui lui répond, point de colere,
Je vous ai dit la vérité,
Ma fille, de la volupté
La rose est l'image fidelle;

a volupté séduit par mille & mille atraits,
ais bientôt elle passe, & ne laisse après elle,
qu'épines, & régrets.

FABLE LIII.

Le Villageois, le Furet & les Lapins.

MATHURIN pauvre Villageois
l'avoit qu'un potager pour unique chevance,
lais son clos par malheur étant voisin d'un bois
e Lapins affâmés, une maudite engeance
enoit toutes les nuits devorer sa pitance,
Tantôt ses choux, tantôt ses poix,
ans qu'il put à son mal apporter d'allégeance,
Tout le jour, ces maîtres filoux
Demeurant tapis dans leurs troux;
In Furet qui l'oüit conter sa triste chance,
ui dit, console-toi, je connois les fripons,
Déja l'aube du jour commence,

FABLES.

Allons au bois, je te réponds
D'une sûre & prompte vengeance,
Et comme au gîte on les prendra,
Pas un seul ne t'échapera,
Dussai-je les poursuivre au centre de la terre;
Aussitôt fait que dit, l'animal furetant
Trouve d'abord le trou, s'y foure, les surprend,
Et leur livre une rude guerre:
L'épouvante le suit de près,
Tout fuit, sort du terrier, songe à gagner la plaine,
Mais la troupe timide a fait vingt pas à peine,
Qu'ils vont tomber en des filets
Ou pour le digne prix des dégats qu'ils ont faits,
Les attend une mort soudaine:

Le Ciel ne laisse point de crimes impunis,
Et tôt ou tard il faut que le méchant périsse;
Quand il échapperoit au glaive de Thémis,
Peut-il des Dieux vengeurs éviter la justice?



FABLES.

FABLE LIV.

La Poule & les petits Canards.

J'AI lu dans quelqu'endroit qu'une Poule faisanne
Couvant ses œufs, quelqu'un malicieusement
Substitua des œufs de Canne,
Sans qu'elle s'apperçut en rien du changement:
Elle s'attacha donc si bien à sa couvée,
Que quand l'heure fut arrivée,
Les petits vinrent à souhait,
Et quoiqu'ils fussent tous d'une forme étrangere,
Elle qui s'en croioit la mere,
En remplit le rolle au parfait:
C'étoient sans cesse attentions nouvelles;
A la promenade, au repas,
Ne les quittant jamais d'un pas,
Et pour les réchauffer les couvrant de ses ailes,
Quand sur le soir ils retournoient bien las.
Or un jour que dans la campagne
La bonne Poule au loin les accompagne,
En chemin se trouve un ruisseau,
Et voilà dans le moment même
Tous les petits Canards à l'eau:
Qui pourroit retracer l'inquiétude extrême
Qu'en les voyant plonger elle éprouva dabord?
Téméraires, leur crioit-elle,
Tâchez de regagner le bord;

FABLES.

Dieux! ils périront tous, & ma douleur mortelle
Ne me permettra pas de survivre à leur sort;
Mais les ingrats pour elle, helas! n'ont plus d'oreilles;
Et de son désespoir, loin de paroître émus,
Du liquide élement se trouvant à merveilles,
Ils la laissent crier, & ne reviennent plus.

La morale n'est pas difficile à déduire;
Le naturel en nous est plus fort que la loi,
On a beau le combattre, on ne peut le détruire;
Despreaux l'a dit avant moi,
Ainsi que lui, l'ont dit *Horace* & *la Fontaine* :
C'est une vérité certaine,
Dont tout lecteur trouve la preuve en soi;



FABLE

FABLE LV.

Le Maître d'Armes, l'Ecolier, & le Chien.

ON dit qu'un jour contre un Prévôt de sale
Un jeune Ecolier s'exerçoit;
Et que son Chien, qui vit que l'autre le poussoit
D'une maniere un peu brutale,
vint à se fâcher tout de bon:
Quoi donc, s'écria-t-il, le traître
Ose traiter ainsi mon maître?
Oh! je sçaurai bien moi, le mettre à la raison:
Il dit, & sur mon brave aussi-tôt il s'élance,
Le mord, le tiraille, l'abat,
Et fait si bien, joignant la ruse à la vaillance,
Qu'il a tout l'honneur du combat.

Que ceci soit histoire ou fable,
La leçon est le point qu'il faut envisager;
L'exemple de ce Chien fidele & secourable,
Nous prouve clairement que l'ombre du danger
Suffit pour alarmer un ami véritable.



FABLES.

FABLE LVI.

Le Pigeon & la Colombe.

DANS un bois solitaire & sombre
Habitoit autrefois, dit-on,
Au sein du repos & de l'ombre
Un jeune & sauvage Pigeon :
C'étoit un petit insensible,
Qui des tendres plaisirs ignoroit la valeur;
Badinage lui faisoit peur,
Ce défaut, quoique grand, n'est pas incorrigible;
L'amour sçait tôt ou tard aprivoiser un cœur.
Un jour donc, qu'au retour de la saison nouvelle
Le Pigeon fut aux champs promener son ennui,
Il vit une Colombe, elle étoit jeune, belle,
Et de plus insensible au même point que lui :
Soit politesse, ou sympathie,
On s'acoste, on jase; à leur goût
La conversation fut sans doute assortie,
N'importe c'est déja beaucoup;
Bref entr'eux l'amitié se lie,
Mais à condition surtout
Que l'amour ne sera jamais de la partie,
Et quand ils passeroient ensemble tout un jour;
Le complot est formé pour s'amuser & rire
D'employer le tems à médire,
De qui? de ce fripon d'amour,

Fripon, traître, imposteur, c'est ainsi qu'on le traite; FABLES.
Toutefois, réflexion faite
La Colombe à ce plan trouve quelqu'embarras,
Médiront ils d'un Dieu qu'ils ne connoissent pas?
En conscience non, cela ne doit pas être,
Dit-elle à son Pigeon en soupirant tout bas,
Avant que l'on risque le cas,
Il seroit mieux de le connoître;
Qu'en pensez-vous mon cher? oui-da, dit le Pigeon
A son tour, éclairé par l'enfant de Cithere,
Je suis de votre avis ma chere,
Et j'avois comme vous fait la réflexion:
Ainsi tous-deux d'acord & de bonne union
Bientôt ont de l'amour percé tout le mistere;
A peine éprouvent-ils la douceur de ses loix,
Que de le décrier perdant la folle envie,
Ils confessent que c'est le charme de la vie.

Quand la raison s'en mêle, & qu'on fait un bon choix.



FABLES.

FABLE LVII.

Le Maître du Jardin & le Pescher.

QUOI! disoit le Pescher, d'un ton de suffisance,
Faut-il que le plus beau des fruits
Que jamais la terre ait produits,
Qu'un fruit délicieux qui me doit la naissance,
N'ait pour se garantir de l'injure du tems
Et de cent autres accidens
Qu'une membrane foible & tendre?
Et que du châtaignier les fruits durs & pesans,
Dans un étui bien clos hérissé de picquans,
Contre mille dangers trouvent à se défendre?
Celui qui fit cela sans doute se méprit;
L'arbuste auroit plus loin poussé sa plainte amere;
Mais d'un langage téméraire:
Le Maître du Jardin sagement le reprit,
Quoiqu'exquis & charmans, tes fruits ne durent guere;
Lui dit-il, & leur sort se trouvant limité
A quelques beaux jours de l'été,
Il est juste qu'ils soient vêtus à la légere:
Mais la chataigne, objet de tes dédains altiers;
Dont la substance est destinée
A nourrir des peuples entiers
Tout l'hiver & toute l'année,
Exigeoit d'un être attentif

Plus de précaution & de préservatif;
Par cet arangement prudent & salutaire,
Ne doutons pas qu'il n'ait voulu
Nous montrer que le nécessaire,
En tout tems doit marcher avant le superflu:
Cesse donc d'accuser l'auteur de la nature,
Si d'un fruit plus utile il a pris tant de soins;

C'est un bon pere qui mesure
Son assistance à nos besoins.

FABLE LVIII.

Le Fil & l'Aiguille.

L'AIGUILLE se vantant d'avoir fait un habit,
Le Fil à ce propos lui dit,
De grace, acorde moi quelque part à l'ouvrage;
Je n'aurois, j'en conviens, rien opéré sans toi,
Mais toi qui te vantes, sans moi
En aurois-tu fait davantage?

Dans le monde on voit de nos jours
De ces gens qui font tout; pure forfanterie!
C'est par de mutuels secours,
Que tout vient à point dans la vie.

FABLES.

FABLE LIX.

L'Homme, le Cheval, & le Loup.

ECOUTÉS les humains dans leurs propos divers,
Ils sont Rois, c'est pour eux qu'est fait tout l'univers.

Un de ces fiers mortels monté comme un saint George,
En traversant un bois, au détour d'une gorge
fit rencontre d'un Loup : quel terrible animal !
Sauvons-nous, mon ami, dit-il à son Cheval;
Sauve qui peut, reprit le Coursier pacifique,
Et sans alonger la réplique,
Lui qui ne connoit plus ni bride ni signal,
En se cabrant, désarçonne & culbute
Le cavalier qui va, tout brisé de sa chûte,
Tomber à quelques pas delà,
Tandis que son Cheval promptement détala;
C'est alors que le loup s'approche, l'examine,
Et lui tâtant le poux de près,
Le reconnoit autant à la peur qu'à la mine:
Sire homme, lui dit-il, sur certains interêts
Nous avons quelques points à discuter ensemble,
Et justement ce bois paroît fait tout exprès.
Pour établir notre congrès,
A votre avis, que vous en semble?
L'homme ne lui répondant rien,

Le Loup l'étrangla bel & bien:
Voila les droits du Loup, mortels, quels sont les vôtres?
S'ils ne sont pas si clairs, convenez entre nous
Que les animaux les plus foux,
Sont ces prétendus Rois des autres.

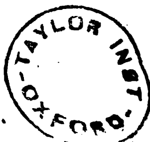
Fables.

FABLE LX & derniere.

Le Chesne orgueilleux & l'Avare.

A un Sage.

AU nombre de projets & de soins ridicules
Dont l'homme s'occupe ici-bas,
Cher Damon, ne diroit-on pas
Que du monde il doit voir les derniers crépuscules?
Joüet de l'avarice & de l'ambition,
A la soif des Trésors, à l'éclat d'un vain nom
Il immolle santé, repos, plaisirs, scrupules,
Et que lui revient-il de son illusion?
Tantale infortuné, téméraire Ixion,
Bientôt sous le poids il succombe,
Et de tout ce vaste univers,
Il ne lui reste dans la tombe
Qu'un corps la pâture des vers.
Toi, qui voyant du port les dangers & l'orage,
Loin du trouble & des envieux,



FABLES.

Joüis tranquilement du modeste héritage
Que te transmirent tes ayeux
Sans en desirer davantage ;
Toi, qui d'une fausse grandeur
Dédaignant la pompe importune,
As sçu dans le fond de ton cœur,
Trouver la source d'un bonheur
Indépendant de la fortune,
Ami, daigne agréer ces Vers
Ou des vices du tems j'ébauche la censure ;
De l'homme puis-je mieux combattre les travers,
Qu'en opposant à ses desirs pervers
De tes sentimens la peinture ?
Mais la verité deplaira
Toute nue & sans enveloppe,
Pour la rendre moins dure à qui m'écoutera,
Une derniere fois employons l'art d'Esope.

De sa hauteur un chesne glorieux
Disoit, en contemplant le séjour du Tonnerre,
Quand pourrai-je élever ma tête jusqu'aux cieux,
Et sans abandonner la terre
Communiquer avec les Dieux ?
Ah ! quelle gloire sans seconde !
Si contre la commune loi,
Pendant quelques siécles je voi
Prospérer ma seve féconde,

Au point de ne trouver au monde
Rien qui soit au-dessus de moi ;
Ainsi parloit le chesne en son humeur altiere ;
Et dans le même instant sous son feuillage épais
Un avare goutant le frais,
lui tint ce propos bien contraire :
Quand ces Dieux dont le sort a pour toi tant d'apas,
Réaliseroient ta chimere,
Superbe, en serois-tu plus gras ?
De tant de deïtés qu'adore le Vulgaire,
La seule dont on doive à mon gré faire cas,
Seule digne du culte & des vœux qu'on leur offre,
C'est Plutus, je le tiens enchaîné dans mon coffre,
Et je te répons bien qu'il n'échappera pas :
A peine a-t'il vomi cet horrible blasphême,
Que du Ciel irrité la justice suprême
Confondant ces audacieux,
Tonne, éclatte, & lance la foudre,
Qui d'un seul coup réduit en poudre
Et l'avare & l'ambitieux.

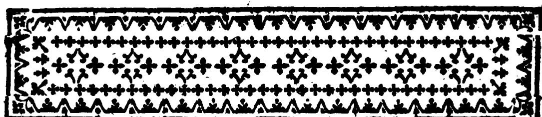
Dans ce conte inventé que l'amitié t'adresse
Deux morales, Damon, s'offrent d'abord aux yeux ;
L'une, que les grandeurs, ainsi que la richesse,
Ont fait dans tous les tems d'illustres malheureux,
Et qu'à ces écueils dangereux,
On a vû mille fois échouer la sagesse ;

L'autre, que l'homme est dans l'erreur,
Et s'aveugle sur sa bassesse,
S'il croit impunément braver le Ciel vengeur.

EPILOGUE.

C'est bien peu que soixante fables,
Diront quelques Lecteurs; mais les plus raisonnables
seront d'avis conforme au mien:
C'en est assez, si mon Ouvrage
Du Public obtient le suffrage,
Et c'en est trop, s'il ne vaut rien.





TABLE

DES FABLES.

LES FOLIES

OU

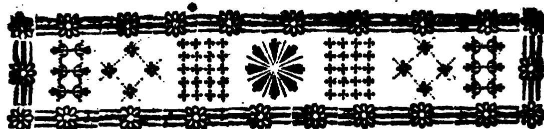
POESIES DIVERSES

DE

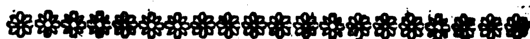
M. Fl. * * * *

SECONDE PARTIE.

LES



LES FOLIES
OU
POESIES DIVERSES
DE
M. FL. ****



SECONDE PARTIE.

ŒUVRES MÊLÉES.

ÉTRENNES

De l'Auteur à son Pere, en lui présentant un Traité d'Arithmétique raisonnée : l'Auteur étoit alors âgé de quinze ans.

ŒUVRES MELE'ES.

ENFIN voici cet heureux jour,
Où les jeux renaissans bannissent de la terre
Les chagrins, enfans de la guerre,

ŒUVRES MELÉES.

Où l'aménité regne, où chacun tour-à-tour
S'empresse à se marquer en termes pleins d'amour
Un attachement vif & rarement sincere,
Où le fils à son Pere,
En de riants écrits
Exprime ingenûment tout ce que son cœur pense,
Où les écus roulent en abondance
Dans la poche du fils :
Pour donc en ce grand jour, vous rendre un juste homage,
Au gré de mon foible pouvoir,
Je vous présente cet Ouvrage,
Daignerez-vous le recevoir ?
C'est un traité d'Arithmétique ;
Mais avant de l'ouvrir, souffrez que je m'explique :
Ces noms *d'addition*, *multiplication*,
Soustraction, *division*,
Cachent un sens allégorique,
Et je le prouve clairement ;
Par une addition que fais-je en ce moment ?
J'ajoute à la reconnoissance
Attentions, respects, tendresse, obéissance,
En vous les témoignant je les réunis tous :
Dans la soustraction faisant des vœux pour vous,
J'éloigne tous chagrins du cours de votre vie ;
Bientôt pour vous je multiplie
Les jours les plus heureux, les plaisirs les plus doux,

J'entens ces plaisirs purs, sans troubles, sans dégouts,
Qui font l'amusement du sage,
De la multiplication
Pouvois-je mieux régler l'usage?
Mais mon chef d'œuvre, est la division,
Je partage mon cœur entre vous & ma mere,
Et ce qui tient du merveilleux,
Je le divise de maniere
Qu'il vous reste entier à tous deux:
C'est ce même cœur, O mon Pere!
Que je viens pour tribut vous offrir en ce jour,
Il est plein de respect & de zele & d'amour.

LES TROIS MENTEURS.

PARISIEN, Gascon, Normand,
Sçavent tous trois mentir, mais bien diversement,
Le Parisien, par caprice,
Par air, ou si l'on veut, par sotte vanité,
Le Gascon par nécessité,
Le Normand par fraude & malice.

VERS à Mr ***

Ah! que vous êtes obligeant!
Me prêter ainsi de l'argent,
Sans billet ni reconnoissance!
Non, vous n'eutes jamais votre pareil en France:

Vous ne voulez, dit on, de moi
Que quelques vers, & je n'en ſuis point chiche,
Cher & féal ami, pourquoi
Etant de cette humeur n'êtes-vous pas plus riche ?
En peu de tems votre maiſon
Deviendroit un autre Hélicon :
Plutôt qu'aller à la fontaine
Qui jadis eut tant de renom,
On vous invoqueroit, & votre bourſe pleine
Feroit plus de rimeurs que l'eau de l'hipocrene ;
L'un, ſur des madrigaux galans,
L'autre, ſur des ſonnets brillans,
Viendroit de votre argent vous demander l'uſage,
Et, de tous les prêteurs ſur gage,
Vous auriez le plus de chalans ;
Quant à moi, je ſerois la meilleure pratique,
Et je n'irois jamais dans une autre boutique :
Le fin Marot avoit maint Créancier,
Quelle eut été ſa joie !
De pouvoir les payer
En ſemblable monoie,
Epigramme ou Rondeau, Sixains, dixains, douzains,
Du parnaſſe la petite oie,
Dont ſes coffres forts étoient pleins :
C'eſt grand dommage, ce me ſemble,
Que vous n'ayez tous deux été contemporains,
Vous auriez compte ouvert enſemble :

Le personnage étoit du goût de bien des gens,
Et pour finir par un trait de bon sens;
Si l'on pouvoit en Vers s'aquiter de ses dettes,
Tant de monde s'en mêleroit,
Qu'à Paris on rencontreroit,
Moins de pavés que de Poëtes.

A Mlle. D. S. D.

De mon ardeur heureux dépositaire
Qu'envain je voudrois retenir,
Allez, tendre billet, volez chez ma bergere,
Gravez-vous dans son cœur & dans son souvenir,
Et si vous la trouvez sensible à mon homage,
Faites-lui bien connoître, en peignant tant de feux,
Que vous ne lui tracez qu'une imparfaite image,
De ceux que dans mon cœur allument ses beaux yeux.

ELEGIE.

Impatiens desirs de revoir ma bergere
Qu'excite dans mon cœur un feu tendre & sincere,
Eclatez, il est tems, & par un doux transport,
Faites pour vous produire un salutaire effort;
Ne vous endormez pas, une telle indolence
Auroit trop de raport avec l'indifference,
Ecartez de ce cœur un calme dangereux
Qui feroit soupçonner qu'il est moins amoureux;

Peut-être le récit de mon ardeur extrême,
Hâtera le retour de la beauté que j'aime,
Et comme le soleil seche bientôt les pleurs,
Que l'aurore en naissant a versés sur les fleurs;
Ainsi que le printems, qui chasse la froidure,
Fait renaître en nos champs la riante verdure,
Au seul aspect d'Iris, l'éclat de ses attraits,
Bannira loin de moi les troubles, les regrets,
Et d'un rayon d'espoir favorisant ma flame,
De tant de maux soufferts consolera mon ame:
Puissai-je en ce moment, au gré de mes désirs,
Mourir à ses genoux en poussant des soupirs,
Puisse-t-elle, éprouvant une flame aussi pure,
Céder aux mouvemens qu'inspire la nature,
Et puissent nos deux cœurs unis étroitement,
Confondre nos plaisirs dans un embrassement:
C'est trop d'espoir sans doute, & je sçais que les belles
Se font une vertu du droit d'être cruelles;
Mais quand j'ose un peu loin, Iris, porter mes vœux,
Songez que la douceur sied bien à de beaux yeux.
Depuis votre départ pour dissiper ma peine
Avec l'heureux Damis souvent je me promene,
Il est heureux sans doute, & sans soins, sans langueur,
Bravant jusqu'à l'amour, il n'a pas de vainqueur.
Si je vais chez Eglé, Céliante & Valere,
J'y trouve cent beautés qui ne me touchent guere,

Et de n'aimer que vous m'étant fait une loi,
Tous les autres objets sont ennuieux pour moi;
Tout me parle de vous, la nuit mere des songes
M'en offre assez souvent d'agréables mensonges,
Mais le jour dissipant l'erreur qui me séduit,
M'arrache aux doux plaisirs où me plongeoit la nuit;
N'est-il pas juste, Iris, qu'amour me dédommage?
Voici bientôt le tems de ce Pélerinage,
Où l'on voit chaque automne arriver à grands flots
Des légions d'amans travestis en devots,
Où l'Amante & l'Amant confondus dans la presse,
Trompent de leurs Argus la vigilante adresse,
Enfin, où nous pourrons sans feinte & sans détour
parler, & nous fêter plus que le Saint du jour:
Il est mille secrets que je souffre à vous taire,
Mais le papier n'est pas un sûr dépositaire,
D'ailleurs, malgré tout l'art d'un pinceau séducteur;
L'esprit n'allant jamais aussi loin que le cœur,
J'attens pour m'expliquer un moment favorable,
L'amour ne sera pas toujours inéxorable,
Et rien ne peut manquer à ma félicité,
Si ce Dieu la mesure à ma fidélité.



ŒUVRES MÊLÉES.

A M. LE CHEVALIER DE ***.

AMI, ma surprise est extrême,
Tu-t'es marié ces jours gras,
Malheureux ! tu ne songeois pas,
Que les jours gras passés, on fait un long carême.

SONNET IRRÉGULIER.

SI de ma naissante carriere,
Dieu tout-puissant, le cours est par toi limité!
Au moins, en me frapant, que ta grace m'éclaire
Du flambeau de la vérité :

J'adore un jeune objet, & cet amour extrême
Me comble en même tems de plaisir & d'éffroi ;
De l'aimer à jamais je fais mon bien suprême,
Et cependant je sçais qu'il faut n'aimer que toi :

Mais quel transport nouveau s'empare de mon ame !
Pénétré tout-à-coup de ta divine flame,
De tous profanes feux mon cœur est détaché,

Il est tems, qu'attens-tu ? Dieu juste que j'implore,
Avance mon trépas, si tu tardes encore,
Je retombe dans mon péché.

EXTRAIT

D'une Lettre à Mad[e] ***.

Deja plus d'une fois j'ai voulu vous écrire,
Mais, Aminte, il faut l'avouer,
A moins que vous parler d'amour, ou vous louer,
Je ne sçais ma foi que vous dire:
Parler d'amour, le cas est chatouilleux,
Bientôt le *Conseiller* prendroit un front sévere;
Vous louer, seroit vous déplaire,
A qui pratique une vertu sincere,
Tout éloge est suspect & souvent odieux,
Comment donc me tirer d'affaire?
Je sçais que les époux dans ce siécle agueri,
Ne sont plus d'humeur si jalouse,
Mais quand on aime trop l'épouse,
Rarement on plaît au mari:
Convenons pourtant que le vôtre
Seroit encor plus fou qu'un autre,
S'il faisoit le brutal; le cas bien débattu,
C'est œuvre méritoire à quiconque vous aime,
Car de l'aveu de tous, étant la vertu même,
Aminte, vous aimer, c'est aimer la vertu.

Je me déclare donc votre amant, sans craindre ses reproches ni les vôtres.

Les anges glorieux, & les saints ébaudis,
Ne font pas autrement l'amour en Paradis.
Je défie un hermite même,
Qui depuis trente hivers n'auroit bu que de l'eau,
Ne vivant que de sautereau,
N'ayant que les os & la peau,
Et portant mine étique & blême,
D'être plus retenu près d'un objet charmant,
Et de faire l'amour plus canoniquement.

Je ne sçais pourtant si c'est trop notre compte à tous deux, & je ne me sens pas même la vertu de souhaiter que cela soit ainsi.

On prend sur ce point-là mal aisément le change,
La nature a ses droits, & malgré mes efforts,
Il est certains momens de crise & de transports,
Où je ne suis rien moins qu'un ange,
Et sens bien que d'un homme il me reste le corps.
Mais chut, en semblable matiere,
Ma muse, il te suffit d'une ébauche légere;
Et lorsque tu peindras d'Aminte les atraits,
Tu seras libre alors d'achever tes portraits.

CONSOLATION

Sur la mort de Madame D. S. D.

Adressée au Mari & aux Enfans.

Est-ce un nouveau malheur qu'annoncent mes alarmes?
Mes yeux ne sont-ils faits que pour verser des larmes?
Et quel affreux Démon, arbitre de mon sort,
Me livre tout vivant aux horreurs de la mort?
Olympe, tu n'ès plus, par la parque en furie
J'ai vû couper le fil d'une si belle vie,
Mais que dis-je? ah! sans doute Olympe est dans les Cieux,
Son mérite l'éleve à ce rang glorieux,
Et Dieu qui sur la terre a fait son espérance,
Lui-même pour jamais fera sa récompense,
Tandis que gémissans, de langueur abattus,
Par de justes regrets sans cesse combattus,
Un époux, des enfans, des neveux, & des freres,
Souffriront sous le poids des humaines miseres.
Infortuné mari, triste objet de pitié!
De toi-même en ce jour, tu perds une moitié,
Moitié digne d'amour, moitié tendre & fidelle,
Des femmes de son tems le plus parfait modele;
Tu le sçais, son trépas par le Ciel ordonné,
Est le premier chagrin qu'Olympe t'ait donné:
Et vous naissante fleur, aimable Pulcherie,
Qu'elle a jusqu'au tombeau si tendrement chérie,

ŒUVRES MELE'ES.

Vous reçutes, hélas! quel cruel déplaisir!
Sa derniere parole & son dernier soupir;
Ma fille, je ne sçais si dans l'âge où vous êtes,
Dit-elle, vous sentez la perte que vous faites,
Embrassez-moi; je meurs; elle expire à ces mots;
Vous fites éclater vos douleurs, vos sanglots,
On vous vit à ses pieds presqu'aussi morte qu'elle,
Vos yeux déja touchoient à la nuit éternelle;
Un Pere vous rappelle, & sensible à sa voix,
Pour lui, vous semblez naître une seconde fois:
C'est à vous d'adoucir la douleur qui le presse,
Par un sincere amour meritez sa tendresse,
Prevenez ses désirs, soulagez ses besoins,
Et pour le consoler, employez tous vos soins:
Votre mere vous laisse un grand exemple à suivre,
Songez qu'en l'imitant, vous la ferez revivre:
Toi tendre & cher ami, plein de la même ardeur,
Dans un si beau chemin guide ta chere sœur,
Consolez-vous l'un l'autre, & partagez vos peines,
Vos malheurs sont les miens, vos pertes sont les miennes;
Tout ce que la douleur a de plus véhément,
S'est saisi de mon ame en ce fatal moment,
Vous perdez une mere, & je perds une amie,
Pour qui j'aurois voulu sacrifier ma vie,
Dont les sages leçons & les conseils prudens
Ont sçu de mille écueils sauver mes jeunes ans,

Envain elle n'eſt plus, ſes vertus & ſa gloire,
Juſqu'au dernier ſoupir vivront dans ma mémoire.

ETRENNES

à Mlle D. S. D.

BELLE enfant de ſeize ans, Déité que j'adore,
Que puis-je vous offrir qui ſoit digne de vous?
Mon cœur tout bon qu'il eſt, ne me paroit encore
Qu'un préſent trop petit pour un objet ſi doux;
Recevez donc mes vœux qui valent davantage,
Car ſi du ciel un jour ils étoient écoutés,
Vous auriez tout au moins un Empire en partage,
Et vous auriez bien moins que vous ne méritez.

EPITHALAME

*D'un Libraire de la Ville de ***.*

ON dit qu'*Orphiſe* l'horlogere,
Epouſe *Actéon* le Libraire;
Himen, éclaircis moi le fait,
Amour, j'attens de toi le détail du projet:
Eh quoi! fils de Vénus, tu gardes le ſilence?
Croirai-je que ſans ton aveu,
L'Himen auroit oſé former cette alliance?

Par la mort ! jusques-là s'il poussoit l'insolence,
Il s'en mordroit les doigts dans peu :
Mais que d'aprêts bon Dieu ! quel soin ! quelle dépense!
Pour loger l'Himen & son train ;
Ce ne sont que cadeaux, promenades, bombance,
Non, jamais le Tonnant Jupin,
Aux nôces de son fils Vulcain,
N'étala plus de pompe & de magnificence :
N'en soyons pas surpris pour une autre Vénus ;
La fête se prépare ; elle a de la déesse,
Les graces, la beauté, l'enjoument, la jeunesse,
Et nous devons juger qu'elle aura ses vertus ;
Quant à l'époux qu'on lui destine,
D'Appollon, au poil près, on dit qu'il a la mine,
Et que dans son maintien, regne un air de douceur
Qui vise, qui va droit au cœur :
D'esprit surtout, chacun sçait qu'il se pique,
Pourquoi non ? quant à moi, je tiens que c'est bien fait;
Car ne faut-il pas qu'il en ait,
Puisqu'il en vend dans sa boutique ?
Les rieurs ont beau dire, un Libraire ignorant
Est aussi rare dans le monde,
Qu'un Procureur avide, un dévot médisant,
Un Poëte orgueilleux, un amant inconstant,
Un yvrogne qui rit, une vieille qui gronde,
Et qu'un mari jaloux & mécontent :

Mais que fais-tu ma muſe ? où t'emporte le zele ?
Je m'areſte, de tels portraits
Sont dignes du pinceau d'Appelle.
C'en eſt aſſez pour moi de former des ſouhaits :
Puiſſe l'aimable Dieu qu'à Paphos on révere,
Sçeller cette union du plus parfait bonheur ;
Puiſſe, jeunes époux, le ſoin d'aimer, de plaire,
Dans trente hivers encore ocuper votre cœur,
Puiſſent enfin, pour comble de faveur,
Les enfans qui naîtront reſſembler à leur pere.

STANCES CHAGRINES *

A un Ami.

PROFITE, ami, de mon exemple,
Que la raiſon t'éclaire, & ſi tu peux, contemple
Tous les biens & les [illegible] attachés à l'amour ;
Ce Dieu qui ne con[illegible] loix que ſon caprice,
Nous fait le plus ſouvent par un an de ſuplice,
Payer la douceur d'un beau jour.

Sois ſincere autant que fidelle,
Et digne de jouir des faveurs de ta belle,
Quel prix eſperes-tu de tes ſoins amoureux ?
D'un bonheur aſſuré tandis qu'elle te flate,

* Voir ce que l'Auteur en a dit dans ſa Préface.

ŒUVRES MELÉES.

C'eſt dans le même inſtant peut-être que l'ingrate
Se livre à ton rival heureux.

Rien n'eſt ſi trompeur que les femmes,
Sous ces traitres apas qui captivent nos ames,
Elles ſçavent cacher mille énormes défauts :
Tous leurs attachemens ne ſont que frénéſie,
Déréglement de cœur, & folle jalouſie,
Source inépuiſable de maux.

Si pour moi le ſort favorable,
A fait naître une fois un objet adorable,
Dont les rares vertus méritoient des autels,
A ta félicité c'eſt un nouvel obſtacle ;
Non, ne préſume pas qu'un ſemblable miracle
S'acorde deux fois aux mortels.

Mais que dis-je ! ce don céleſte
De mes cruels ennuis, ſ[illegible] amere & funeſte,
N'eſt point de ces faveu[illegible]on doive envier ;
Si ton aimable ſœur eût ét[illegible]oins parfaite :
Je regreterois moins la perte que j'ai faite,
Je pourrois plutôt l'oublier.

Songe donc aux maux que je ſouffre,
Conſidere l'amour comme un horrible gouffre,
Dont le bord dangereux de fleurs eſt parſemé ;
Crains qu'à la fin ton cœur ne s'y laiſſe ſurprendre,

Je

Je serois plus heureux si j'eusse été moins tendre,
Ma peine vient d'avoir aimé.

Si par les nœuds de l'Himenée,
Il faut pour ton malheur lier ta destinée,
Qu'à cet engagement le cœur n'ait point de part;
Que Plutus seul dabord regle ton mariage,
Que la nature ensuite en consomme l'ouvrage,
Le reste est l'effet du hazard.

L'union *morale* des ames,
Peut ajouter un prix au commerce des femmes,
Mais au fond, le *Phisique* en fait tous les apas;
Et l'instant d'un plaisir, qui sans doute est extrême,
N'a rien de plus réel avec celle qu'on aime,
Qu'avec celle qu'on n'aime pas.

Toutes les femmes se ressemblent,
Quand au gré de leurs Vœux les deux sexes s'assemblent,
Le Cœur réclame envain les droits qu'il a sur nous;
Les sens, malgré nous-même, usurpent tout l'Empire,
Et c'est, n'en doute pas, cet aveugle délire,
Qui fait nos momens les plus doux.

D'une Chimérique tendresse,
Bien loin de te picquer auprès d'une maîtresse,
D'adorer tes liens, de bénir ton tourment;
Mesure ton amour à celui de la belle,

Et si c'est ton destin de soupirer pour elle,
Que ce soit par amusement.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire,
Qu'un babil imposant n'aille pas te séduire
En faveur d'un objet peut-être trop chéri ;
Femme de trop d'esprit, n'est pas un avantage,
De ce présent des Cieux plus d'une fait usage,
A la honte de son mari.

EPIGRAMME

Servant d'explication à une Enigme, dont le mot est la Terre.

CERTAIN Bourgeois un soir ridant le front,
Au coin du feu se donnoit la torture,
Pour déchiffrer l'Enigme du *Mercure* ;
Quel est ce corps que l'on nous depeint rond,
Fait en un jour, & d'immense structure ?
Mais le bon homme étoit bien loin du but :
Or, il avint que sa femme mourut ;
Pour dernier gîte on lui donne une bierre,
Et quand tout fut bien scellé, bien cloué,
Ah ! je la tiens enfin, Dieu soit loué,
Dit-il, voiant qu'on la portoit en *Terre*.

MORALITÉ

Servànt d'explication à trois autres Enigmes, dont les mots sont une Vître, *un* Testament, *& un* Cadran Solaire.

LES grandeurs d'ici-bas d'une *Vître* légere,
ont l'éclat tout ensemble & la fragilité,
Mais bien qu'elles ne soient qu'illusion, chimere,
L'homme en fait un objet de sa félicité :
Il vit longtems tranquille au sein de la misere ;
Devenu vieux & valétudinaire,
Il dispose par *Testament*,
D'un bien dont le trépas lui ravira l'usage,
Et le *Cadran Solaire* indique le moment,
Où franchissant ce dur passage,
Il va d'un Dieu vengeur subir le Jugement.

VERS

Au sujet d'un Opera-Comique, intitulé la Bagatelle *ou* Sancho-Pansa, Gouverneur.

CE ne sont ici chansonnettes,
Sonnets, madrigaux, virelais,
Rondeaux, balades, triolets,
Ni d'autres pareilles sornettes ;

C'est un trait d'Histoire important ;
Or, écoutez, je vais, en vous le racontant,
Rendre vos ames stupéfaites.
Du fameux *Don-Quichote* on vante la valeur,
Mais *Sancho-Pansa Gouverneur*,
Surpasse de bien loin ce héros chimérique ;
Il n'a pas, il est vrai, pourfendu de Géant,
Ni rossé de Moulin-à-Vent ;
Il a fait plus, & le rustique,
Saisi du plus noble transport,
Du premier coup donna la mort, *
A qui donc s'il vous plaît ? .... à l'Opéra-Comique.

* L'Opéra-Comique en question fut joué d'abord assez longtems en deux actes, ornés de danses & de chants, & précédé d'un prologue intitulé, *la Bagatelle* ; ensuite réduit sans aucun changement en un Acte, à l'insçu de l'Auteur, qui n'y prenoit pas trop d'interêt, & représenté depuis le 28 Août 1727, jusqu'à la clôture de la foire Saint Laurent, qui fut la fin de la direction du sieur Honoré. C'est par erreur, que les Auteurs des Mémoires sur les spectacles de la Foire & du dictionnaire des Théâtres, l'ont attribué à M. Thierry : ce petit ouvrage est de M. D. S. D. & l'Auteur de ces poësies pour obliger son ami, en avoit composé le prologue, retouché & augmenté quelques scenes, & fait le Vaudeville de la fin. Le changement de Directeur fut cause que le Spectacle de l'Opéra-Comique manqua d'être ouvert à la Foire saint Germain 1728 ; ce qui a donné lieu à la plaisanterie de ces Vers.

BOUQUET

A Mlle D. R. S.

SI vous étiez encore enfant,
Je balancerois moins sur le choix du présent
Que j'ai résolu de vous faire,
Une poupée, un rien, ou les moindres joujoux,
Auroient de quoi vous satisfaire,
Mais je sens qu'il faudroit aujourd'hui pour vous plaire
Une autre sorte de bijoux :
Ça parlons franchement, Célimene ; entre nous,
Si quelqu'un pour Bouquet, le jour de votre fête,
D'un amant curieux de devenir époux,
Venoit vous offrir la conquête,
A ce doux compliment que répondriez-vous ?
Quoi ! mon propos vous embarrasse ?
Vous rougissez ? ah ! le cœur vous dément,
Et je reconnois clairement,
Que tout cet embaras n'est que pure grimace,
L'état de fille est beau, mais par fois on s'en lasse,
Il est certains momens de curiosité,
Qu'en nous l'inconstance fait naître,
Et l'on souhaite toujours d'être,
Ce qu'on n'a pas encore été :
D'ailleurs, l'Himen, à celles de votre âge,
Est contre mille ennuis un asile assuré ;

Ce n'est pas que l'amour n'ait le même avantage,
Mais peut-être êtes-vous trop sage
Pour frauder les droits du Curé,
Et vous n'ignorez pas l'usage,
Qui fait de nos Pasteurs autant de maltôtiers,
Tenant registre exact de chaque pucelage,
Qui se debite en leurs quartiers:
Vous aurez votre tour, Célimene, & j'augure
Que vous en risquerez l'épreuve sans regret,
Car l'époux dont je parle est jeune & d'encolure,
A pouvoir être votre fait;
Comptez que je vous dis votre bonne avanture,
Et si l'offre vous duit, de l'exécution
Sur moi vous pouvez vous remettre,
Amour sera la caution,
De ce que j'ose vous promettre:
L'Himen est prêt sans doute à voler sur vos pas,
Mais s'il différoit trop, jeune, belle, & bien faite,
De ce retardement ne vous allarmez pas,
Qui répond paye, amour acquitera la dette.



CONSEIL

De l'Auteur à lui-même.

C'Est contre vous, mon cœur, qu'il faut que je combatte,
Vous qui depuis longtems brulés pour une ingratte,
Et qui de plus en plus près d'un objet trompeur,
Vous livrez aux périls d'une fatale ardeur;
Avez-vous oublié, comme mes jours tranquilles
S'écouloient autrefois sans desirs inutiles,
Combien, en n'aimant rien, vous m'épargniez d'ennuis,
De troubles, de chagrins, & de fâcheuses nuits?
Que ne vous servez-vous du moment de l'absence,
Pour rétablir chez vous l'heureuse indifférence?
Songez, en rappellant votre tranquilité,
Que pour de vains plaisirs, *Gotton* vous a quitté,
Que son cœur n'eut jamais franchise ni tendresse,
Et qu'il vous est honteux d'avoir tant de foiblesse;
Sans *Gotton* dans ces lieux rien ne vous paroît doux,
Et cependant *Gotton* peut bien vivre sans vous;
Est-il donc des talens, un mérite, & des charmes,
Contre qui la fierté ne fournisse des armes!
Ecoutez la raison qui combat votre choix,
Vous n'aimez que *Gotton*, *Gotton* en aime trois;
Vous vous piquez en tout, d'être tendre & sincere,
Gotton fait vanité d'être fausse & légere;
Vous lui plaisez un jour, un autre dès demain,

Exaltant sa beauté, la charmera soudain,
Ou pour mieux dire enfin, *Gotton* n'aime personne,
L'ingratte s'offre à tous, & jamais ne se donne,
Cessez donc de languir en des fers malheureux,
Et par un digne effort, portez ailleurs vos vœux.

EXTRAIT

*D'une Lettre à Mad^e ***.*

Je ne veux plus vous rien céler,
Car à quoi bon dissimuler,
Le Prédicateur ce bon pere,
Nous dit qu'il faut être sincere,
Et vivre sans déguisement;
Or pour m'expliquer franchement,
Je crois, *Fanchon*, que je vous aime,
Mais tenez, jugez-en vous-même:
Mon seul plaisir est de vous voir,
Vous avez sur moi tout pouvoir,
Absent de vous, je vous desire,
Quelque fois même je soupire,
Je pense à vous incessamment,
Je crois vous parler en dormant,
Et bien que ce ne soit qu'un songe,
Je cheris si fort ce mensonge,
Que venant à me réveiller,

Je voudrois encor ſommeiller:
Cependant qu'eſt-ce que j'eſpere?
Si toujours votre cœur préfere
D'un abſent le doux ſouvenir,
Si jamais je ne puis bannir
Ce rival de votre mémoire;
Mais qu'il jouiſſe de ſa gloire;
Pourvu qu'au moins je ſois admis,
Au nombre de vos vrais amis,
Et qu'il me reſte l'eſpérance,
De vaincre votre indifférence,
Je ſerai toujours de bon cœur,
Votre fidele ſerviteur.

EXTRAIT

D'une Lettre à Made D....

Vous, dont l'eſprit & l'enjoument,
Font le plaiſir & l'ornement
De la meilleure compagnie,
Sapho, dites-moi je vous prie,
Que faites-vous dans un couvent,
Ou l'on ne voit le plus ſouvent,
Que des compagnes ennuieuſes,
Ou bien des murailles affreuſes;

Pouvez-vous passer tout un jour,
Soit à la grille, soit au tour,
Avec le Pere Chrisostôme?
On diroit que c'est un fantôme,
Tant ce bon homme a de raport,
Avec l'image de la mort:
Un autre vous dit des nouvelles!
Ma foi, ces froides bagatelles,
Sont de tristes amusemens;
N'auriez-vous pas plus d'agrémens?
Si quelque berger jeune & tendre,
Auprès de vous venoit se rendre,
Et si vous lisiez dans ses yeux,
Ce que sent son cœur amoureux;
Si tous deux, par douce caresse,
Vous faisiez assaut de tendresse;
Car je suppose qu'à son tour,
Aidé du flambeau de l'amour,
Il eût fait passer dans votre ame,
Quelqu'étincelle de sa flâme,
Mais après tout, me direz-vous,
Ces feux qu'auront-ils de si doux,
Quand nous ne pourrons les éteindre?
En cela vous seriez à plaindre,
Si l'amante de Jupiter,
Qui jadis en la tour de fer,

Par un Pere fut consignée,
Ne vous avoit pas enseignée,
Que deux cœurs, quand ils s'aiment bien,
N'ont à déseſperer de rien.

Mais St. reprenons la Proſe, & vous, Ma-
ıme, quittez cet air ſérieux, que je vous
›is déja prendre, parce que ma muſe s'eſt
nancipée; quoiqu'elle s'explique un peu
brement, comptez que ce ſont toutes verités
u'elle vous dit, & qui meritent de votre
ırt les plus grandes attentions : en effet, ſi
›us êtes quelquefois malade, faut-il vous
onner que je ne vous plaigne pas, comme
›us le ſouhaiteriez? Puiſque vous ſouffrez
ır votre faute, que ne vous ſervez-vous des
:medes néceſſaires?

Oubliez-vous cette maxime,
Dont je ſuis toujours enchanté?
On peut ſe ſoulager ſans crime,
Tout eſt permis pour la ſanté.



ŒUVRES MELE'ES.

EXTRAIT

D'une Lettre à la même.

EN verité, Madame, on est bien à plaindre, quand on n'est pas sçavant; j'avois envie d'élever aujourd'hui ma plume au-dessus de la bagatelle que vous n'aimez pas, & je ne me proposois rien moins que le Pathétique & le grand, mais j'ai beau rêver, j'ai beau tourmenter mon imagination, je me trouve toujours fort éloigné du pays des belles choses.

Helas! que j'aurois de bonheur!
Si le ciel m'avoit fait docteur,
J'entens docteur en robe grise,
N'aiant ni chausses ni chemise,
Mais aiant toujours à propos
La bouche pleine de grands mots,
& de ces sublimes idées,
L'une sur l'autre échafaudées:
Par de riches expressions,
Je traiterois des passions,
De leur nombre & de leur nature,
Je ferois surtout la peinture
De celle qu'on apelle amour,
Et la voyant dans un beau jour,
Sapho ne pourroit se défendre

De former le nœud le plus tendre :
Hélas qu'un Docteur est heureux !
Le succès suit toujours ses vœux,
On le croit, dit-il des mensonges,
On révere jusqu'à ses songes,
On l'aime, on le regrette absent,
Grand Dieu ! qu'un Docteur est content !

EXTRAIT

D'une Lettre à la même.

VOus m'avez, Madame, acoutumé à
a si bon ordinaire, que je ne puis plus m'en
asser : quand je n'ai pas l'honneur de vous
oir, il faut au moins que je vous entende ;
est vrai que dans le commerce que je tâche
'entretenir, je paroîtrai un peu trop interessé,
uisqu'au moien de quelques méchantes lignes
'une plume peu délicate, je cherche à m'atti-
er des trésors que la vôtre seule est capable
e produire.... N'importe, écrivez-moi, je
ous prie, comment s'écoulent des jours qui
ne sont si précieux, & quels sont vos plaisirs ?
oyez persuadée que vous ferez par là, tous
eux qui peuvent sensiblement me toucher,
: qu'une de vos paroles m'inspirera plus de

ŒUVRES MELÉES.

joie, que des conversations entieres que je pourois avoir avec Célimene, Amarante & Caliste.

Célimene, il est vrai, pourroit bien m'engager,
Contre tous ses apas j'ai peine à me défendre,
Mais sa bizarre humeur & son esprit léger,
Aux charmes les plus doux, m'empêchent de me rendre.

J'estimois Amarante un chef-d'œuvre des Cieux,
Elle me paroissoit sage, tendre & fidelle,
je l'adorai dabord, mais son air précieux
M'ôta tout le plaisir que je goutois près d'elle.

Caliste plus facile avec beaucoup d'apas,
Traite mieux ses amans, & veut qu'on la cajolle;
Mais à tout ce qu'on dit, elle ne répond pas,
Et j'aimerois autant adorer une idolle.

On ne trouve qu'en vous cet esprit élevé,
L'art de dire & penser toujours avec justesse,
Vous seriez en un mot d'un mérite achevé,
Si vous aviez, Sapho, tant soit peu de tendresse.



SONNET
IRREGULIER A Mlle ***.

Contrevérités.

VOus vous plaisez trop aux douceurs,
'un amant aveuglé vous débite sans cesse,
Philis, vous aimez les flatteurs,
réservez pour eux toute votre tendresse :

Pour moi, l'ennemi des menteurs,
ne vois rien en vous qui ne choque & ne blesse,
Bien fous sont vos admirateurs,
i pour si peu d'attraits sentent tant de foiblesse :

Votre air, votre esprit font pitié,
Ce n'est pourtant pas la moitié
Des choses que j'aurois à dire ;

Mais Doris * plus fine que vous,
Croiroit que je voudrois écrire
Encore quelque billet doux.

* C'étoit une parente qui publioit que l'Auteur écrivoit
s les jours à la Demoiselle, & qui tâchoit de surprendre
lettres.



ŒUVRES MELÉES.

VERS

Sur l'anagramme du nom d'une Dlle où l'on trouvoit, trop aimer, il arrive mal : cette Dlle étoit prévenue d'une forte passion.

MANON, vous paroissez dolente,
Mais songez qu'il ne tient qu'à vous,
Si votre chaîne est trop pésante,
De former des liens plus doux.

Dans la saison où l'on sçait plaire,
Le cœur sent que pour être heureux,
Un peu d'amour est nécessaire,
Mais *le trop* devient dangereux.

Je ne puis assez le redire,
L'excès vous en sera fatal,
Dans votre nom je viens de lire,
Trop aimer, il arrive mal.

EPITAPHE.

Damon fut satirique, & Cliton tout de même
Par la Satire s'égaya;
Damon fut Philosophe; avec un soin extrême,
Cliton encor le copia;
Damon faisoit des Vers, Cliton versifia;

Damon

Damon fut avocat, & Cliton voulut l'être;
Et si Damon se fût fait Turc ou Prêtre,
Cliton l'eût été comme lui:
Sous cette pierre enfin, Damon gît aujourd'hui;
O disgrace! ô douleur amere!
Helas! sous cette même pierre,
Sans doute Cliton gît aussi;
Non, n'en prenons aucun souci;
Cliton fut de tout tems son sectateur fidele,
Tant qu'il vecut, Cliton le prit pour son modele:
Mais Cliton ne veut pas le suivre au sombre bord;
Vainement de Damon l'ombre gronde & murmure,
Cliton s'en mocque & n'en a cure:
Passant, crois-tu qu'il ait grand tort?
Et pour trouver le grand *Peut-être* *
Du vieux Rabelais notre maître,
Qu'il faille se presser si fort?

BOUQUET

De l'Auteur à sa femme avant leur mariage.

POUR assortir les fleurs d'espece differente,
Dont brille le bouquet que ma main vous présente,
L'art, aidé de l'amour, a fait tous ses efforts;

* On suppose que Rabelais n'a entendu que l'incertitude du bien-être dans l'autre vie.

Recevez-les, Iris, comme votre peinture,
Puisqu'en vous formant la nature,
Semble avoir recueilli ses plus riches trésors.

ENVOI.

Avec toutes ces fleurs je vous offre une chose,
Qui n'est œuillet, jasmin, violette, ni rose,
Ni souci, ni pavot, ni lis, ni romarin,
Et pas une des fleurs qu'on voit en un jardin;
C'est un bien qui n'a pas sa racine dans terre,
Qui pour tout arrosoir n'a besoin que d'un verre;
Et malgré les rigueurs des frimats & des vents,
Est tout aussi *fleury* dans l'hiver qu'au printems,
Vous m'entendez, Iris, & mon amour extrême
Vous dit assez qu'ici je me donne moi-même,
Que je viens vous jurant une immortelle ardeur,
Vous offrir de nouveau ma tendresse & mon cœur;
Trop heureux si le vôtre à mes vœux favorable,
Trouvoit dans ce présent un hommage agréable;
Et si d'un doux espoir récompensant ma foi,
Il me vouloit flater d'être bientôt à moi.

EXTRAIT

D'une Lettre écrite de la campagne par l'Auteur à la même depuis leur mariage.

ICI le doux plaisir abonde,
Plus qu'en aucun endroit du monde,
Je ne vois rien dans ce canton,
A desirer que mon mouton. *

Tantôt reposant à l'ombrage,
Je me retraçois son image,
Et chantois sur ce même ton,
Quand revérai-je mon mouton?

Dieux! ne l'entens-je pas qui crie?
Eloigné de ma bergerie,
J'apréhende qu'un loup glouton,
Ne vienne enlever mon mouton.

C'en est trop de trois jours d'absence;
Ah! courons prendre sa défense;
Aussi-bien le berger, dit-on,
Risque encor plus que le mouton.

* L'Auteur apelloit sa femme son mouton.



ŒUVRES MELÉES.

VERS

Sur la représentation de trois piéces nouvelles, dont la derniere (Esope au Parnasse) *de M* Pesselier, *fut reçue très-favorablement.*

DEUX écrivains à tête fole,
Voulant nous régaler d'un spectacle nouveau;
L'un du *Monde* afficha l'*Ecole*,
Du *Médecin d'esprit* l'autre offrit le tableau:
Le public curieux séduit par l'hiperbole,
Courut en foule à ce double cadeau;
Mais il se repaissoit d'une attente frivole,
Et l'on siffla l'un & l'autre lambeau:
Pesselier vint ensuite, & sçut par son ouvrage,
Du public consterné ranimer le courage;
Dès qu'Esope paroît, le parterre sourit,
Sitôt qu'il parle, on aplaudit,
Tout est saine maxime, ou riante épigramme;
Pour tout dire en deux mots, on a dans cet écrit
Trouvé tout à la fois l'école de l'esprit,
Et la médecine de l'ame.

SONNET IRREGULIER

A Mr... pour le jour de saint Nicolas sa fête.

JADIS le grand saint Nicolas,
Par trois bourses d'argent procura mariage
A trois Nimphes, dont les apas
Auroient longtems langui sans ce bon personnage :

De ceci l'histoire fait cas ;
De nos jours cependant nous voyons davantage,
Car un Saint, qu'on ne fête pas,
Va sans dot & sans bien, mettre Lise en ménage ;

Du nouveau Saint la charité
N'a-t-elle pas mieux mérité,
Qu'on éternise sa mémoire ?

Le premier n'en pourvut que trois,
L'autre en Lise seule a la gloire,
D'en épouser six à la fois. *

* Lise avoit cinq sœurs qui ont toutes été à la charge du mari.



ŒUVRES MELÉES.

VERS

*Sur Mlle de ****

LA nature & la fortune
Presque toujours en discord,
L'ont surtout fait connoître, alors
Que nacquit cette aimable brune :
L'une fit les derniers efforts,
Pour donner au-dedans d'agréables dehors ;
Et l'autre fit tout le contraire,
Puisque loin d'épuiser pour elle ses trésors,
Elle lui refusa jusques au nécessaire.

*A Madc D. F.****

OSEROIS-JE vous demander,
Ce que vous pouvez m'acorder,
Oui, charmante *Lise*, je l'ose,
Car aussi-bien ce n'est pas chose,
Dont *Colin* puisse être jaloux ;
Ce n'est qu'un petit trou chez vous,
Mais un trou pour passer ma tête,
Un trou pour voir la belle fête,
Où Turgot, * notre magistrat,
Réunit le goût & l'éclat ;
Et si de votre complaisance,

* Mr. de Turgot Prevôt des Mds.

J'obtiens si douce jouissance,
Je serai plus content qu'un Roi,
Car je le suis quand je vous voi.

*A M. le Comte de T****

Gentil ami, sur qui Dame nature,
Versa le don du bel & bon esprit,
(Ceci n'est point louange outre mesure,
Trait de flateur qui tout bas se dédit,
Mais fait notoire & la verité pure;)
Qui mieux que toi sçait bâtir un écrit?
Seul entre tous tu braves la censure,
Soit que ta muse en liriques accords,
D'un charme heureux présente la peinture;
Soit que ta plume avec moins de transports,
Nous prosaïse une tendre avanture;
Si que par fois, ami, je me figure
De ton genie admirant les ressorts,
L'ame d'Horace & celle de Voiture,
Avoir passé tout-à-coup dans ton corps.



Œuvres Mêlées.

LETTRE

A Mad. De M * *

J'Ai trouvé, Madame, dans votre réponse qui m'a été rendue mot pour mot, un air de dépit qui vous sied à merveille, & qui me plairoit aussi beaucoup, si j'étois plus susceptible d'amour propre : est-il bien vrai, dites-moi, que vous soyez un peu fâchée de ce que je ne puis être de votre partie ? si cela est, tâchez de grace pour ma gloire de conserver toute la soirée cette *Phisionomie en dessous*, laissez même entrevoir sans affectation que c'est moi qui en suis cause ; il n'en faut pas davantage pour me mettre à la mode, & pour établir ma réputation *sur le bon pied* ; recevez en dédomagement, quelques vers que ma muse m'a inspiré pour vous.

Lorsque Comus répand chez vous,
Les ris, les jeux & l'abondance,
D'où vous vient cet air triste & plein d'indiférence ?
Corine, avouez-le entre nous,
Vous soupirez de mon absence :
Mais de votre dépit loin de me prévaloir,
Je connois ce qui vous irrite,
Vous êtes moins sensible à mon foible mérite,

Qu'à l'habitude de me voir :
'ailleurs, dans ce nombreux & brillant assemblage
e courtisans zélés qui vous rendent des soins,
'ous sçavez démêler le plus sincere homage,
t le mien est celui dont vous doutez le moins ;
Vous m'estimez pour ma franchise,
on ame auprès de vous jamais ne se déguise,
dis des vérités, & non pas des fadeurs ;
: tandis que de sots & froids adulateurs,
Emportés par un vain délire,
ır celui de Vénus, élevent votre empire,
Loin d'imiter ces imposteurs
ui dégradent des Dieux le mérite suprême,
vante votre esprit, votre enjouement extrême,
Iille graces qu'en vous chaque jour j'aperçoi,
Et surtout ce je ne sçais quoi,
Au-dessus de la beauté même.

SONNET IRREGULIER

*A Mr * * **

Pour le jour de saint Jean sa fête.

ON *ne peut être & n'être pas*,
est en bonne logique un point incontestable,
quiconque y verroit l'objet d'un *Altercas*,

Passeroit ou pour sot, ou pour déraisonnable :
Il est pourtant vrai que Licas
Feroit presque douter de ce point véritable,
Car il est Jean, & ne l'est pas ;
Bon ! me répondra-t'on, cela n'est pas croiable.

Ce volage & perfide époux
Ne seroit pas *Jean* ! raillez-vous ?
Non, tant il a le Ciel propice ;

Il est vrai que pour le punir,
Si sa femme lui rend justice,
Il pourra bien le devenir.

---

*Sur Mlle D.****

Pensionnaire au Couvent de ....

JE languis, je me fuis moi-même,
En dormant, mon trouble est extrême,
Et je rève bien éveillé :
Depuis qu'en ce parloir où tout charme, où tout brille,
J'ai vû D...... à la grille,
Je me sens hélas ! tout grillé.



À Mlle N....

VOUS m'ordonnez belle *Ninon*
De chanter, mais sans faux bourdon,
De vos amans la litanie;
J'obéis sans cérémonie;
Vous jugez bien que le premier *
Ne sera pas mis le dernier,
Quoiqu'il soit encor très novice,
Et trop jeune pour le service,
Jeunesse au reste est un défaut,
Dont on se corrige bientôt:
Après lui viendroit sur ma liste,
Un petit nain, grand mécaniste,
Mais comme son tems est passé,
Laissons sa mémoire *in pace*,
Pour célébrer avec emphase,
Le gros Vicomte de la Case,
Lequel a toujours au Trictrac,
Quelqu'enfilade dans son sac,
Et qui... comment me faire entendre?
Voudroit vous... fort bien, qui vous prendre
Votre cœur, s'il n'étoit pas pris,
Belle *Hélene*, par un *Pâris*
Aimable autant que galand homme,

* Le fils du premier Magistrat de la Ville de....

ŒUVRES MELÉES.

Et qui de chez vous jusqu'à Rome,
Par tout est reconnu pour tel;
Chantons donc hautement *Noel*, *
Car aussi-bien l'Avent aproche,
Et d'ailleurs je crains le reproche
Qu'il me feroit bien justement,
S'il n'étoit nommé promptement
Dans une légende si belle;
Mais finissons la kirielle,
Par ce guerrier jeune & charmant,
Qui vous aime si constamment;
Quant à son nom, je dois le taire,
Les guerriers aiment le mystere:
Or, sauf erreur, de compte fait,
En voila cinq, pris au filet,
Et j'ai grand desir, je vous jure,
De tenter aussi l'avanture,
Dès qu'une place vacquera,
Ou plutôt quand il vous plaira.

* Noel étoit son nom.



TESTAMENT

e l'Auteur ; à l'occasion d'une maladie Epidémique qui désoloit la Champagne où il étoit alors.

LA mort qui n'épargne personne,
Et qui cruellement moissonne
Tous les habitans de ces lieux,
Grands & petits, jeunes & vieux,
Par malheur pourroit aussi faire
Un quiproquo d'Apotiquaire,
Et trompée à mon air matois,
Me prendre pour un Champenois :
J'enragerois de la méprise,
Mais pour éviter la surprise,
Je crois qu'il faut dès ce moment
Travailler à mon testament :

J'entens, & veux que l'on m'enterre
Bien avant, crainte du tonnerre,
Et que sur ma tombe, il soit mis
Cy git un badaud de Paris.

Je donne & legue à Cléopâtre, *
Cette Reine que j'idolâtre,
Ce qui me reste de meilleur,
Toute ma tendresse & mon cœur,
Ce cœur des bons cœurs le modele,

* Une Dame du lieu.

Ce cœur qui ne vit que pour elle,
Et qui mourroit avec plaisir,
S'il vivoit en son souvenir.

Pour mes chansons, mes poësies,
Mes diverses galanteries,
Mes lettres & mes billets doux,
Belle Araminte, * c'est pour vous;
Recevez-les, je vous conjure,
Et jugez par cette lecture,
Si je fus un amant discret,
Mais surtout gardez le secret.

Pour toi que j'estime & que j'aime,
Tout au moins autant que moi-même;
Damon, je te laisse mes yeux,
Pour t'aider à mieux voir par eux,
Non pas les graces & les charmes
De celle à qui tu rends les armes,
Mais ses solides qualités,
Et de plus réelles beautés,
Un bon cœur, une ame sincere,
Telle enfin qu'on n'en voit plus guère.

Item je legue au Cardinal, **

* Autre Dame du lieu Laide & babillarde.

** Un ami de l'Auteur, qui se nommoit *Du Perron*, & qui l'on appelloit le *Cardinal*.

Homme qui n'eut jamais d'égal,
Le plus exquis de ma boutique,
C'eſt ma plus fine politique,
Dont je ſçais qu'il uſera bien,
Et fera miſtere de rien:
Plus je lui laiſſe une abaïe *
Pour paſſer doucement la vie.

Item à mon cher *Mirliton*,
Je laiſſe l'aimable *Tonton*,
En médecine fort habile,
Toute propre à purger ſa bile,
Et qui par mille tendres ſoins,
Sçaura pourvoir à ſes beſoins.

Mais où m'emporte ma folie?
Penſant aux autres, je m'oublie;
N'eſt-il pas tems de déjeuner,
Quand il eſt heure de dîner?
Teſter eſt œuvre méritoire,
Et c'en eſt une auſſi de boire.

* Il étoit en liaiſon avec une riche Abbeſſe.

REQUÊTE

A M. le Gouverneur du Palais-Royal, au sujet d'un massacre de chiens, qui s'étoit exécuté dans le jardin de ce Palais.

TOUS les chiens du quartier presentent leur requête
A vous Monsieur le Gouverneur,
Disant, qu'il s'est formé contr'eux une tempête,
Et que depuis huit jours, ils ont eû la douleur
De voir plusieurs de leurs confreres,
Chiens de probité, chiens d'honneur,
Périr sous des mains meurtrieres,
Sans qu'on sçache l'objet d'une telle rigueur;
Le public même s'en étonne,
Qui peut leur atirer des traitemens si durs,
Ont-ils, dit ce public, pissé contre les murs?
Parbleu, c'est nous la donner bonne;
Ils chièrent Jadis au Palais de Jupin,
Et leur ambassade en fut quitte,
Pour être chassée au plus vîte,
A coups de foüet & de gourdin:
Si par fois quelque chienne, encline à la luxure,
Essaie en plein jardin de soulager nature,
Le crime n'est pas capital,
Et chacun sçait que la Police
Ne condamne en son Tribunal
Femelle atteinte de ce vice,

Qu'à

Qu'à cinq ou six mois d'hôpital :
On vous aura fait croire aussi que notre engeance
Détruit vos fleurs & vos gazons,
Mais ce sont, entre nous, de frivoles raisons,
Rien, grace à votre prévoiance,
N'est en risque dans le jardin ;
On n'y sçauroit fouler ni rose ni jasmin ;
Un vaste & solide treillage,
Des gazons défend le passage,
Et tout est sous la clef jusqu'a l'eau du bassin ;
Révoquez donc, Monsieur, un ordre sanguinaire,
Et pour faire bénir votre gouvernement,
Ne permettez jamais que d'un séjour charmant,
On fasse un affreux Cimetiere.

N°. *Cette Requête signée de Rosette chienne de la femme de l'Auteur, & de plusieurs chiens & chiennes de distinction, étoit fortifiée de la recommandation qui suit :*

» Les Dames du Tournant du Palais, & autres » jolies femmes de Paris, prient Mr le Gouverneur » d'avoir égard à ce Placet qui paroît juste : d'ailleurs » en voulant tuer les chiens, on peut blesser les hom- » mes ; & ne seroit-il pas bien triste qu'une belle eût à » pleurer en un même jour la perte de son mari & » celle de son chien ?

Le Gouvernement eut égard au Placet, & le massacre cessa.

Œuvres Melées.

A M^r ***

EN VAIN du petit Secretaire,
Tu nous vantes les mœurs, l'esprit, le caractere;
Nous ne voyons en lui qu'un maintien orgueilleux,
Un air froid & fastidieux,
Son bel esprit guindé jamais ne se déploie,
Et tel est son cruel destin,
Qu'il paroît rêveur & chagrin,
Dans le sein même de la joie:
De ce chétif mortel, ne sois donc plus jaloux,
Eraste, un esprit gay, bien fait, liant & doux,
Est le plus sûr moyen de plaire;
Sans lui tous les talens n'ont que de faux appas;
C'est cet esprit qu'en toi l'on aime & considere,
Et que ton sot ami n'a pas.

EPITRE

Au Grand-Maître des Loges de France.

PRINCE qui dois à tes vertus,
Le titre glorieux de Maître des Elûs;
D'un Maçon libre écoute la priere,
Et songe que malgré tout l'éclat de ton sang,
Celui qui devant toi paroît en suppliant,
Est ton *compagnon* & ton *frere*:

Quelque faveur qu'obtienne un nœud si respecté ;
Ne crains pas néanmoins que d'un front plein d'audace,
J'aille mendier une grace,
Qui répugne à ton équité :
Le droit de tenir Loge est un bienfait insigne ;
Et de tous les trésors le plus cher à mon cœur ;
Daigne m'en honorer ; connoître sa valeur,
C'est commencer d'en être digne.
Je réussirois mal à vanter mon talent ;
Mais au moins s'il te faut un motif plus pressant,
Si je dois m'appuyer de titres plus solides ;
Pour mieux déterminer ton choix,
Cent Maçons que j'ai faits, ou nobles ou bourgeois,
Du véritable honneur tous partisans rigides ;
Jusqu'à ton Sanctuaire éleveront la voix,
Et t'apprendront de quelle sorte
Dans ma loge je me comporte ?
C'est-là, qu'en l'*art Royal* je forme des sujets,
Et que cédant sans crainte à l'ardeur qui m'anime,
De nos respectables secrets
J'ose avec eux sonder l'abîme ;
C'est-là que je construits des temples, des Palais,
Dont la base est toujours une vertu sublime,
Une constante probité ;
Ces points d'un Bâtiment font la solidité,
L'ornement, selon moi, n'est pas moins nécessaire ;

Ainsi d'une morale aride & trop austere,
J'entreprends quelquefois d'adoucir l'âpreté,
Et tâche, *comme au tems de Rhée*,
De montrer aux humains la *sagesse parée*
Des charmes de la volupté.
Si de tous bons Maçons c'est-là le vrai systême,
Protege mes travaux par ton pouvoir suprême;
Répans sur mes leçons un trait de ta clarté,
Et dans une carriere aussi noble, aussi belle,
Pour affermir mes pas, daigne sçeller mon zéle,
Du sçeau de ton autorité.

ARREST
Du Conseil des Dieux.

JUPITER dit aux Dieux, LOUIS est notre image;
J'aime à voir comme Vous ses Peuples empressés,
Par un titre d'amour signaler leur homage;
Mais ils n'en ont pas fait assez,
C'est à nous d'achever l'ouvrage;
Immortalisons son courage,
Et qu'un titre pompeux consacrant ses exploits,
Aux Siécles à venir transmette d'âge en âge,
La gloire du plus grand des Rois:
Tout l'Olympe à ces mots d'une voix unanime,
Jugea que ce Héros devoit être nommé

Au milieu de sa Cour LOUIS LE BIEN-AIMÉ.
Et dans le champ de Mars LOUIS LE MAGNANIME.

ENVOI.

CES deux noms qui disent beaucoup,
Cependant n'expriment pas tout,
ROI CHARMANT, dans les Cieux on a pensé de même;
Et l'on tient qu'à votre retour, *
Jupiter a chargé l'Amour,
De vous en donner un troisiéme.

* Le Roi faisoit en personne, la Campagne de 1745.

LETTRE

De l'Auteur à sa femme, contenant le Journal d'un voyage à Fontainebleau.

MARDI, sortant de votre couche,
J'ai pédestrement gagner le Carousel,
Et sur la porte de l'hôtel *.
Je reste une heure ou deux planté comme une souche:

Le Carosse s'emplit, nous roulons, & déja
Nous voyons le clocher d'Essone,

* L'Hôtel de Longueville, où étoient alors les carosses de la Cour.

On devoit y dîner, chacun de nous jugea,
Qu'il falloit à cet acte assister en personne;
Pour s'en bien aquitter, nul ne se négligea

La troupe bien refaite, ayant repris sa route,
On arrive au soleil couchant,
A Fontainebleau, lieu charmant,
Où même en plein midi, souvent on ne voit goute,
Grace au magazin de brouillards,
Qui l'assiégent de toutes parts.

J'y voulus loger à l'étoille, *
J'entens, l'étoille du berger,
Une hôtesse agréable & propre à m'engager,
Jusqu'à son port avoit guidé ma voile,
Mais par le plus grand des malheurs,
Le port étant plein, ma nacelle
Fut contrainte à mouiller ailleurs,
Et j'en eus, je l'avoue, une douleur mortelle.

Il fallut, me pliant à la rigueur du sort,
Malgré moi revirer de bord,
Je *louvoie* en pestant contre ma destinée,
Mais qu'elle fut infortunée!
Car, quoique je me porte bien,
Ma personne fut condamnée,

* Auberge du lieu.

A se giter hélas ! chez un chirurgien,
Mercredi je dormis la grase matinée,
Puis pour commencer la journée,
Je courus au lever du Roi,
Qui se fut bien passé de moi.

Il fallut le suivre à la Messe,
Qu'au son des instrumens l'aumônier célébra ;
Mais son dîner nous sépara,
N'ayant pas eu la politesse,
De me dire, viens mon garçon,
Dîner avec moi sans façon.

A son souper, scene semblable,
Il but & mangea de son mieux,
J'avalois tous les mets des yeux,
Et cependant, chose croiable,
Je sentis, sortant de sa table,
Un redoublement d'apétit,
Je soupai, puis me mis au lit.

Le jeudi grande chasse, & puis la comédie,
Ou je pensai dabord étouffer en entrant,
Mais d'un plaisir bien doux, ma peine fut suivie,
Puisque j'y vis le Prétendant.

Le soir des trois Bâtons s'étant mis en dépense,
LOUIS, par noble passetems,
A fait trois maréchaux de France

L iv

ŒUVRES MELÉES.

Dans ses petits apartemens.

Dès l'Aurore aujourd'hui, d'une ardeur non commune,
En brave fantassin j'ai parcouru les bois;
Demain, chez une aimable brune
On m'attend en bonne fortune,
Et j'y ferai de grands exploits.

Dimanche à la *maçonnerie*,
Je consacrerai mes loisirs;
Lundi, j'ignore encor quels seront mes plaisirs;
Mais le mardi, si Dieu me prête vie,
J'aurai celui de vous revoir;
Je vous embrasse, adieu, bon soir.

EPITAPHE
D'une Chienne.

ICI mourut sans Médecin,
ROZETTE * Chienne antique & très luxurieuse;
Un jour en courant le mâtin,
Elle termina son destin;
Dieu gard toute vieille amoureuse,
De faire une pareille fin.

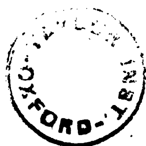
* Elle fut tuée en la ville de C... par des soldats de la garnison, & la femme de l'Auteur fit graver l'épitaphe sur un marbre.

VERS

is à la tête d'un recueil de Chansons presenté à une Dame.

Le Recueil que je vous présente,
ıémire, est un Parterre orné de mille fleurs;
Il doit à différens Auteurs
éclat d'une beauté variée, & picquante;
n'ai pris que le soin d'assortir les couleurs:
r ce goût épuré, qu'en vous chacun admire,
Modélant mes compartimens,
De tout licencieux délire,
J'ai proscrit les faux agrémens;
Et n'ai rangé dans mon parterre,
Que des fleurs dignes de vous plaire;
e ces fleurs, dont l'odeur flâte sans entêter,
elles qu'Anacréon auroit sçu les planter:
Il est un galand badinage,
Dont ne s'alarme pas le sage,
Heureux si je l'ai rencontré;
le répete encor, votre goût fut mon guide,
Et plus sûr que celui d'Ovide,
Il ne peut m'avoir égaré.





Œuvres Mêlées.

AUTRES VERS

Placés au-devant d'un recueil de chansons gravées, dont l'Auteur avoit composé les airs & les paroles.

COMMENT dans cette œuvre lirique,
Ne trouveroit-on pas mille défauts divers?
Le Poëte a fait la musique,
Et le Musicien les Vers.

VERS

A Mad^e la Vicomtesse de L. F.

Qui avoit demandé son portrait à l'Auteur.

DES graces de l'esprit & des charmes du corps
Vous rassemblez en vous les plus parfaits acords,
Tout le monde en convient, Clarice;
Mais un véridique pinceau,
Ajoute qu'un peu de caprice,
Est une ombre à votre tableau:
On dit que vous changez de ton & de visage
Mille fois dans un même jour,
Et que vous passez tour-à-tour,
Du sérieux au badinage,
De l'indifférence à l'amour:
Eh qu'importe! quoiqu'on en dise,
Toutes ces inégalités,

Sont autant d'atraits ajoutés
A la beauté la plus exquise;
ırtout, j'aime à vous voir un petit air rêveur:
: vous n'êtes jamais selon moi plus jolie,
Que quand un peu de *bouderie*
épand sur vos apas une douce langueur;

VERS

Mr le Marquis du Châtelet, Gouverneur de Vincenne, qui avoit promis à l'Auteur un apartement dans le Château.

MARQUIS, dont l'amitié de gloire me couronne,
Souviens-toi, que tu m'as promis
Un logement pour cette automne,
ıns le palais des Rois à ta garde commis,
crois que je ressens du bienfait tout le prix;
ais quand de l'obtenir j'ai l'ame impatiente,
air pur que l'on respire en ce riant séjour,
Est le moindre attrait qui me tente,
je chéris bien plus l'occasion fréquente
: te voir, & te faire assidûment ma cour:
un vaste apartement je n'ai pas la manie,
plus petit de tous suffit à mon envie,
Près de toi, tout me sera bon,
Excepté pourtant le dongeon.

EXTRAIT

*D'une Lettre à Madᵉ de M. * *.*

Sur un dîner que son mari avoit donné à l'Auteur en son absence.

NOUS avons eu des mets en abondance,
Et servis de sa propre main,
C'est-à-dire avec élegance,
Car il sert aussi bien qu'il danse,
Et l'on sçait qu'en cet art, c'est un homme Divin.

Pour rendre la fête complette,
Un rechaut à l'esprit de vin
A paru flamboiant ainsi qu'une comette,
Et chacun de nous a soudain
Fait l'exercice de l'assiette.

Il s'est dit nombre des bons mots,
Il s'est bû fort peu de *Puiseaux* *.
Telle est à-peu-près notre histoire,
Et l'on s'est très-bien comporté,
Si ce n'est qu'à votre santé,
Nous oubliâmes tous de boire.

* Vignoble du Gatinois, dont on ne parle ici que par plaisanterie.



ÉTRENNES

A la même.

IL n'eſt point de plaiſir au monde
A mon gré plus vif & plus grand,
Que celui de donner ; vous l'éprouvez ſouvent,
Heureuſe qu'à vos vœux la fortune réponde ;
Mais mon ſort m'a fruſtré d'un plaiſir ſi touchant ;
Car que ſert un noble penchant,
Si le pouvoir ne le ſeconde ?

De plus, quoiqu'il me fut bien doux
De vous viſiter les mains pleines,
Que vous pourrois-je hélas ! préſenter en étrennes ?
L'équitable deſtin ayant tout fait pour vous,

Et comme épouſe, & comme mere,
Sitôt que vous formez des vœux,
Le mari, les enfans, tout s'empreſſe à vous plaire,
De vos vertus, le ciel vous récompenſe en eux.

Dure votre bonheur, autant que votre vie,
De tous vos vrais amis, c'eſt là plus chere envie ;
Et dans le nombre il en eſt un,
De qui jamais le tems n'affoiblira le zéle,
Daignez le reconnoître à ce tableau fidele ;
L'exemple n'en eſt pas commun.

SONGE.

A V..... il est un lit,*
Lit charmant, où je fus à peine,
Que l'amour en riant me dit,
C'est ici qu'expira Climene.

La mort que Daphnis lui causa
D'aucuns regrets ne fut suivie,
Le même trait qui la blessa,
Sçut la rapeller à la vie.

Climene étoit avant ce jour
Jeune, charmante, incomparable,
Au sortir des bras de l'amour,
Elle fut encor plus aimable.

Sa jeune sœur, en la voyant,
S'écria, maman, qu'elle est belle!
Ah! de grace avancez l'instant,
Où je dois embellir comme elle.

L'amour ayant par ce récit,
Répandu le trouble en mon ame,
J'éprouvai bientôt que le lit
Servoit à redoubler ma flâme.

* C'étoit le même qui avoit servi l'année précédente Couche nuptiale à la fille aînée du Seigneur de V.....

Comment soulager ce tourment,
Sans le secours d'une bergere ?
Je m'endormis heureusement,
Un songe me tira d'affaire.

Que ce songe fut enchanteur !
Je croiois embrasser climene,
Elle en eut ainsi tout l'honneur,
Mais j'eus tout le plaisir sans peine.

A M. DE COURT

utenant-Général des Armées-Navales, Vice-Amiral; sur sa maison de Gournai.

N trouve ailleurs plus de magnificence,
nbris dorés éblouissant les sots,
stes sallons, & plus vastes enclos;
iis pour le goût, les graces, l'élégance,
urnai l'emporte, & n'a point de rivaux,
rs que ne soient, ainsi que j'ai croiance,
; beaux jardins de Cithere & Paphos.

ORDONNANCE

De Medecine.

DE PAR, j'allois dire Priape,
Je me trompe, c'est Esculape,
Fils d'un Clairvoyant Apollon,

Et Médecin de grand renom,
Lequel ordonne à ses malades,
Non des eaux de forge & Bourbon,
Mais de fines eaux des Barbades ;
Défendons au Seigneur L * * *
Atteint & convaincu d'un humeur V......
Qui circule chez lui des pieds jusqu'au cerveau,
D'user d'aucun sudorifique,
Agaric, Coloquinte, ou d'autre ingrédient,
Dont le filou Mercure à Paris tient boutique,
Ains, enjoignons au patient,
D'imiter la gent Espagnole,
Qui, sans courir aux Chatalans,
Pendant quarante & cinquante ans,
De Tolede à Madrid promene une V.....
Ou, s'il veut radicalement,
Guérir du mal qui le possede,
Qu'il s'en tienne au plus sûr, comme au plus doux remede;
C'est d'aller indistinctement
A toutes les beautés tour-à-tour faire fête ;
Reprenant du poil de la bête,
Il obtiendra soulagement :
Ceci, loin d'être une sornette,
Va se démontrer en deux mots,
Car moiennant notre recette,
En détail il rendra ce qu'il a pris en gros.

LETTRE

LETTRE
*A Mad^e De * * *.*

Vous m'ordonnâtes, Madame, de suivre nos deux époux; & n'ai-je pas fait vœu de vous obéir en toutes choses?

Ainsi j'acompagnai leurs pas:
Riant tout haut, jurant tout bas,
Ils m'auroient voulu voir au diable,
Mais en dépit d'eux je tins bon;
Je vais donc vous tracer un récit véritable,
Et digne selon moi de votre attention.

Dans une chétive mazure,
Par le guichet d'une prison,
Je les ai vû tous deux grimper à l'avanture,
Jusqu'au faîte de la maison:
La lueur d'un *suppositoire*
Eclairoit leurs pas chancelans,
Et tous deux avoient l'air de gens
Qui vont feuilleter le grimoire:

La maison ou ils s'arrêterent, étant commandée par la porte saint Denis, je me fis conduire sur la platte forme, d'où il me fut aisé d'observer une partie de ce qui se passoit.

A travers une vître obscure
Que n'orna jamais un rideau,

J'entrevis la trifte figure
De Monfeigneur *De Bachikeau* ;
Pour vous en faire la peinture,
Cet Italien prétendu
Avoit à-peu-près d'un pendu
Le col tors ainfi que l'allure :
Or, tout du plus loin qu'il les vit,
D'un falut il les accueillit,
Et s'y prit de telle maniere,
Que dans cet humble mouvement,
Sa tête regardoit derriere,
Tandis qu'il faluoit devant :
La Dame à fon afpect inquiette & chagrine,
Faifoit une piteufe mine ;
Lors le galand, pour l'égaier,
Fait appeller fon cuifinier,
Et foudain la table eft garnie
D'un fimulacre de feftin,
Compofé de fromage & vin,
L'un & l'autre natifs de Brie :
Bachikeau le premier but en fier compagnon
A la fanté de *Marion*,
Et de fon chevalier ; la ripofte fut prefte,
Mais dans peu cet affaut finit,
Et la lampe qui s'étéignit,
Me difpenfa de voir le refte. &c.

PETIT PROLOGUE

Exécuté sur un Théâtre Bourgeois.

Un Acteur,
Une vieille Bourgeoise.
Sa fille aînée, *représentée par une niece de l'Auteur*,
Sa fille cadette, *représentée par la fille aînée de l'Auteur.*

SCENE I.

L'ACTEUR, LA VIEILLE BOURGEOISE.

L'ACTEUR.

Vous me voyez au désespoir,
Madame, en ce moment une de nos actrices,
Vient de faire un faux pas au sortir des coulisses,
Et ne pourra jouer ce soir.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Quel contretems, ô ciel! comment allez-vous faire?

L'ACTEUR.

Qui moi? j'ai beau rêver, Madame, à cette affaire,
Je ne sais qu'un remede à nos communs malheurs.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Et c'est?

L'ACTEUR

D'éteindre les chandelles,
Et renvoier les ſpectateurs :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

L'avanture eſt des plus cruelles :
Mais encor, Monſieur, dites-moi ;
De l'actrice qui s'eſt bleſſée
Quel eſt le Rolle ? je prévoi
Qu'elle peut-être remplacée.

L'ACTEUR.

Elle fait l'amoureuſe.

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Eh quoi !
L'amoureuſe eſt ſon rolle ? ah ! calmez vos alarmes,
Nous en retrouverons quelqu'une ici, je croi,
De plus, conſiderez mes charmes,
Je m'offre à la doubler dans cet aimable emploi,
Où chacun à l'envi doit me rendre les armes.

L'ACTEUR.

Qui, vous, la doubler !

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Oui mon cher,

Je vous en donne ma parole ;
Sçavez-vous qu'à vingt-ans, j'étois vraiment l'idole
De tous les galans du bel air ?

L'ACTEUR (à part.)

Peste soit de la vieille folle :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Quelle piece joue-t'on ?

L'ACTEUR.

Nous avons annoncé,
L'*avare* du fameux *Moliere* :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Ah fi ! bon Dieu, quelle misere !
C'est un conte du tems passé
A réciter à ma grand-mere :
Que ne choisissiez-vous dans nos Auteurs nouveaux ?
Chez eux l'esprit est fin, la tournure est aisée,
Moliere en tous ses vieux propos
De critique ou morale usée,
Ne vaut pas, selon ma pensée,
Le naturel de * * * * *
Et l'enjoument de *La Chaussée*.

L'ACTEUR.

Je ne dispute point des gouts ni des talens,

Chacun vaut son prix en son tems;
Mais n'apperçois-je pas vos filles?

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Justement,

L'ACTEUR.

Elles sont bienfaites & gentilles;
En les voyant, je songe :

LA VIEILLE BOURGEOISE.

A quoi?

L'ACTEUR.

L'une des deux
Ne pourroit-elle *pas remplacer* notre actrice,
Et nous mettre en état d'exécuter nos jeux?
Elles n'ont pas l'air trop novice;

LA VIEILLE BOURGEOISE.

Non sans doute; vous-même examinez cela.



SCENE II.

L'ACTEUR, LA VIEILLE BOURGEOISE, SES DEUX FILLES.

L'ACTEUR *à la Cadette.*

Approchez belle enfant... fort bien.. tenez-vous-là;
N'auriez-vous point quelqu'envie
De jouer la Comédie?

LA CADETTE.

A dire vrai, Monsieur, j'en aurois le desir,
Si mes foibles talens n'y mettoient un obstacle.

L'ACTEUR.

Quel rolle vous plaîroit?

LA CADETTE *vivement.*

Lucinde dans *l'Oracle.*

L'ACTEUR.

Vous ne pouviez pas mieux choisir,
Et *Lucinde* est un personnage
Qui sied aux belles de votre âge.

LA CADETTE.

Oh! je vous répons bien, que plus adroitement
Aucune autre, Monsieur, n'enchaînera *Charmant.*

L'ACTEUR.

* *A l'Aînée.*

Je le crois, & vous * ma mignone,
Quel rolle, dites-nous, seroit de votre choix ?

L'AINÉE *sur le ton tragique,*

Monsieur, si vous vouliez, je jouerois *Hermione*;

L'ACTEUR.

Ouida, c'est pour une autre fois,
Aujourd'hui, bornez l'entreprise
A jouer le rolle d'*Elise*,
Vous le remplirez tout au mieux.

L'AINÉE.

Je crains d'être sifflée, ou du moins critiquée;

L'ACTEUR.

Non, le public a de bons yeux,
Et je vous répons, moi, que vous serez claquée.

L'AINÉE.

A ces conditions volontiers je me rens,
Quiconque m'offre de l'encens,
Par mon endroit foible m'attaque;

LA CADETTE.

J'aime, ainsi que ma sœur, les applaudissemens,

* Au Public.

: j'ai bien du plaisir, Messieurs,* quand on me claque.

EPITRE

our aprendre des nouvelles d'un ami absent, adressée à son Cheval.

Noble & généreux animal,
Bien que tu ne sois qu'un Cheval,
Nous t'adressons par préférence
Nos plaintes, sur la longue absence
D'un ami froid & déloial,
Dont nous regrettons la présence:
Sa pauvre mere est aux abois,
Craignant que dans le fond d'un bois,
Son cher fils d'humeur débonnaire,
Ne trouve quelqu'Ours mal léché,
Qui, d'une incivile maniere,
L'avale sans l'avoir mâché;
Sa sœur est aussi toute en transe,
Ainsi que Monsieur le Marquis,
Et notre jeune Abbé d'avance,
Entonne le *De profundis*:
Toi qui portes plus qu'Alexandre,
Que Bayard, que les Fils-Aimon,
Beau coursier, si tu veux suspendre

Notre commune émotion,
Par pitié, daigne nous aprendre,
Ce qu'est devenu ton Héros,
En attendant que sur ton dos,
Il plaise à Dieu de nous le rendre.

EPITHALAME

Sur le mariage de Mlle De M.. avec Mr. D...

QUE de ces deux jeunes amans,
Le destin est digne d'envie!
L'époux trouve épouse jolie,
Rose dans sa primeur, sagesse, esprit, talens;
& tout ce qui composé une femme acomplie:
Lui, de sa part, au vrai mérite allie
Le trésor le plus cher à la société:
Ce trésor, c'est l'aménité
Dans l'humeur & le caractere,
Vertu que tout le monde admire en son beau-pere,
Une égalité d'ame, en un mot la douceur.
La douceur en ménage est un point nécessaire,
Et delà, sans être Docteur,
Je conclus qu'en pareille affaire,
Si fâcheuse pour l'ordinaire,
Tous deux ont joué de bonheur.

A Mme du M. T.

QUOI ! des yeux si brillans, cet air incomparable,
Un esprit vif & doux, juste autant qu'agréable,
Ne pouvoient-ils ranger tous les cœurs sous vos loix ?
Et qui refuseroit le sien à tant de charmes ?
Ah ! ce n'en est que trop pour vous rendre les armes,
Sans employer encor celui de votre voix.

A une jolie personne qui mettoit trop de rouge.

Vous qui sçavez où l'on vend les apas,
Et qui fardez jusqu'à la beauté même,
On dit ici que je vous aime,
Bélise, ne le croiez pas :
Je préfere le teint d'une jeune bergere,
La nature en tout tems est son unique fard ;
Vous avez l'art de plaire,
Mais elle plaît sans art.

PARTIE

Des inscriptions que l'Auteur a composées pour une Maison de plaisance, située à Charonne, apartenante à M. De M. son ami.

Pour la course de Bague.

VOUS qui des plus beaux feux sentez vos cœurs épris,
De partager nos jeux, votre interêt vous presse ;

Quand un amant a de l'adresse,
Tôt-ou-tard de la Bague il emporte le prix.

Pour le Trou-Madame.

Il n'est point d'âge & de saison,
Amour, à l'abri de ta flâme,
Et je gagerois bien qu'ici plus d'un barbon
Voudra tenter encor le jeu du Trou-Madame.

Aux quatre Bosquets des petits jeux, dits les faux-fuyans.

Pour le jeu de l'Oye.

Quiconque sait le fin du noble jeu de l'Oye,
Sait qu'on ne peut rien faire ici-bas sans *monnoye*;
Par elle on boit, on mange, on contente son goût;
Monnoye en ce monde fait tout.

Pour le jeu de la Loterie.

Avec une brune jolie,
Vive le jeu de Loterie;
Pour peu qu'on joue heureusement,
On a du noir pour son argent.

Pour le jeu de Quilles.

Que nous jouons différemment!
Disoit Alix à son amant;

La preuve en eſt ſimple & brieve,
Tu les abats, je les releve.

Pour le jeu de Dames.

Un mari ſe vantant d'être grec à ce jeu,
Y penſe-tu ? lui dit ſa femme,
Mon mari, c'eſt l'entendre peu,
Que de n'aller jamais à Dame.

Pour un Boſquet enfoncé.

Ce ſiége de gazon ſemble fait pour un ſage
Qui ſait rêver utilement ;
Cependant je crois qu'un amant
En feroit un meilleur uſage.

Pour le Boſquet des Perroquets.

A tous les Perroquets ce ſallon eſt ouvert ;
Perruches de tout âge & de toute figure,
Perroquets à Plumet, longue robe, & tonſure ;
Prenez place au cabinet verd.

Pour une voliere d'Oiſeaux choiſis, au-deſſus de laquelle eſt écrit en lettres d'or, l'OPÉRA.

Aux ſublimes accords, au tendre & doux langage
Des Atys, des Bellérophons,
On ne nous verra point par un vil alliage,
Mêler les farces des Bouffons.

ŒUVRES MELÉES.

Au Baldaquin, où sont représentées des fables d'Esope.

Toute la vie est une fable,
Dans le monde il n'est pas de véritable bien;
La maxime est incontestable,
Mais l'Amant heureux n'en croit rien.

Sur un Amour qui a le doigt pris dans la serre d'une Ecrevisse.

Le doigt de cet Amour novice,
Dans la serre de l'Ecrevisse,
Offre aux voluptueux un salutaire avis,
Souvent on croit prendre, on est pris.

Au Bosquet tapissé & meublé, on lit au-dessus d'un SOPHA.

Je fais dispenser à propos;
Et la fatigue & le repos.

Au Cabinet des Bains.

Pour avoir été vue
Dans le Bain toute nue;
Diane exhalant son dépit,
Momus à l'oreille lui dit;
Ah! quittez ces façons sauvages;
Il est des cas où l'éclat nuit;

Celles qui font le plus de bruit,
Ne sont pas toujours les plus sages.

LETTRE

De Mme De R.... à l'Auteur.

VOUS n'écrivez qu'à *M. De R**, Mon-
eur, & j'ai la bonté d'en être furieuse ; il
ie semble qu'avec les beaux yeux que vous
ie donnez, j'aurois mérité un petit grain
'encens à part, & puis, le titre de bonne
emme dont vous m'affublez, ne fait ni votre
oge ni le mien : ne semble-t-il pas à vous
ntendre que je sois un mouton que l'on peut
ondre impunément ?

Que l'amour qui fait nos plaisirs,
Ce Dieu qui, s'il vous fit justice,
A dû vous être si propice,
Dans l'âge des tendres desirs,
En mes filets vous laisse prendre,
Et je sçaurai bien vous aprendre,
Qu'avec ces tons si réservés,
Ce petit patois agréable,
Et les yeux que vous me trouvez,
Une bonne femme est un diable.

Vous le méritez bien, & je n'en serois pas fâchée pour éprouver mon mari : non, Monsieur, je n'irai pas à Paris, *Mr De R** part sans moi avec mon frere vendredi matin; ils sont chargés de mille reproches pour vous de ma part : comment, Monsieur, vous faites des vers, & vous ne daignez pas nous honorer de la plus petite galanterie ?

Apollon & l'Amour unis
Serviront ma juste vengeance,
Et l'un & l'autre m'ont promis
Qu'ils agiroient d'intelligence :
Pour vous punir de vos travers,
Par un changement incroiable,
Vous ne paroîtrez plus aimable,
Et vous ferez de mauvais vers.

Cela vous semble bien éloigné, & vos amis qui entendent cette lettre, enchérissent encore, en s'écriant que cela ne peut être, mais soyez certain que je prierai tant ces Dieux de votre connoissance & de la mienne, qu'enfin mes vœux seront exaucés au moins en partie, & je serai contente; je consentirai cependant qu'ils fassent cesser l'illusion & vous rendent à vous-même, lorsqu'il s'agira seulement d'amuser cette charmante société de

de Charonne au nom de laquelle vous écrivez à *M De R*....

O Charonne, azile enchanteur,
Où sans cesse je voudrois être;
Lieux, où les jeux ne semblent naître,
Qu'au gré du génie inventeur,
D'une mortelle incomparable,
Qui sçait unir en sa maison,
Par un accord sage & durable,
Et les plaisirs & la raison;
De tant de graces qu'à Cithere
De M* dérobe chaque jour,
Et qui dans ton riant séjour,
Viennent se fixer pour lui plaire;
Vénus envain dans sa fureur,
En elle méconnoît la mere;
Elle en sera du moins la sœur,
Le goût l'adoptant pour sa fille,
Par le chemin le plus flateur
La fait entrer dans sa famille.

Vous n'aurez d'esprit enfin, mon beau Monsieur, qu'aux environ de Paris, que pour Charonne; il vous faudra faire nécessairement une lieue, pour que vous vous retrouviez

voilà la pénitence que je vous impose.

Pour mon frere, depuis qu'il est en ce maudit Pays, & plus maudit cent fois, dès que vous en êtes originaire, il est tombé dans un ennui acablant pour lui & pour les autres. C'est un composé singulier, il ne fait rien, & regrette de ne rien faire; ce qui est sûr, & ce qui me désole, c'est que vous êtes furieusement aimé de ce pauvre garçon,

Qui rempli de vastes objets,
Mais tout entier à la molesse,
Projette & n'acomplit jamais,
Qui fuit, quitte, & reprend sans cesse,
Et sa paresse & ses projets;
Qui plaint toujours sa destinée,
Et qui pour adoucir son sort,
Mange & boit toute la journée,
Flate sa chienne, bâille & dort.

REPONSE

De l'Auteur à Mad^e^ De R...

DEVOIS-JE me flater, Madame, qu'une Lettre faite trop à la hâte, m'eût attiré de votre part une réponse aussi obligeante? ce mê-

lange ſingulier de complimens, de reproches, d'éloges, d'injures, d'imprécations même, m'a cauſé, je vous l'avoue, une ſurpriſe des plus agréables.

Vous ne voulez donc pas être une bonne femme, mais un diable; hé bien, Madame, n'ayons point de procès ſur les qualités: femme ou diable, n'êtes-vous pas ſûre de plaire ſous quelque forme que vous vous preſentiez; & d'ailleurs il faut convenir que les jolis petits diables de votre figure & de votre caractère ont quelque choſe de bien ſéduiſant.

Une dévote me fait peur,
La prude m'affadit & n'a rien qui me tente,
Mais je me ſens touché par un air de candeur,
Une humeur douce, complaiſante;
Et pour le bonheur des humains,
Je penſe, comme font les eſprits raiſonnables,
Qu'en fait de femmes, les bons diables
Valent mieux que de mauvais ſaints.

De cette humeur là, quoique je ne ſois plus dans cet âge heureux dont vous me rapellez malicieuſement le ſouvenir, je ne ſerai pas trop fâché que vous preniez la peine de me tendre vos filets; ne doutez pas même que je ne vous ſeconde, en m'y préſentant de bonne

ŒUVRES MÊLÉES.

grace, ne fut-ce, comme vous dites fort bien, que pour éprouver votre mari.

Essaiez donc sur moi le pouvoir de vos yeux,
Et si je puis saisir le moment favorable,
Vous trouverez qu'aulieu d'un diable,
Nous pourrons bien en compter deux.

Ce n'est point vanité de ma part, Madame, si ce miracle arrive, vous en aurez toute la gloire, & je me contenterai modestement du profit.

Vous m'allez opposer peut-être,
Qu'onze lustres complets alterent la santé,
Et je vous répons moi, que depuis votre lettre,
On ne s'est jamais mieux porté.

Que ne feroient donc point ces yeux que je n'ai vû que trois ou quatre fois en ma vie, & que je n'entreprendrai pas de representer?

Pour en faire un tableau ressemblant, animé,
Il faudroit que l'amour du peintre fût le guide,
Et qu'il eût le pinceau d'Ovide,
Ou celui d'un amant aimé.

Toutes réflexions faites sur moi-même, je me rens justice, Madame, & je sens bien

que le parti le plus prudent, ſeroit d'éviter vos filets pour ne pas m'expoſer à toute votre *diablerie*; croiez pourtant, je vous prie, que ſi j'embraſſois cette réſolution, ce ſeroit beaucoup plus par reſpect que par timidité.

Au reſte, puiſque ſuivant les ordres d'Apollon & les vôtres, je ſuis condamné à faire de mauvais vers, vous devez, je crois, être bien contente de ceux-ci.

> Ils ſont d'une langueur extrême,
> Et faits en dépit des neuf ſœurs;
> Quand vous en voudrez de meilleurs,
> Soyez mon Apollon vous-même.

N'ayant reçu votre lettre que depuis deux jours, je n'ai pû la communiquer encore à la ſociété *Charonnoiſe*: mais ſoyez perſuadée d'avance qu'ils ſeront bien ſenſibles aux complimens que vous leur adreſſez, & que *Mad*[e]. *De M.* principalement ſe trouvera très flattée de la façon fine & délicate, dont vous la placez au rang & dans la famille des graces.

La peinture que vous me faites de la vie de votre cher frere, quand elle ſeroit vraie, reſſemble trop à celle de notre bon ami La Fontaine, pour que je le plaigne; de plus une preuve que *M*[r] *de R.* . . . & lui n'ont pas tou-

ŒUVRES MELÉES.

jours dormi, c'eſt la néceſſité où ils ſe trouvent au bout de quelques ſemaines de mariage de revenir bien vîte l'un & l'autre à Paris *pour voir leur cher oncle*. Vous ſçavez peut-être ce vieux proverbe, ou ſi vous l'ignorez, il n'eſt pas de ſpirituel Champenois qui ne vous mette au fait.

Eſtimez-moi aſſez, de grace, pour croire que je vais chercher avec empreſſément les occaſions de voir ces deux nouveaux maris; je ſuis même inquiet de ſçavoir ſi le vôtre chante toûjours, car vous n'ignorez pas ce qu'on dit du Roſſignol en cage.

Quoique ma lettre ne ſoit déja que trop longue, ferois-je ſi mal d'imiter votre exemple, en la terminant par une petite imprécation?

Quand vous reſſerrez mon eſprit,
Dans les limites d'un village,
Voici, pour vous punir d'un ſi ſenſible outrage,
Les ſouhaits que me dicte un trop juſte dépit:
Puiſſe Vénus votre rivale,
Sans aucun eſpoir de pardon,
Signaler contre vous ſa vengeance fatale,
Puiſſiez-vous devenir Guenon,
Ne plus trouver de cœur qui vous rende les armes,
Voir fuir à votre abord les graces & les ris,

Et ne reprendre tous vos charmes,
Qu'à votre retour à Paris.

Cè retour est bien prochain, Madame, si la déesse m'exauce; Apollon & l'Amour sont pour vous, mais chacun a ses amis; & j'espere que d'une façon ou d'autre, Vénus ne me manquera pas au besoin. J'ai l'honneur d'être &c.

BOUQUET

A une Mourante.

IL fut un tems où pour vous bien fêter,
de mille vœux on vous portoit l'homage,
Vœux superflus! car que vous souhaiter,
Quand vous aviez tous les dons en partage?
Ce tems n'est plus: O sort plein de rigueur!
Les Dieux * jaloux de leur plus bel ouvrage,
Mais impuissans sur l'esprit & le cœur,
Sur le corps seul exercent leur outrage.
Dieux inhumains, calmez ce vain couroux,
Une mortelle ose braver vos coups,
Toute l'horreur du tourment qu'elle endure,

* La jalousie, l'impuissance, l'inhumanité sont le partage des divinités payennes, & cela ne peut s'entendre autrement.

N'eſt qu'un creuſet où ſa gloire s'épure,
Oui, triompher au ſein de la douleur,
A ſon deſtin être ſuperieur,
C'eſt d'un grand cœur la marque la plus ſûre.

ETRENNES

A une Dlle en lui envoyant un Evantail, des Jarretieres, des Gands & des friandiſes.

OR voici le jour des étrennes;
Thémire demande les ſiennes,
Et d'un éventail j'ai fait choix;
C'eſt une arme qui vient au ſecours d'une belle,
Quand le galand trop loin veut étendre ſes droits,
Et je me ſens aſſez de zele,
Pour mériter que quelquefois,
Elle m'en donne ſur les doigts.

Des Jarretieres vont groſſir ma pacotille;
C'eſt encor un meuble de fille,
Qui, par ma voix, à vos genoux,
Thémire, oſe demander grace;
Je ſçais bien que ce don n'eſt pas digne de vous,
Mais pour le priſer juſte, il faut le voir en place.

Dans la liſte de mes préſens,
Le troiſiéme à mon gré n'eſt pas des moins galans,

t sur sa rareté je fonde ma ressource;
ar on n'ignore pas, Thémire, qu'en ce tems,
Si des plus sinceres amans
'on obtient, non sans peine, & le cœur & la bourse,
s'en trouve bien peu de qui l'on ait les Gands.

lais vous aurez les miens, c'est moi qui vous le jure;
Et si vous pouvez en douter,
est de vous convaincre une maniere sûre,
Essaiez-les sans hésiter,
ous verrez qu'ils sont faits d'après votre mesure,
t que nulle que vous n'eut droit de les porter.

Pour mieux varier mon homage,
Souffrez que j'ajoute à ces dons,
Quelques bagatelles d'usage;
'amour est un enfant, vous êtes son image,
Vous devez aimer les bonbons.

EPITAPHE

De la Chatte de Mr. D. S. D. ancien Avocat au Conseil, Greffier honoraire au Parlement.

A Chatte d'un Greffier gît dans la sépulture;
Chatte & Greffier n'ont rien de discordant,
'est un couple malin longues griffes portant,
ont il est mal aisé d'éviter la picquûre;

Cependant, ô prodige! en dépit de nature,
La défunte & le survivant,
A personne jamais n'ont fait d'égratignure.

REPONSE

De M. D. S. D.

Qu'un Chat ou qu'un Greffier soit doux & bienfaisant,
O prodige! dis-tu, mais crois-moi, cher *Ariste*,
C'est un prodige encore, & plus rare & plus grand,
Lorsqu'étant né malin, tu forces ton penchant,
Pour être leur panégiriste.

REPLIQUE

D'Ariste.

Lorsque dans l'âge heureux où l'on n'aime qu'à rire,
Aux Calotins du tems je donnois sur les doigts...
Tu m'as, cher *Lisimont*, reproché mille fois
Que j'étois trop enclin au jeu de la Satire :
J'ai reconnu mon tort, mais quand pour l'expier,
Je fais d'un Chat & d'un Greffier
Un éloge si beau qu'il est sans vraisemblance,
Conviens que c'est l'effort d'un cœur vraiment touché;
Car puis-je faire hélas! d'un plus petit péché
Une plus rude pénitence?

I. REPONSE

A la Réplique.

Equivoquer sur un Chat, un Greffier,
C'est aux railleurs un texte familier
Par trop usé pour qu'il induise à rire;
Or dans l'emploi du sel de la Satire,
Sois maître, *Ariste*, & jamais écolier;
D'un trait plaisant, naïf, & singulier,
On te permet l'ingénieux délire:
Mais, s'il se peut, abstiens-toi de médire,
Surtout du Chat à la malice enclin,
Qui pourroit bien, étant sujet à l'Ire,
Ne pas en toi respecter son prochain.

II. REPONSE

A la Réplique.

De *Despreaux* l'illustre Satirique,
Le pere fut un Greffier pacifique,
Et fameux par sa probité: *
[S]on fils de sa douceur n'ayant pas hérité,
[S]ut du moins asservir l'aigreur d'un sang critique,
[A]ux loix d'un esprit juste & d'un cœur véridique:
[A] son exemple, ami, sois, en lançant tes traits,
[L]e fléau des méchans & l'effroi des *Rollets*,

* Voir dans les œuvres de Boileau, l'Epitaphe de son pere.

Tu ne peux trop alors employer le caustique;
Mais contre les gens du Palais,
Tu t'en trouveras mieux d'être un peu moins cinique,
Et par raison ou politique,
Le moyen avec eux de gagner ton procès,
C'est de laisser le Juge & le Greffier en paix.

DERNIERE REPLIQUE

D'Ariste

Ami, quand j'ai daubé sur les Chats, les Greffiers,
J'en pouvois faire autant de bien d'autres métiers,
Marchands, notaires, maltôtiers,
Et tous gens d'espece semblable:
Mais ce sont-là des jeux d'esprit,
Qui n'offrent rien de véritable,
Hors le bien que de toi j'ai dit.

LETTRE

A M. Marmontel, Auteur du Mercure.

J'AI une jeune niece, Monsieur, qui fait passablement des vers, & qui me récita l'autre jour le Sonnet que vous allez lire; vous vous doutez bien de la réponse que je fis après l'avoir entendu; mais ce que j'ai peine à me persuader moi-même, c'est que tout prévenu que

j'étois, elle parvint par un certain caractère de vérité qui est inimitable, à me convaincre qu'elle n'avoit jamais lu le Sonnet de *Desbarreaux*, sur lequel le sien paroît si absolument moulé, qu'on y trouve dans les quatrains comme dans les tercets, le même plan, presque la même coupe & le même tour; j'en excepte la derniere pensée qui, quoique la plus frapante, me paroît la moins susceptible de l'accusation de Plagiat, parce que l'idée en étant comme innée dans tous les Chrétiens, il n'y a pas plus de fondement à traiter de copiste le Poëte qui la versifie, que l'Orateur qui la prêche; la critique ne peut tomber que sur la maniere de la rendre.

Desportes avant *Desbarreaux* avoit terminé ainsi un Sonnet adressé à Dieu.

Ne tourne point les yeux sur mes actes pervers,
Ou si tu veux les voir, vois les teints & couverts
Du beau sang de ton Fils, ma grace & ma justice;

Desbarreaux près d'un siécle après, a fini le sien par ces deux beaux vers.

Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre
Qui ne soit tout couvert du sang de Jesus-Christ?

Enfin on trouve dans les œuvres de Mr *De*.

ŒUVRES MELÉES.

La Motte, t. 10 p. 211. Edition de 1754, u troisieme Sonnet dont voici les derniers ve en parlant du Jugement dernier.

Tout m'y doit annoncer la rigueur de mon Juge,
Mais j'y dois voir aussi la Croix de mon Sauveur,
Et j'en fais aujourd'hui mon éternel refuge.

Voilà trois pensées dont le fond paroît tout-à-fait le même ; mais ces pensées apartenantes à tout le monde, on ne peut accuser de larcin ceux qui les employent successivement, & je ne vois pas plus de probabilité à croire que *Desbarreaux* ait composé son Sonnet d'après celui de *Desportes*, qu'à penser que M. *De La Motte* ait fait le sien d'après celui de *Desbarreaux* ; il reste à juger qui des trois a le mieux usé d'un bien commun à tous, & *Desbarreaux*, en ne s'attachant qu'aux deux derniers vers, me semble être par le sublime, celui qui atteint le plus près du but.

C'est à vous, Monsieur, à décider si le sonnet de ma niece ne s'en éloigne pas trop, & s'il mérite d'entrer dans ce paralelle.

J'ai l'honneur d'être &c.



SONNET

Par Mlle. R. B..... qui n'avoit aucune connoissance de celui de Desbarreaux.

GRAND-DIEU qui nous fis naître afin de nous sauver;
Toi, dont le bras vengeur ne tient ouvert l'abîme
Qu'aux coupables humains qui pensent te braver,
Puis-je encore esperer la grace de mon crime ?

De mes larmes envain je voudrois le laver,
J'ai trop longtems aigri le couroux qui t'anime;
Et lorsque ta bonté veille à me conserver,
Ta justice réclame aussi-tôt sa victime.

Je ne murmure pas du décret éternel,
Qui te rend insensible aux pleurs d'un criminel;
Brise un vâse d'argile & le réduits en poudre;

Mais souviens-toi du moins, Dieu juste, Dieu puissant;
Que si ce corps mortel doit tomber sous ta foudre,
Le salut de mon ame est le prix de ton sang.

JUGEMENT

De M. Marmontel sur ce Sonnet.

A LA rime près,* qui n'est pas exacte dans le dernier tercet, ce Sonnet, je l'avoue, me

* *Puissant* & *sang*. Cette rime n'est pas sans exemple dans nos meilleurs Poëtes; & elle paroît d'autant plus excusable, qu'il n'y en a point de plus riche à l'oreille.

ŒUVRES MELÉES.

paroît préferable à celui de *Desbarreaux* : l
pensée en est plus nette, plus juste & mieu
exprimée : dans le Sonnet de *Desbarreau*
indépendamment des vers inutiles, il y a un
contradiction choquante, *toujours tu pren
plaisir à nous être propice ; contente ton desir
offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux*
l'image qui le termine, *mais dessus quel en
droit tombera ton tonnerre*, me paroît du fau
sublime, & présente cette idée fausse & pué
rile, que Jesus-Christ est mort pour sauve
le pied, la main, la tête du coupable ; e
un mot ces deux derniers vers.

> Que si ce corps mortel doit tomber sous ta foud
> Le salut de mon ame est le prix de ton sang.

Ces deux vers, dis-je, sont plus vrais, pl
beaux dans leur noble simplicité.

*La Lettre, le Sonnet & le Jugement sont inséré
dans le Mercure* du mois d'Octobre 1758
premier vol. p. 40 & suivantes.



VERS

VERS

A mettre en chant.

Tonnez, frapez, lancez vos feux,
Dieux Puissans, écrasez les amans misérables;
Mais si vous n'êtes envieux,
Epargnez les amans heureux,
Et songez qu'ils sont vos semblables.

LETTRE

De la fille ainée de l'Auteur,

A Mlle R. B.... sa cousine. *

Vous vous imaginez bien à tort, que votre lettre m'ait causé quelque surprise, je l'ai reçue comme un tribut que vous deviez à notre amitié: mais vous ne serez pas trompée quand vous penserez qu'elle m'a fait un plaisir extrême; car suivant ce que je me suis laissé dire du territoire de M*** je vous y croiois noiée dans un étang formé du Limon des eaux qui resterent après le déluge: cependant vous m'en faites un tableau enchanteur.

C'est, selon vous, un séjour plein d'apas,

* Auteur du Sonnet imprimé. p. 207.

Où regnent des plaisirs de toutes les especes,
On y boit, on y joue, & que n'y fait-on pas,
Puisqu'il y vient parfois des petites maîtresses?

Mais tandis qu'elles vont se panader sans doute dans la grande allée ou autour du grand Bassin du château; que je vous sçais bon gré d'ocuper plus utilement vos loisirs!

Tantôt, c'est Apollon qui vous dicte des vers,
Dignes d'être transmis à la race future;
Tantôt, votre pinceau rival de la nature,
Imite & reproduit ses miracles divers;
Dans vos amusemens, par un talent suprême,
L'agréable se trouve, & le solide aussi;
Qu'on est heureux de s'amuser ainsi!
On en voit parmi nous bien peu, dans ce tems-ci,
Qui sçachent s'amuser de même!

Je juge que vous n'êtes pas si chanceuse dans vos chasses, & qu'il s'en faut beaucoup que Diane vous traite aussi favorablement qu'Apollon: eh bien! qui vous empêche de profiter d'un bon conseil?

Abandonnez la sœur, attachez-vous au frere,
Car aussi-bien ne siéd-il guère,
De courir à votre âge & par monts & par vaux,

Pour tirer sa poudre aux moineaux :
Diane qui visoit avec tant de justesse,
Auroit moins acquis de renom,
Si son bras n'eut qu'au bois signalé son adresse,
Et le trait qui le plus illustra la Déesse,
Fut celui qui blessa le cœur d'Endimion.

Entre nous, ma chere amie, je vous crois plus propre à prendre des cœurs, qu'à *courre* un lievre : vous en ferez au surplus ce qui vous plaira ; mais si mon premier conseil n'est pas de votre goût, peut-être que le second vous conviendra mieux ; c'est que, comme les révolutions de la nouvelle lune pourroient altérer encore la solidité du terrain qui vous porte ; & déranger vos promenades à pieds, vous ferez fort bien de ne vous pas défaire de votre *Pégase*, ou, s'il venoit à vous manquer, de prier *Sancho-Pansa* notre bon ami, de vous accomoder de son *Grison*.

Pour moi, qui, à quelques spectacles près, suis toujours fort sédentaire à la maison, je n'ai besoin que d'ouvrages d'esprit, pour suppléer par les pensées d'autrui, au défaut des miennes ; ne me privez donc pas des vôtres, dont vous sçavez que j'ai toujours fait un grand cas. &c.

ŒUVRES MELÉES.

AUTRE LETTRE

De Mlle Fl..... à la même.

EH de grace, mon petit Philosophe, hâtez-vous de revenir à Paris, car votre séjour à M..... me jette dans des inquiétudes qui ne finissent point; j'avois craint dabord que vous ne fussiez noiée dans les eaux du déluge, & aujourd'hui je vous vois prête à tomber des nües; *Newton*, le soleïl, la lune même me paroissent si hauts, que je ne puis, sans frémir, vous sentir exposée à une pareille chûte.

Qui veut trop embrasser risque de succomber;
Tel mesure des yeux le séjour du tonnerre,
Sans voir à ses pieds une pierre,
Dont le choc le fera tomber:
Quand l'homme, qui par un vain sistême,
Pense atteindre aux secrets du céleste Manoir,
C'est un fo uqui croit tout sçavoir,
Ne se connoissant pas lui-même:
Ainsi, loin de tenter un sacrilege effort,
Pour dérober des cieux l'immortelle lumiere,
De la raison qui nous éclaire,
Ménageant le foible ressort,
N'apliquons notre étude & notre sçavoir-faire

Qu'à vivre heureusement dans la petite sphere,
Où nous a placé notre sort.

Vous avez tout ce qu'il faut pour cela, graces, esprit, douceur de caractère, ingénuité même si vous voulez.

Ah! que de traits pour le fils de Cypris!
Mais d'un tendre lien redoutant les alarmes,
De la seule amitié votre cœur est épris,
Et vous en sçavez trop le prix,
Pour n'en pas gouter tous les charmes.

Je pense de la même façon que vous, & que je suis bienfaite pour vous seconder! oui, nous allons donner toutes deux aux hommes l'exemple de l'amitié la plus réciproque & la plus parfaite; à quelque chose près, je serai *Pilade*, vous, *Oreste*; & bien convaincue, comme je le suis, que la complaisance pour les foiblesses des personnes que nous aimons, est un des premiers devoirs que ce nœud nous impose, vous me verrez désormais la plus empressée à vous féliciter sur les belles dispositions que vous montrez pour la chasse; le petit Ortoland batard que vous avez tué, & le Lapin manqué sont autant de trophées dignes de la rivale de Diane; je ne man-

querois pas de les célébrer en vers *épiques*, ou du moins *liri-comiques*, si j'étois douée d'une imagination aussi heureuse & aussi féconde que la vôtre : ce compliment ne mérite-il pas bien que vous me fassiez quelque part de votre gibier ? j'y compte un peu moins que sur votre amitié.

VERS

Sur un passage d'un livre intitulé, l'Ami des hommes.

L'ESPRIT humain, suivant un sistême insensé,
Ne *seroit donc qu'à peine hors de l'adolescence* ;
Sans doute M...... ne l'a jamais pensé,
Et c'est un conte en l'air dont il nous a bercé,
Pour flatter notre orgueil & notre extravagance ;
Mais que de bonne foi dans Londres* comme en France,
Un Juge impartial & désinteressé,
Pèse dans la même balance
Et le present & le passé,
Pourra-il s'aveugler sur quelque décadence ?
Et ne sera-t-il pas forcé,
Loin d'exalter notre prééminence,

* On cite la France & l'Angleterre, comme les nations qui cultivent le plus les Lettres, les Sciences, & les Arts.

D'avouer que le fiecle eft plus vieux qu'on ne penfe,
Et qu'à plus d'un égard, tout vû, tout compenfé,
Nous retombons prefqu'en enfance?

ETRENNES
A Mr De M**

AMI très cher, agréez mon homage;
Ce ne font point de ces refrains d'ufage,
Jargons de Cercle, ou propos de flateur;
Ici la bouche eft l'organe du cœur,
Cœur plein de zele & de reconnoiffance,
Et ne me manque en cette occafion,
Que doux parler & vive expreffion,
Pour vous tracer au vrai tout ce que je penfe:
Combien de fois fûtes-vous mon foutien
En des momens de crife & de détreffe?
J'aurois jeuné fans vous, je le confeffe,
Plus que la loi ne commande au Chrétien:
Ah! puiffe au moins la fortune inconftante,
Sur un point feul, au gré de mon atente,
Fixer fa roue; en ne me laiffant pas
Vieillir au rang des débiteurs ingrats;
Et puiffe auffi de votre bienfaifance,
Le Ciel un jour être la récompenfe:
Mais croiez-moi, fitôt ne vous preffez

De recueillir le lot des Trépassés ;
Quand resteriez, pour votre heur & le nôtre,
Dans ce bas monde encore cinquante ans,
Prenez courage, il sera toujours tems,
D'aller quêter une place dans l'autre.

*VERS A Mad^e ****

L'ESTIME commença les nœuds,
Dont l'amour nous unit tous deux,
Que ce tems fut heureux Fatime !
Mais c'est ce même tems qui m'instruit en ce jour,
Qu'après avoir passé de l'estime à l'amour,
Il nous faut retourner de l'amour à l'estime.



EPIGRAMMES

I.

Le Boureau & le Patient.

Sujet tiré du M. de P.

CERTAIN Boureau de fabrique nouvelle,
A la potence un patient tenoit,
Or ce dernier si fort se démenoit,
Qu'on ne pouvoit lui serrer la ficelle:
L'exécuteur l'en reprit aigrement,
J'aurai la honte & le désagrément
De te manquer, dit-il, Dieu me pardonne,
Car de mes jours je n'ai pendu personne;
A quoi lui fut par l'autre répondu,
Tant bien que mal acheve ton office,
Ainsi que toi je suis encor novice,
Car de mes jours *onc* je ne fus pendu.

II.

Le Docteur fourvoyé

Sujet tiré du même livre.

En revenant de prêcher des Nonnettes,
Pere Cordon dans un bois s'égara;
Fortuitement vint à passer par-là,
Un Villageois conduisant des Mazettes,

Garçon madré, qui du Prédicateur
Etoit connu, par fois dormant ſans doute
A ſes Sermons; ami, dit le Docteur,
Tu viens à point pour m'enſeigner ma route;
L'autre reprit, non ferai-je ma foi,
Pere Cordon, rengâinez votre antienne,
Ne plaiſe à Dieu, que jamais il m'avienne
De remontrer à plus ſçavant que moi.

III.

Naïveté d'un Maire de Ville.

Sujet tiré du même Livre.

Pendant le feu d'une guerre civille,
Au bon vieux tems, *le Maire d'une Ville*
Coi dans ſa couche à l'heure de minuit,
Fut réveillé par l'éclat d'un grand bruit;
C'eſt ſa maiſon peut-être qu'on aſſiége;
Vîte il ſe leve, & grimpant au grenier,
Par la lucarne il ſe met à crier
Suis-je en danger, Meſſieurs, me leverai-je?

IV.

D'un Notaire & d'un Chanoine.

Sujet tiré du même Livre.

Dans la Champagne un Notaire habitoit,
Homme fort ſimple, incapable d'aſtuce,

Au voisinage un Chanoine gîtoit,
Grand goguenard, quoique porteur d'Aumusse;
Pour *s'esjouir*, il mande un beau matin
Le gardenotte, & lui dit, mon voisin,
Votre présence est céans nécessaire;
Je voudrois bien, sans trop verbaliser,
Manger des poids passés devant Notaire,
Assoiez-vous près de ma ménagere,
Et, s'il vous plaît, vous les verrez passer.

V.

Secret pour gagner de l'apétit.

Sujet tiré du même Livre.

Un jeune Clerc pour cause d'étisie,
Six mois durant fut cloué dans son lit,
Et de cette âpre & longue maladie,
Il lui restoit un défaut d'apétit;
Son compagnon qui n'étoit pas novice,
Lui dit un jour, ami, veux-tu manger?
D'un Procureur vîte achete l'office,
Et jusqu'aux os, sois sûr de tout ronger.

VI.

Le Sermon de la Passion.

Sujet connu.

Devant un grave & nombreux auditoire,

Œuvres Mêlées.

Un bon Pasteur prêchant la Passion,
Tout son troupeau saisi d'affliction,
La larme à l'œil en écoutoit l'histoire,
Hors un Manant, qui, sur un banc perché,
De ce récit sembloit n'être touché;
Ni prendre part à la commune angoisse;
Quelqu'un lui dit, quoi ! tu ne pleures pas,
Cœur de rocher ! Nennin, reprit le *Gas*,
Je ne suis point, Monsieur, de la Paroisse.

VII.

D'un Soldat & de son Compagnon.

Sujet connu.

Un Fantassin *dit à son* Camarade,
Eloigne-toi, mon cher, tu sens mauvais;
Flamberge en main aussi-tôt le Punais
Veut se venger d'une telle incartade;
Comme ils étoient sur le pré sans témoins,
Le premier tint à l'autre ce langage,
Ni toi ni moi ne manquons de courage,
Mais ton dépit prend d'inutiles soins,
Si je t'occis, tu pueras davantage,
Et si je meurs, tu n'en pueras pas moins.

VIII.

L'Apôtre Mahométan.

Dans le Levant de Mahom' un Apôtre,
Qui prétendoit convertir un chrétien,
Soutint sa loi meilleure que la nôtre,
Et raisonnoit ce me semble, assez bien :
N'envisageons que le salut des ames,
Un mot, dit-il, va nous déterminer,
Nous nous sauvons au milieu de vingt femmes,
Une suffit pour vous faire damner.

IX.

Le vieux Druide.

Un vieux Druide autrefois assuroit,
Qu'en Paradis nulle femme n'iroit ;
Car, disoit-il, le maître du Tonnerre,
Dont la sagesse éclaire la bonté,
Peut-il sauver sans blesser l'équité,
Celles qui font damner toute la terre ?

X.

Le Nœud coulant. *

Jeune fillette aimoit jeune garçon,

* Faussement attribuée à M. l'Abbé de Grécour par ses éditeurs.

ŒUVRES MELÉES.

Quand un vieillard l'acquit en hyménée
A prix d'argent; & par force menée
Devant l'autel, elle eut longue leçon
Sur ses devoirs; songez, lui dit le Prêtre,
A bien aimer, bien servir vôtre Maître;
C'est à lui seul que vous joint l'Eternel,
Par un saint nœud, par un nœud solemnel,
Un nœud divin, le plus grand nœud du monde;
Elle en pâlit, encor plus le galand:
Mais en sortant, lui dit tout bas la blonde,
Console-toi, ce n'est qu'un nœud coulant.

XI.

Décision d'un faux Casuiste.

Dans un quartier où régne Cocuage,
Dame Bertrand s'estimant seule sage,
Elle en conçut par trop de vanité,
Trop de mépris pour tout le voisinage;
Sur son état un Docteur consulté
Lui dit, l'orgueil est le plus grand des crimes;
Et d'habitans peuple les noirs abimes,
Mieux il vaudroit qu'à la lubricité
Fussiez encline, & si tant de femelles
A leurs maris font infidélité,
Pour rétablir en vous l'humilité,
Mon avis est que vous fassiez comme elles.

XII.

Les Trépassés.

Au même instant qu'on enterroit sa femme,
Lucas aprit la mort de son cochon,
Et dans l'excès de son affliction,
Il s'écria, Dieu veuille avoir son ame.

XIII.

Les Serins & l'Oison.

Certain Oison par des Serins d'élite,
Prou fut requis de rimer un *petit*;
S'en excuser sur son peu de mérite,
Près d'eux c'étoit se mettre en discredit;
Bref il fallut rimer *Maugré* Minerve,
Il mord ses doigts, & Martelant sa verve,
Vingt fois maudit des neuf sœurs le jargon,
Si que pourtant dans ce genre d'escrime,
Il fut chanceux, car il trouva la rime,
Mais en eschange il perdit la raison.

XIV.

Jean qui dort, ou le Sommeil favorable.

Un bon mari dit un soir à sa femme,
En t'attendant, je vais me mettre au lit,
Mais il avint, par bonheur pour la Dame,

ŒUVRES MELÉES.

Qu'en l'attendant son vulcain s'endormit:
Pour ne manquer un instant si propice,
Damon la mene au bal de l'Opéra,
Elle en revient, se couche, & le jocrisse
Sans nul soupçon, tôt après s'éveilla
En s'écriant, j'ai dormi d'un bon somme;
Dieu veuille hélas! dit-elle, mon cher homme,
Que vous dormiez toujours comme cela.

XV.

Les Baudets.

Deux fiers Baudets, qui, grace à la nature,
Se ressembloient d'instinct, de pas, d'allure,
Et de tout point, s'en vinrent sur les bancs,
Pour disputer de force & de talens;
Chacun y fit briller tout son génie,
Mais par un coup de l'aveugle destin,
L'un d'eux obtint place à l'académie,
Et l'autre fut mené droit au moulin.

XVI.

Le Curé de Campagne.

Dieu soit loué, dit un Curé des Champs,
L'année est bonne, & de mes habitans
J'ai tout au moins enterré le dixieme;
Notre moisson n'eut pas été de même,

Sans

Sans le secours d'un médecin sçavant,
Qui n'a logé qu'un jour en ce village,
Et j'ai reçu sa parole en partant,
Qu'il y feroit tous les ans un voyage.

XVII.

La Pauvresse.

Une Pauvresse avec son jeune enfant,
Sous le manteau de charité chrétienne,
Dans les chemins s'en alloit mendiant;
Vous qui voyez, disoit-elle, ma peine,
Assistez-moi secourable passant,
Et si ce n'est en faveur de la mere,
Ayez pitié d'un petit innocent,
Dont vous pourriez par hazard être Pere.

XVIII.

Le Cabriolet.

Un jeune fat sur un *Cabriolet*,
Se fit conduire au logis d'Isabelle,
Mais du plus loin que l'aperçut la belle,
Elle cria, ceci n'est pas mon fait,
Fi de l'oiseau qui ne bat que d'une aile. *

* Il s'agit ici principalement d'un *Cabriolet* à une Roue, espece de voiture ridicule qu'on vît paroître aux promenades en 1754.

XIX.

Les Captifs.

Le même jour que l'aimable Suzon
De ſon berger récompenſa l'homage,
Sa jeune ſœur ayant pris un Pinçon,
Lui prodiguoit les baiſers à foiſon,
Après cela Pinçon fut mis en cage;
Or admirez, quelle fatalité!
Dabord l'oiſeau ſa fortune déplore,
Puis s'acoutume à la captivité,
Ains le berger, qui ſembloit enchanté,
Briſe ſes nœuds, s'enfuit, & court encore.

XX.

Sur la pratique d'un Procureur.

D'un Procureur on vendoit la pratique
Au plus offrant; un homme du métier,
Qui connoiſſoit du Palais la rubrique,
Soudain arrive, & dit à l'héritier;
Monſieur, avant que je mette aux encheres,
Expliquez-vous; vend-on ſa femme auſſi?
Car vous ſçavez comme moi, Dieu merci,
Qu'elle faiſoit les deux tiers des affaires.

XXI.

Le Perroquet & la Cage.

Lequel vaut mieux de l'homme ou de la femme,
Disoit un jour Aminte à son Amant?
Je m'en rapporte à votre sentiment,
Répondit-il aussi-tôt à la Dame:
Suposons donc, qu'un Perroquet charmant,
Jasant au mieux, & d'un rare plumage,
Par moi vous soit offert en ce moment;
Vous le logez dabord superbement,
L'or & l'azur brillent dans son ménage,
Malgré cela, dites-moi franchement,
Lequel vaut mieux à votre jugement,
Du Perroquet, Madame, ou de la Cage?

XXII.

Sur un Portrait.

Dans ce Portrait vous avez l'air *Lutin*;
Mais, entre nous, il ne faudroit Catin,
Qu'un changement de lettre à la figure,
Et ce portrait seroit d'après nature.

XXIII.

La Femme laborieuse.

Tout au logis n'est bien fait que par vous,
Si l'on vous croit, dit *Bonne* à son époux;

Mais vous laissez trop d'ouvrage en arriere ;
Pour établir une regle chez nous,
Faites-le donc, ou me le laissez faire.

XXIV.

La Fille qui a vû le Loup.

Un Confesseur ayant oüi Dorine,
Cria tout haut, vous n'acusez pas tout,
Je m'y connois, vous m'avez bien la mine
D'être futée & d'avoir vû le Loup ;
Le Loup, dit-elle, eh comment je vous prie ?
Onc de Paris je ne sortis je crois ;
Je m'entens bien, répondit-il, ma mie,
Et tous *les Loups ne sont pas dans les bois.*

XXV.

Le bon Gentilhomme.

Entre les noms célebres & connus,
On recherchoit la plus antique race ;
Sans contredit ; c'est celle des cocus,
Dit un plaisant, nulle autre ne l'efface ;
Parbleu, mon cher, ton propos me plaît fort,
Dit un second, & je conclus en somme,
Que, selon toi, ta femme n'a pas tort,
De t'avoir fait un très-bon Gentilhomme.

XXVI.

La Fille de bonne amitié.

Damon trouvant la petite Laïs
Seulette au bois, le doux jeu lui propose;
Dabord au cas son honneur elle oppose,
Plus, le danger de gâter ses habits;
Cette raison vaut mieux que la premiere,
Lui dit Damon, mais un remede y a,
Puis le galand des siens se dépouilla,
Dont à la belle il fit une litiere;
Laïs alors facile à s'enflamer,
Reprit, hébien je suis prête à tout faire,
Mais dépêchez au plutôt cette affaire,
Car vous pourriez, Monsieur, vous enrhumer.

XXVII.

Le Convoi d'un Sergent.

Satan faisant à Paris sa recrue,
Vint à passer un Convoi dans la rue;
C'étoit celui d'un honête sergent,
Que l'on alloit traduire au monument:
Satan l'arête, & dit, je le réclame,
Soit, dit le prêtre, & traitons sans discors,
Monsieur Satan, vous avez déja l'ame,
Payez mon droit, je vous livre le corps.

XXVIII.

Défi sur un Mariage.

Eraste & Lisimon s'entretenant tous deux
De l'Himen & de sa séquelle,
Eraste toûjours amoureux,
Vînt à lui citer une belle
Leste, fringante, & bijou de ruelle;
Je puis, si je le veux, devenir son époux,
Dit-il à Lisimon, qui? vous?
Oh! parbleu, je vous en défie;
Ami, répondit l'autre, aprenez je vous prie
A ne point défier les foux.

XXIX.

L'Amant ingénu.

Quand je vous dis que je vous aime,
Belle Iris, autant que moi-même,
Ne comptez pas cela pour rien,
Car par ma foi je m'aime bien.

XXX.

Trop de mérite nuit.

Si j'ai négligé la Dormand,
Qu'on n'en soit pas surpris; quoiqu'elle ait du mérite,
Mon amour eût tenu toute une autre conduite,

Si ſon mérite étoit moins grand.

XXXI.

Le Secret de Blaiſe.

Blaiſe ſe vantoit à Thémire,
De ſçavoir garder un ſecret;
Il eſt, répondit-elle, aiſé d'être diſcret,
Blaiſe, quand on n'a rien à dire.

XXXII.

Le Galand fourageur.

Un *Sage* a dit que toute chair eſt foin:
Quand ſur le ſein de Cloé ſa bergere
Daphnis repoſe à l'aiſe & ſans témoin,
Quel foin, bon Dieu! que n'en ai-je litiere!



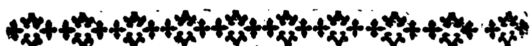
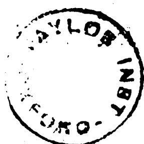


TABLE DES ŒUVRES MÊLÉES.

Epigrammes.



DO NOT TRIM

DISCARD THIS WRAPPER

141

(1) — FLEURY

LES FOLIES



